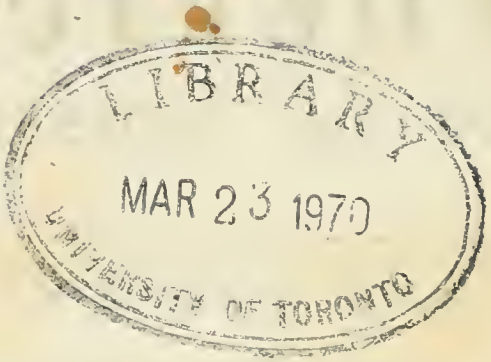
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01258963 6

OEUVRES
COMPLETTES
DE
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

TOME SIXIEME.

DD.
405
1790
t.6



MELANGES

EN VERS ET EN PROSE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME SECOND.

1790.

LE PALLADION,

POËME GRAVE.

AVERTISSEMENT.

Le marquis de Valory fait le nœud de tout le poëme; on ſuppoſe que le ciel l'a doué de cette rare faveur que ſa préſence rend l'armée pruſſienne invincible. Les ſaints qui ſe fourrent par-tout, révèlent ce ſecret au prince Charles de Lorraine; celui-ci tente le projet d'enlever le marquis; après quelques inutiles eſſais, Franquini, au lieu du marquis, enlève ſon ſecrétaire Darget, perſonnage qui joue ſon rôle comme un autre dans ce poëme. Les Pruſſiens que Valory et la diſcorde irritent pour tirer vengeance de ce prétendu affront, livrent une ſanglante bataille aux Autrichiens, où les Saints, comme de raiſon, vont ſe mêler. Les Pruſſiens ſont victorieux, le fruit qu'ils remportent de cette journée eſt l'échange de Darget contre un général des Autrichiens fait priſonnier dans cette bataille. Le prince Charles renonce au projet d'enlever Valory, la rancune ceſſe, et enſuite l'harmonie ſe rétablit.

Si quelque lecteur malin ne trouve pas ce ſujet aſſez héroïque pour l'épopée, nous le renvoyons au fameux poëme de la guerre des rats, au lutrin ou bien au vert vert; et en cas que tous ces ouvrages immortels ne puiſſent ramener ſon ſentiment, l'auteur prendra le parti de s'en conſoler, aſſuré que la poſtérité ne pourra ceſſer d'admirer un ouvrage, où elle trouvera fondus enſemble tous les poëmes épiques qui ont été faits depuis Noé juſques à nos jours. Pour donner plus de poids à l'ouvrage, on ne manquera pas de faire imprimer à la tête, les lettres les plus exagérées de flatterie qu'on aura écrites à l'auteur ſur ce ſujet, et Monſieur Euler qui a perdu un œil en calculant, perdra l'autre en réſolvant l'important problême du nombre innombrable d'éclats de rire que le monde fera à la lecture de ce grave ouvrage.

LA PALINODIE,

A DARGET.

J'EN ſuis ſâché, pauvre DARGET,
Si ma Muſe trop indiſcrète,
De ſes bons mots te fit l'objet:
Rappelle-toi que tout Poëte
Doit amplifier ſon ſujet.

Ton nom, ſi propre à l'hémiſtiche,
Vint dans mon poëme à propos
Se placer comme dans ſa niche;
Et je chargeai deſſus ton dos
Tout ce qu'une fiction folle
Et la giganteſque hyperbole
Imagina pour mes héros.

Lorſque notre feu nous tranſporte,
L'eſprit accouche ou bien avorte
De cent traits frappés hardiment;
Le menſonge peu nous importe,
S'il s'énonce agréablement;
C'eſt en agiſſant de la ſorte
Qu'HOMERE a plû ſi conſtamment;
Et ſes ouvrages ſi durables,
Sont un heureux tiſſu de fables
Menſongères aſſurément.

Que ſais-je ſi le gars Therſite
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel HOMERE ôta le cœur,
Pour qu'ACHILLE eût plus de mérite?

Sur ce modèle j'eus l'honneur
De te dépeindre ſodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dauber le Jéſuite:
J'oſai te faire voyageur,
De jeunes nonnains violeur,

Et dans le pays Sybarite
Des plus mauvais romans l'auteur.

Ah ! quand notre verve maudite
Nous a remplis de ſa fureur,
De notre cervelle animée,
Il part ainſi que d'un volcan,
Des flammes et de la fumée,
Et rien n'arrête ce torrent :
Dans ces fougueux enthouſiaſmes
Nous emportant à tout hazard,
Il nous échappe des ſarcaſmes
Auxquels le cœur n'a point de part.
Je devine ce qui t'offenſe,
Ne ſerait-ce pas ce tableau
Où ton patron ou ton fléau
Arrêta ta concupiſcence ?
Ah ! cet exemple eſt bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand deſtructeur de Numance
Et digne d'un ſaint mort puceau.

Oui, par certaine épître encore
J'ai merité de l'ellébore,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.

Je t'y traitai de Turc à More,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore
Que les Poëtes ſont menteurs:
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai cru pour établir ta gloire,
Que je devais charger tes mœurs.

Enfin, DARGET, ſur ton hiſtoire
Nul ne conſultera mes vers;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils ſeront rongés par les vers:
Je veux que leur recueil ſtérile,
Enfant de mon oiſiveté,
Périſſe dans l'obſcurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.

Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,

Doit narrant avec pureté,
Avoir l'art de plaire ou d'inſtruire.

Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vaſtes champs
Aux verſificateurs habiles
Qui remplacent de notre temps
Les HORACES et les VIRGILES.

D'eux redoute les coups de dents,
Et non de ma Muſe badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, ſans conſulter le bon-ſens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans.

DARGET, que rien ne te chagrine:
Ris tout le premier de ces vers;
Leurs ſons ſe perdent dans les airs,
Et je crierai plutôt famine
Que de ſouffrir qu'on les deſtine
A courir par tout l'univers.

Mais ſi, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie;
DARGET, par ma Palinodie,
Tu ſauras te juſtifier.

LE PALLADION,

POEME GRAVE.

CHANT PREMIER.

Je ne ſuis né pour chanter des héros,
Un flageolet me tient lieu de trompette;
Pégaze court et par monts et par vaux,
Quand ſur ſa croupe il porte un vrai poëte;
Quand je le monte il ſemble une mazette,
Le plus chétif de tous les animaux.

Je veux pourtant chanter de ma voix rauque
Ce Valory, ce fameux champion
Qui, par l'effet de ſon deſtin baroque,
Des Pruſſiens fut le Palladion,
Et pour lequel ſe fit mainte bleſſure,
Quand les houſards fins et ruſés matois
De l'enlever eſſayant l'aventure,
Autour du camp venaient en tapinois.

O vous ! divin et très-bavard Homère,
Des rimailleurs et l'oracle et le père,
Qu'ont adoré tous vos commentateurs,
Gens ennuyeux, comme vous radoteurs;
Trompez pour moi le vigilant Cerbère,
Echappez-vous de ſes ſombres cachots;
Inſpirez-moi des chants toujours nouveaux:
Qu'à l'Hélicon votre flambeau m'éclaire:
Par vous d'Achille on connaît la colère;
Mais cet Achille, encor qu'un grand héros,
Qui pourfendit et tua ſes rivaux,
N'eſt dans le fond qu'un héros en chimère.

Bien autre était le vaillant Valory
Dans les combats par ſon père aguerri,
Dont je vous fais l'hiſtoire véritable;
C'eſt un héros au-deſſus de la fable.

O protectrice aimable de Berlin !
Je vous implore, immortelle Hédevige,
Pour un rebelle élève de Calvin;
Que vos attraits, par un nouveau prodige,
En inſpirant votre dévot couſin,
Jettent ſur lui rien qu'un regard benin;
Au paradis dites un pâte-nôtre;
Favoriſez ce poëme badin,

L'ouvrage alors ſera cenſé le vôtre,
Si l'aſſiſtez de votre appui divin !

Le bon Charlot chaſſé de Siléſie,
Avait mené ſes fiers Autrichiens
Dans un bon camp, où regorgeant de biens
Ils menaient tous une joyeuſe vie
Comme prélats dans leur graſſe abbayie;

Au bord de l'Elbe ils feſaient leur ſéjour;
Le mal était, que l'armée ennemie
Avait ſitôt l'Autrichienne ſuivie,
Qu'on entendait, ſi l'on n'était bien ſourd,
Du camp Lorrain le Pruſſien tambour.

Dans ce camp fort le valeureux Lorraine
Sur l'ennemi vainement ſe déchaîne,
Il voit ſouvent ſes partis écloppés,
Tout balafrés, s'enfuiants hors d'haleine,
Et dans les champs leurs membres diſſipés.

Hélas ! dit-il, s'appuyant ſur Roſière,
Qui reſſemblait à l'homicide Mars,
A quel Saint dois-je adreſſer ma prière ?
Qui diable peut raſſembler nos fuyards !
Si tant de fois j'ai tenté les houſards,
Je n'en puis mais, beaucoup je m'en chagrine

Si nous voyons que l'aigle des Céſars
Sous tant de coups menace enfin ruine.

Prince, lui dit prudemment ſon ami,
Quittez, quittez la triſteſſe et l'ennui :
Au noir chagrin ne ſoyez pas en proie ;
Qui pleura hier, rit peut-être aujourd'hui.
Que les plaiſirs, les feſtins et la joie
Faſſent ceſſer la douleur qui vous noie ;
Vous éprouvez le deſtin des combats :
Si m'en croyez, faiſons un bon repas ;
Demain, s'il plaît à l'aveugle fortune,
Sur l'ennemi verſant notre rancune,
A notre tour nous ferons grand fracas.

Il dit, d'abord la table fut couverte
De mets exquis, on en mange ſans perte :
Trente laquais à la démarche alerte
Volaient ſans fin de la table au buffet ;
Du vin du Cap à longs traits on buvait ;
L'âpre Pontac, le pétillant Champagne,
Différemment les verres colorait
Et les filets des langues déliait.

Le Saintignon qui battait la campagne,
Dans ſon harnois très-fort ſe démenait.

Le bon Charlot en perdit la triſteſſe,
Et ſur ſon front la brillante allégreſſe
Tout doucement ſa douleur effaçait.
Déjà chacun parlait de ſa maîtreſſe;
Se déridant le bon Charlot riait;
Toujours buvant, bientôt plus ne ſavait,
Plein des vapeurs d'une bruyante ivreſſe,
Ce que ſa langue, allant toujours, diſait:
Il clignotait de ſa faible paupière,
Ne voyait plus, tout avec lui tournait;
Il veut marcher, il retourne en arrière,
Moitié tombant et moitié chancelant,
De ſes deux bras dans l'air ſe débattant;
On le ramène, et ſelon ſa coutume,
Le fait coucher dans un bon lit de plume.

Son confeſſeur à propos arriva,
De ſes deux doigts allongés le ſigna,
Brailla Latin, puis marmotte un vieux Pſeaume,
Le recommande à St Pierre ou Jérome;
Ce qui d'abord au bon Charlot donna
D'un doux ſommeil le plus parfait ſymptome:

Car pour dormir remède ſûr, dit-on,
C'eſt d'écouter un onctueux ſermon,
Depuis trente ans eût-on une inſomnie.

D'abord bâiller, l'ame eſt appeſantie,
Ouvrant la bouche et baiſſant le menton,
Fermant les yeux, tomber en léthargie.

Déjà la nuit a de ſon voile obſcur
Couvert le ciel et toute la nature,
Et des hiboux, oiſeaux de triſte augure,
Retentiſſait le cri amer et dur.

Quand tout-à-coup ſur la tente du prince,
D'un vol plus leſte et prompt que l'épervier,
Vient de l'Olympe un farfadet tout mince,
C'était, dit-on, un Saint de ſon métier,
De plus c'était le Saint de la Province.
Tout doucement il s'approche de lui,
Dit à Charlot : Si je viens aujourd'hui,
C'eſt que je veux vous porter mon appui;
Népomucène était mon nom de guerre,
Qu'on me donna lorſque je fus ſur terre :
On m'y traita, comme ſavez, fort mal.
Je confeſſais, et mon devoir auſtère
Sur certain point m'obligeait au myſtère,
Lorſque mon roi, mon prince très-brutal,
Voulant ſavoir ce que je devais taire,
Me fit couper, dans ce ſéjour fatal,
Ma langue, afin d'aſſouvir ſa colère;

De

De ce malheur je ſus bien me moquer,
Et pour un ſaint plus ou moins d'une langue,
C'eſt moins que rien, on bavarde, on harangue,
Sans langue enfin on peut bien s'expliquer.
Vous le ſavez, la gente Britannique
Très-clairement ce phénomène explique. (*a*)

Mais revenons à l'important ſujet
Qui de là haut m'a fait mettre en voyage.
Du paradis je partis comme un trait,
Lorſque je vis faiblir votre courage,
Que mon héros ſi fort ſe lamentait ;
Quoi, mon héros, diſais-je, eſt catholique,
Et nous verrons un maudit hérétique
Barbarement le prendre en ſon lacet;
Car quoique ſaint (eh Dieu me le pardonne),
Je hais ces gens qui ne vont point au prône,
Ce ſont coquins, ſacrilèges, félons,
Qui brocardant et les ſaints et la meſſe,
Nous affublant de mauvaiſes raiſons,
De nos autels ont éclairci la preſſe;
Je veux punir ces infames vauriens;
Et protéger votre race orthodoxe;
Mes chers Hongrois, mes chers Autrichiens !

(*a*) Il paraiſſait alors à Londres une fille qui, diſait-on, parlait ſans langue.

Or écoutez ! ce n'eſt point paradoxe ;
Si vous voulez dompter les Pruſſiens,
Bien vous gardez de déployer la force ;
Trop mal ſouvent vous en êtes trouvés ;
De la valeur appréhendez l'amorce ;
Si mes conſeils en ce jour vous ſuivez,
Un autre jour il vous convient de prendre,
C'eſt un ſecret que je vais vous apprendre.
Comme jadis était dans Ilion,
Cette immortelle Egide de Minerve,
Enchantement qui de tout mal préſerve
Le Pruſſien a ſon Palladion ;
Sainte Hédewige et ſainte Géneviève
Donné leur ont un gros marquis français ;
Au gros marquis tiennent tous leurs ſuccès ;
Tant que du camp l'ennemi ne l'enlève
Le Pruſſien ſera toujours heureux ;
Si quelque jour le houſard vous le happe ;
A tous vos coups nul Pruſſien n'échappe ;
Enlevez donc ce Valory fameux.

Il dit : et puis ſans nul autre étiquette
Monſieur le ſaint remonte ſa chouette
Et prend ſon vol au benoît Paradis ;
Le bon Charlot en eſt tout ébahi ;
Il ne ſait plus ou s'il rêve ou s'il veille ;

Ah! ſaint Joſeph, dit-il, quelle merveille!
N'en doutons point, tout va nous réuſſir;
Le ciel s'en mêle, il va nous ſecourir,
Et l'on verra bientôt changer les choſes.

Déjà l'aurore, au viſage vermeil,
Vers l'orient, de ſes beaux doigts de roſes;
Avait ouvert les portes du ſoleil,
Et les oiſeaux de leur tendre ramage,
Et les clairons, et le bruit du tambour
Et le ſoldat buvant, feſant tapage,
Tout annonçait l'aube d'un heureux jour.

Quand le Lorrain, eſſuyant ſa paupière,
Dit qu'à l'inſtant on appelle Roſière;
Roſière arrive, et le héros lui dit,
Dans un moment je vais quitter le lit;
Courez, volez, par votre voix ſonore,
Avertiſſez du retour de l'aurore
Tous nos héros; que ſans perte de temps
Dans cette tente ils ayent à ſe rendre,
Et lorſque tous ici ſeront préſens,
Bientôt ſauront ce qu'il faut leur apprendre;
Il part; dans peu arrivent ces guerriers
Sur des courſiers tant ſuperbes que fiers.

Ne penſez pas que j'aie la folie,
Ami lecteur, de vous hiſtorier
De leurs chevaux la généalogie,
Podarge à tous eût-il donné la vie,
Le dire ici, ferait vous ennuier.

Vint le premier Walis, chargé d'années;
Du vieux Neſtor il eut les deſtinées;
Grand babillard, peu d'accord, dur, altier:
Vint après lui ce Lobkowitz farouche,
Le fou Spada, le ſage d'Aremberg;
Waldeck ayant le blaſphème à la bouche,
Le ſuit jurant et le ciel et l'enfer;
Puis vient riant d'un rire âpre et amer
Stein, qui paſſait pour Momus de l'armée;
Saintignon ſuit tout dérangé d'hier;
Puis des Saxons la troupe parfumée,
Gens doucereux, et qui peur d'accident
Juſqu'à mon Dieu diſent tout poliment.
Ce chevalier, pincé, droit comme un cierge,
Parmi ceux-là paraît avec éclat.
Et le dernier ce fut vous Collowrat,
Aux pieds des ſaints, aux autels de la vierge
Vous ignorez ſi vous êtes ſoldat.
Seul après tous arriva ce béat.

Au beau milieu de la troupe guerrière
Parut Charlot, il était comme un Dieu,
Odeur de ſaint ſe ſentait en ce lieu:
Sa face était brillante de lumière;
Le pot en tête, et la dague au côté,
Et s'appuyant ſur ſa longue rapière,
Il leur parla d'un ton de majeſté.

Mes chers amis, las de nous laiſſer battre,
A notre tour feſons le diable à quatre;
Car plus long-temps ne convient de ſouffrir
Les Pruſſiens chez nous dans la Bohème;
Oui, j'ai trouvé la nuit un ſtratagème,
Pour les chaſſer même ſans coup férir;
La nuit un ſaint me l'a dit à moi-même.

A ce diſcours tout le monde ſe tut,
Mais tout à coup il s'élève un murmure,
Et Lobkowitz voulant parler, dit chut!

Le bruit s'accroît, on parle ſans meſure;
Tel qu'on entend, quand vers la ſaint Michel
Le lourd Pierrot va troubler les abeilles,
En bourdonnant l'eſſaim ſort des corbeilles,
Et dans l'inſtant il obſcurcit le ciel;
Pour l'appaiſer envain l'on ſe tourmente,
Il perd lui ſeul ſa fureur inſolente,
Et doucement rentre en ſa ruche à miel.

Ces indiſcrets alors ainſi parlèrent,
Et Lobkowitz contre eux très-fort fâchèrent;
Mais à la fois tous laſſés de parler
Font ſuccéder à cette irrévérence
Un très-profond et ſévère ſilence,
Si grand que tous ils purent écouter
Une ſouris dans la tente trotter.

Lors Lobkowitz leur dit: ayez donc honte;
Le bon Charlot vous fait un ſi bon conte;
Mais tous les chefs ſe mirent à brailler,
Qu'il diſe donc ce qu'il a pu rêver?

Le bon Charlot, reprenant la parole,
Dit, ne prenez ce diſcours pour frivole!
Faut enlever du camp des ennemis
Ce Valory, ce badaud de Paris;
Le gros marquis les rend ſeul invincibles,
Quand l'aurons pris, ces ennemis terribles
Dans un moment ſeront tous déconfits,
Nous ſerons chats, ils ſeront nos ſouris.

D'hier au ſoir le prince eſt encor ivre,
Dit Saintignon; et le brutal Waldeck
Répond, ſoit dit ſans manquer de reſpect,
Avec vous tous j'aurais honte de vivre,

Si je tenais propos auſſi ſuſpect.
Ce ſont, ma foi, des contes de grand-mères,
Que nous importent et ſaints et ſorcières ?
Notre deſtin dépend de notre bras,
Qui ſans frémir affronte le trépas,
A ſon parti donnera la victoire,
Venez amis, que nous comblant de gloire
Le Pruſſien terraſſé, ſous nos pas,
Dans tous les temps tranſmette à la mémoire
Tout ce qu'a fait Waldeck dans les combats.

Le Colowrat à ce diſcours profane,
En marmottant feſait ſigne de croix ;
En implorant le ſouverain des rois,
Et redreſſant ſes deux oreilles d'ânes,
Dit, que la foudre extermine à jamais
Ce prince impie, accablé de forfaits !
Waldeck, au ciel moins d'étoiles ne brillent
Qu'en cent façons ſaints et ſaintes fourmillent ;
Aux papegauds qui ſont gens vrais croyans,
Ils font l'honneur de ſe rendre viſibles,
Aux ſcélérats, à tous les mécréans
Qui, comme vous, ont des cœurs inſenſibles ;
Il n'eſt échu que d'éternels tourmens.

Ah ! ventrebleu, dit Waldeck en furie,
Onc ne me fit affront auſſi ſanglant ;

Oui, fuſſiez-vous propre fils de Marie,
Ce fer ſerait lavé dans votre ſang.

Très-prudemment d'Aremberg les ſépare
D'un ſi beau ſang, princes, ſoyez avares,
S'il doit couler, ce n'eſt pas dans le camp;
Le ſort pour vous tous deux qui ſe prépare,
Eſt, leur dit-il, plus illuſtre et plus grand.
Ce médecin qui de chez vous ne bouge
Dans un moment à tous deux donnera
De l'ellébore, ou de la poudre rouge,
Et le courroux bientôt s'appaiſera,
C'eſt ſur ce ton que d'Aremberg parla.

Par ſes propos l'extravagant Spada
Les fit tous deux en même temps ſourire.

Mais, cher lecteur, comment puis-je décrire
Comme le ſang de Waldeck s'appaiſa!

Comme la mer, après un long orage,
Briſe ſes flots ſur le prochain rivage,
Ainſi Waldeck long-temps après gronda.

Le vieux Walis, chargé de ſon grand âge,
Leur dit, jadis on était bien plus ſage,

Quand de mon temps un conſeil ſe tenait
Auprès d'Eugène, aucun ne remuait;
On écoutait dans un profond ſilence
Quand Staremberg, qui longuement parlait,
A tout propos crachait une ſentence;
J'ai même vu le conſeil qui durait
Depuis l'aurore à l'autre matinée.
On y dormait? lui répliqua Spada;
Non, point du tout! ce conſeil s'aſſembla
Pour diſpoſer de la grande journée,
Où l'on battit nos gens près d'Almanſa;
Répond Walis: on n'était point volage;
Jeunes héros ſuivez l'ancien uſage;
Le bon Charlot qui nous a raſſemblé,
Pour haranguer dans un conſeil de guerre,
Ne prétend point que l'ordre en ſoit troublé.

Eh! qu'en dirait la reine et l'Angleterre!
Le duc Saxon civilement répond,
Tirant le pied, feſant la révérence,
Oui, bon ſeigneur, vous avez grand raiſon,
Enlevons donc l'ambaſſadeur de France
Aux Pruſſiens imprimons cet affront;
Car en effet, avec notre canaille,
L'enlèvement vaut mieux que la bataille,
Et quant à moi, diſciple de Luther,

Je ſuis Charlot, fût-ce même en enfer;
Tous nos Saxons ſont vos auxiliaires,
Que vos ſaints donc mènent nos gens de guerre.

Ah! jour de Dieu, dit le fougueux Waldeck,
L'œil enflammé, ſans pudeur, ſans reſpect;
Prince Saxon, vous parlez comme un lâche,
Dans les repas vous faites le bravache,
Et comme on fait ne manquez pas le bec;
Mais lorſqu'il faut payer de ſa perſonne,
Vous évitez, prince, de ferrailler;
Les Pruſſiens vous font toujours plier;
Eh! quelle eſt donc cette affreuſe gorgonne,
Qui fait, Saxons, que votre cœur friſſonne?
Que dira-t-on de nous dans l'univers,
Quand on ſaura que ces grands capitaines,
Et ces ſoldats qui rempliſſent ces plaines,
Aſſez nombreux pour dompter les enfers,
Se ſont laiſſer blouſer par certains rêves;
Qu'un farfadet renverſe leurs eſprits,
Et n'employant la force ni le glaive,
Pour terraſſer leurs vaillans ennemis,
N'ont rien oſé que par ruſe et fineſſe,
Lâches ſecours dont s'arme la faibleſſe?
Pour enlever un gros marquis français.
Ce bel exploit, ſi digne de mémoire

Chez nos neveux vous comblera de gloire.
Le monde entier vous lâchera ſes traits ;
Dieu ſait comment, pour plaiſanter et rire
Sur nos héros, s'égayera la ſatyre ;
Du moins, Meſſieurs, ne le prenez mauvais,
Si le public ſans pardon vous déchire ;
C'eſt en deux mots ce que je dois vous dire.

Très-bruſquement reprit le duc Lorrain,
Vous ne ſavez Waldeck ce que vous dites,
Quoique d'ailleurs vous ayez vos mérites ;
Ce ſoir plutôt que le jour de demain,
Le Valory ſera ſur nos limites ;
La nuit, ainſi me l'ordonna le ſaint ;
Sa volonté qui fut toujours parfaite,
Ainſi qu'aux cieux dans notre camp ſoit faite !

Tous les héros dirent, il a raiſon,
La queſtion eſt toute décidée,
Le *quomodo* reſte encor en idée.
Comment s'y prendre et de quelle façon ?

Waldeck leur dit : mon ame magnanime
S'offre à vos vœux pour cet exploit ſublime ;
Si vous voulez, j'enlève dès ce jour,
De cette armée et fière et triomphante,

Au beau milieu de ſon camp, de ſa tente,
Le Valory même au bruit du tambour.

Vous ſurpaſſez, dit Charlot, mon attente,
Généreux Prince, en qui l'ardeur brillante
Vient d'effacer les héros d'alentour.

Alors ces chefs, du ton de gens habiles,
Sur tous ces points faiſant les difficiles,
De leurs raiſons fortement entêtés,
Se hériſſant de cent difficultés,
Dans tous les lieux voyant tomber la foudre,
Sentaient le mal ſans pouvoir le réſoudre.

Mais le Lorrain, en reſſource fécond,
Leur dit: venez, prenons la gent hongroiſe,
Deux cents houſards tout au plus ſuffiront;
Ils perceront, à l'honneur de Thérèſe,
Et Valory du camp enlèveront.

Je n'entends rien à tout votre colloque,
Répond Waldeck, je crois que l'on ſe moque;
J'ai commandé de gros corps à la fois,
Deux cents houſards n'eſt pas aſſez pour moi;
Pour ſaint André ce ſerait un emploi.

Non pas, Seigneur, daignez me faire grace,
Dit ſaint André; c'eſt à vous, Nadaſti,
Chef des Hongrois, ſignalez votre audace!

En retrouſſant ſa barbe noire et graſſe,
L'Hongrois lui dit, je laiſſe ce parti,
Sans l'envier, au jeune Derſoffi.

Charles, voyant que tous prennent le large,
En rejetant leur emploi ſur autrui,
Leur dit: je veux qu'on finiſſe aujourd'hui;
A Derſoffi je commets cette charge;
Qu'il aille donc préparer le combat,
Tous nos héros dans l'inſtant vont le ſuivre.

Le Saintignon, de la veille encor ivre,
Lui dit: Charlot, le pain fait le ſoldat.
Le ventre vide on fait fort mal la guerre;
Prince, mangeons; ainſi le veut Homère!

Fallut manger; tout le monde avait faim;
Et les morceaux entaſſés dans la bouche,
Demi-mâchés, ſe heurtant en chemin,
Le corps gonflé, l'eſtomac plein de vin,
La troupe part engager l'eſcarmouche.

Deux cents houſards, renforcés de tartares,
Sur des courſiers plus vîtes que les vents,
Partent du camp au bruit de cent fanfares.

Ami Lecteur, tu veux ſavoir quels gens
Lors combattaient ſous des noms ſi barbares?
Communément on les nommait Hullans;
On les difait grands dévoreurs d'enfans:
Ils ſont tous forts, terribles à la vue,
La tête chauve, et l'œil plein de fureur,
Le nez camard, bras et poitrine nue,
Gens faits exprès pour inſpirer l'horreur;
Portant en main leur lance à pointe aigue
Et rempliſſant les airs de leur clameur.

Des Pruſſiens bientôt la garde alerte,
Toujours au guet, les découvrit de loin,
Foulant aux pieds l'herbe encor fraîche et verte;
Au général on députe ſans perte
Pour les ſecours dont on avait beſoin.

Il vient, il voit la campagne couverte
D'Autrichiens; un des Hongrois déſerte;
Ce jour ſans coups ne ſe paſſera point.
Le duc Lorrain veut prendre la licence
D'eſcamoter par un ſien partiſan

Je ne ſais quel ambaſſadeur de France,
Qu'on nous a dit gîter dans votre camp.

Il dit et part : le prince dans l'inſtant,
Par le houſard averti de la choſe,
Aux ennemis un gros des ſiens oppoſe
De ſes dragons, de ſes chevaux légers.

Parmi ceux-là ſe diſtingue la bande
Que l'intrépide et preux Chaſot commande,
Tous vieux ſoldats dans les combats experts,
Qui débandés, voltigeans dans la plaine,
Se ralliant plus prompts que les éclairs,
Tous réunis ſuivant leur capitaine,
Sur l'ennemi, qui par fois les attend,
Viennent tomber impétueuſement;
Et par leurs coups portent la mort certaine.

Les deux partis s'approchent lentement;
Tout ce que peut et l'adreſſe et la ruſe,
L'invention et les ſubtilités,
Se pratiquait alors des deux côtés :
Le Pruſſien voit que l'Hongrois l'amuſe,
Et l'Hongrois voit ſes deſſeins éventés.

Sur le talus d'une double colline,
Le camp du roi ſur la plaine domine.

Tels que l'on voit les dangereux lions,
Couchés dans leur redoutable repaire ;
Telles étaient ces fortes légions,
Qui ſuſpendaient leur ardeur ſanguinaire,
Et dans leur camp ſe tenaient en repos,
Voyant ſans trouble approcher leurs rivaux.

Leur droite occupe une haute montagne,
L'autre aile allait, traverſant la campagne,
Du bord de l'Elbe aſſurer ſon appui ;
Et dans ce camp d'accès inabordables,
Plein de ſoldats aux Lorrains formidables,
Le Pruſſien ne craignait rien pour lui.

Mais Derſoffi voltigeoit dans la plaine,
Tout à l'entour découvrait le terrain,
Et ſe flattant d'une eſpérance vaine
Formait encor quelque nouveau deſſein.

Chaſot s'avance, et l'autre qui le guette
Sur ſon cheval, faiſant la pirouette,
Donnant des deux vient au devant de lui.

Je ſuis, dit-il, le vaillant Derſoffi,
Dans mon pays j'ai plus de deux cents vaches,
Aux ennemis j'ai pris chevaux, panaches ;

Quel

Quel eſt ton nom ? Je m'appelle Chaſot,
Dit l'autre, et ſuis le plus vaillant des hommes,
Mon père a plus de cent boiſſeaux de pommes,
Je ſuis Normand et du pays de Caux ;
Celui des deux aura tout l'avantage,
Qui marquera le plus conſtant courage,
Nous combattons aux yeux de l'univers.

L'Hongrois lui tire un coup de carabine,
La balle ſiffle et s'égare dans l'air ;
Chaſot lui dit, tu hâtes ta ruine,
En même temps le frappe ſur l'échine,
Mais le coup manque et tombe du revers.
L'Hongrois ſe tourne, et de ſon cimeterre
Décharge un coup deſſus ſon adverſaire ;
Chaſot le pare, il atteint ſon cheval,
Qui trébuchant ſe laiſſe cheoir à terre.

D'abord l'Hongrois veut ſaiſir ſon rival ;
Le brave Rauch le voit et le repouſſe ;
Au preux Chaſot il n'arriva de mal,
Si ce ne fut d'eſtropier ſon pouce ;
Il ſe relève et monte un Polonais.

En attendant le vigilant Hongrois
Détache, et fait par une marche adroite
Du Pruſſien tourner le camp à droite ;

En même temps, pour cacher ſes projets,
Il eſcarmouche, harcèle à ſa manière,
Pour que ſon monde, arrivant par derrière,
Puiſſe ſaiſir le gros marquis français.

De ce côté, ſelon les conjectures,
Les Pruſſiens avaient pris leurs meſures.

Le bon Charlot et ſes Autrichiens
Examinaient par de longues lunettes
Tout le combat de ces braves athlètes,
Croyant charger Valory de liens.

De tous côtés alors les Pruſſiens
Fondent ſerrés ſur l'ennemi qui plie :
L'Hongrois le voit, il court, il parle, il crie ;
Houſards à moi, qu'ici l'on ſe rallie!
Ce n'était plus qu'une confuſion.
Des Pruſſiens, la redoutable épée
Du ſang Hullan était toute trempée,
Très-grande en fut alors l'effuſion ;
Et dans l'horreur qu'offrit cette déroute,
On ne voyait toutes parts ſur la route
Que bras coupés, que morts et que mourans.
Pour échapper à l'ardente pourſuite,
Chacun hâtait ſa courſe dans ſa fuite.

Muſe, dis-moi, comment en ces momens
Chaſot brilla, feſant voler des têtes,
De maints hullans feſant maintes ſquelètes,
Et des houſards devant lui s'échappans
Fendant les uns, les autres tranſperçans;
Et maniant ſa flamberge tranchante,
Mettait en fuite et donnait l'épouvante
Aux ennemis effarés et tremblans.

Tel Jupiter eſt peint armé du foudre,
Et tel Chaſot réduit l'hullan en poudre.

Le bon Charlot, ſes princes, ſes héros,
A fuir auſſi fallurent ſe réſoudre,
Voyant ſur eux fondre leurs fiers rivaux.

Comme l'on voit le lièvre de ſon gîte
Tout effaré ſe lever au plus vîte,
Quand il entend des lévriers jappans,
A toutes jambes il court à travers champs;
Les chiens légers, après lui s'allongeans,
Avidement courent à ſa pourſuite;
S'il peut gagner un boſquet dans ſa fuite
Il eſt ſauvé; les chiens, ſes pourſuivans,
Pour le lancer en vain perdent leur temps.

Tels échappés de la main homicide
Du fier Chaſot, plus redouté qu'Alcide;
Tremblans d'effroi, les hullans, les houſards
Rentrés au camp maudiſſaient les haſards.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

O ! mes amis, craignons tous de médire ;
C'eſt un poiſon mortel que la Satire :
Qui brocarda ſans remords ſon prochain,
Eut ſa revanche ; et dès le lendemain,
Mordu d'autrui, ne penſa plus à rire.
Bien pire encor ſont de certains auteurs,
Dont les bons mots, avoués au Parnaſſe,
Ont entrepris, libres dans leur audace,
Des thèmes faits pour des profanateurs.

Me garderai de pareille aventure,
Pour plaiſanter s'offrent tant de ſujets ;
Et les dévots, oiſeaux de triſte augure,
De tout côté me lanceraient leurs traits ;
Notre guide eſt la loi de la nature :
Belle, ſans fard, auſſi ſimple que pure,
Elle bannit la ſuperſtition ;
Mais elle apprend ce qu'à l'être ſuprême,
On doit de culte et d'adoration,
Tant pour amour de lui que de ſoi-même.
Mais dans le monde il eſt certaines gens,
Des rêves-creux, des fous viſionnaires,
Qui vont braillant, et du haut de leurs chaires
Se font des dieux ſelon leurs caractères,

Toujours cruels et toujours puniſſans ;
Et qui damnant tous les mortels charmans,
Les font griller par d'éternels tourmens,
De tous les ſots forment une cohorte ;
Gens bien choiſis, tous élus, tous chéris,
Et pour leſquels ſaint Pierre ouvre la porte,
Et les admet au benoît paradis.

Amis, comment ſouffrir de tels affronts ?
C'eſt au bon ſens faire lourde avanie,
Que de damner la bonne compagnie.
De ces fous-là qui jugent ſans raiſons,
Les gens d'eſprit enfin ſe vengeront.

Mon cher lecteur, ſi hardiment je grimpe
Juſqu'au ſommet de l'éclatant Olympe,
Ne penſes point que ce ſoit les vrais cieux,
Dont j'oſe ici te faire la peinture ;
Plus librement je puis parler de ceux
Qu'ont fabriqués l'erreur et l'impoſture,
Et l'intérêt de quelques rêves-creux ;
Bref, en un mot, je ne parle que d'eux.

Le bruit que fait la gente furibonde,
Qui rampe ici ſur la face du monde,
Ses démêlés, ſes débats, ſes excès,
Ses intérêts, ſes guerres, ſes procès ;

Tout ce qu'on fait d'heureux ou de funeſte,
Tout fut prévu, réglé par les arrêts
Qu'en prononça toute la cour céleſte.

Or écoutez : ces peuples d'ennemis,
Qui ſe battaient comme des Amadis
Dans un recoin de notre petit globe,
Qui de l'Olympe aux regards ſe dérobe,
Fixaient ſur eux les ſaints du paradis :
On n'y parlait preſque plus d'autre choſe ;
Et chaque ſaint ayant pris fait et cauſe,
Les uns diſaient, ſommes Autrichiens ;
D'autres ligués, nous ſommes Pruſſiens.
Ce que de ſaints avait produit la France,
Etaient de droit zélés pour l'alliance ;
Mais tous les ſaints à Vienne, à Brunn fêtés,
Pour le Lorrain étaient tous bien portés ;
Ceux-là portaient, deſſous leur auréole,
Cocarde verte, affiche du parti ;
Des rubans verts chamaraient leur étole.

Le monde au ciel était bien perverti !
Au bon vieux temps chacun, ſuivant la règle
Dévotement chantait Alleluia ;
On eût feſſé quiconque eût fait l'eſpiègle,
Ou dé chanter un moment s'ennuya ;
C'était alors la vraie monarchie.

En vieilliſſant, le bon père éternel
Laiſſait aller la police du ciel ;
Il s'en fit lors une hiérarchie.

Le paradis était comme une cour :
Il y régnait l'intrigue et la cabale ;
Aux chaſtes ſœurs les ſaints feſaient l'amour ;
Tout préſentait des objets de ſcandale ;
On y voyait la diſcorde infernale ;
C'était alors un dangereux ſéjour.

Dans le déclin de l'éternel vieux père,
On ſe ſauvait par compère et commère ;
L'un, en léguant ſon bien par teſtament,
A des frappards d'un très-riche couvent ;
L'autre en payant eſcamotait ſon ame
Aux durs tourmens de l'éternelle flamme ;
Chacun avait étudié comment
Tromper du ciel la fureur vengereſſe,
Malgré l'horreur de ſa ſcélérateſſe.

Lorſque la mort s'approchant à tâton,
Par le collet ſaiſit le miſérable,
En ſe vouant ſoudain à ſon patron,
Et ſe ſignant, on déroute le diable ;
On fait des vœux aux ſaints de grand renom ;

On ſe confeſſe à quelque jéſuite,
Et l'on reçoit avec de l'eau bénite,
Un paſſe-port ſigné pour le Cocyte,
Avec la meſſe et l'extrême-onction.

Alors le ſaint, auquel le mort ſe voue,
Pour ſoutenir ſa réputation,
Au paradis le protège et l'avoue;
Et chaque ſaint ayant eu de tout temps
Dans notre monde un nombre de cliens,
Jugez combien le ciel en ſes murailles
Avait alors raſſemblé de canailles.

Quant aux grands ſaints, c'étaient tous impoſteurs,
Qui, ſe forgeant eux-mêmes des oracles,
En vrais fripons opéraient des miracles,
Dont on croyait les cieux mêmes auteurs:
Et la très-ſainte et ridicule égliſe,
Dévotement, par bref, les canoniſe;
Et les voilà comme ſaints reconnus.

Telle était donc alors la cour céleſte;
Un compoſé de comiques abus,
Pour le bon ſens nourriture indigeſte,
Auxquels, ma foi, le monde ne croit plus.

Imaginez un amas de chanoines,
Prêtres, curés, mille ſortes de moines,
Tous pêle-mêle enſemble entaſſés.

Imaginez, ſi vous pouvez, des anges,
Des chérubins, vers le haut bout placés;
Des ſéraphins, des trônes, des archanges,
Pour bien chanter de bonne heure châtrés.

Imaginez au milieu d'eux que brille
Du vieux papa la céleſte famille:
Près de ſa dextre on voit avec ſon fils
Une beauté, reine du paradis:
Beauté, feſant enfans en ſon jeune âge,
Et conſervant toujours ſon pucelage.

O mes amis! ah que c'eſt bien dommage
Qu'on ait perdu dans nos jours tant maudits
De ces temps-là l'antique et bon uſage!

On voit encor dans ce brillant taudis
Les quatre grands et les petits prophètes;
Quelques hébreux, raſibus circoncis,
Reſplendiſſans, comme on voit les planètes.

Ah! vous voilà, cher Luther et Calvin
Au paradis, en chauſſes et pourpoint!

Tant mieux pour nous que là ſont hérétiques;
Y ſont encor bien d'autres ſchiſmatiques,
Qu'y place au moins la ſuperſtition.

Là, j'aperçois le grand ſaint de la Mecque:
On va donc là ſur ſon opinion?
Tandis que vous, Horace et Cicéron,
Virgile, Homère, et Socrate et Sénèque,
Vous grillez tous à l'éternel charbon.

Mais c'eſt l'enfer, c'eſt l'empire du diable,
Qu'on nous aſſure être le mieux peuplé;
Ce que la terre a vu de plus aimable
Doit pour jamais être là-bas brûlé;
Là s'engloutit le monde et la nature,
La reſpectable et ſage antiquité,
Et notre race et la race future.

Car les dévots, par imbécillité,
A l'infernale et ſombre majeſté
Ont aſſigné la pauvre humanité:
Par cette loi, tant injuſte et tant dure,
Rien ne reſta pour la divinité;
Si bien ont fait que Dieu créa le monde,
Non pas pour lui, mais pour l'eſprit immonde.

Mais laiſſons-là ces ſtériles docteurs,
Et leur ſyſtème, et leur fou de partage;
Et revenons, après ce verbiage,
A notre objet. Oui, mes chers auditeurs,
Dans cette cour que je viens de dépeindre,
Cour où les ſaints excitaient des rumeurs,
Le roi des cieux, rêvant, ſe mit à craindre
Quelques complots, quelques traits de noirceur:

Ce n'aurait point été choſe nouvelle;
Un jour un ange, appelé Lucifer,
Qui dans les cieux avait fait le rebelle,
Fut relégué dans le fond de l'enfer.
Tout ce qui fut, peut arriver encore;
Pour quoi c'eſt bien lorſque rien on n'ignore,
Voyant le mal tout doucement venir,
De l'étouffer ſans le laiſſer grandir.

Le roi des cieux ainſi plein de prudence,
Prévint le mal; l'archange Michael,
Ce courier des choſes d'importance,
Fut député vers le peuple éternel
Pour l'amener d'abord à l'audience.

Les cordons bleus s'approchent le plus près
De ce grand roi, qui mettant ſa couronne
Et s'apprêtant à lancer ſes décrets,
Va ſe placer ſur ſon immenſe trône.

Ce trône eſt fait d'argent, d'or, et d'airain;
Et Belzébuth à la forge infernale
Le travailla de ſa griffe au burin:
Il y grava l'aventure fatale
De ſa révolte et de ſa triſte fin;
Par ſon exemple et ſon cruel deſtin,
Avertiſſant tous les ſaints à cabale,
De réprimer tout penſer trop mutin.

Dans cette cour, tout comme dans une autre,
Légers y ſont Meſſieurs les courtiſans;
Le ſaint nouveau, le martyr et l'apôtre
Y ſont auſſi les fiers, les ſuffiſans.

Le trône était négligé de ces gens:
Tous ces faquins de moines et de prêtres
Au paradis feſaient les petits-maîtres,
Diſaient, ce trône eſt l'œuvre des méchans;
A l'hiéroglyphe on ne peut rien connaître;
Que des reliefs aillent donc ſe repaître
Nos rêves-creux, nos docteurs, nos pédans.

Mais cependant le divin interprête,
Tout bourſouflé, ſonnait de la trompette;
C'eſt là des cieux l'immortelle étiquette,
Pour annoncer que le roi veut parler,
Et que chacun des ſaints doit écouter.

Je crois, Meſſieurs, leur dit le bon vieux père,
Quand vous aurez appris la grande affaire
Dont il s'agit, que n'aurais pas beſoin
De réveiller votre illuſtre courage;
Car vous n'avez jamais, ou peu du moins,
Ouï tenir tel important langage;
Quand je voudrais même la ſupprimer,
La choſe, hélas, parle aſſez d'elle-même,
Et ſemble à tous ici vous reprocher
De vos devoirs la négligence extrême. . . .

Là le bon père héſitant, bégayant,
Sent ſa mémoire et ſa langue égarée.
Saint Auguſtin, de loin l'apercevant,
Lui dit, grand roi de la voûte éthérée,
S'il me ſouvient du temps antérieur,
Lorſqu'autrefois j'étais encor rhéteur,
Avant d'avoir ma métropolitaine;
Ce diſcours là je ſavais tout par cœur;
Il n'eſt de vous, ma foi, mon cher ſeigneur,
Et vous l'avez pillé dans Démoſthène;
Ce n'eſt, mon roi, ni bienſéant ni beau,
De nous donner du vieux pour du nouveau.

Le bon papa, ſurpris de ce reproche,
Lui dit, hélas! ſi mon diſcours s'accroche,
Ce n'eſt ma faute; enfin l'âge vieillit,

Et je n'ai point dans ce beſoin extrême,
Le beau puîné de l'eſſence ſuprême,
Mon fils cadet, le gentil ſaint eſprit.

En pareil cas le bon garçon me ſouffle;
Il eſt allé, ſelon ce qu'on m'a dit,
Pour aſſiſter, (car il eſt doux et ſouple)
Au Vatican dans la pompe et le bruit;
Sa ſainteté, qui, dans ſa grande égliſe,
Dans ce moment nouveau ſaint canoniſe,
Un ſaint que tous vous ne connaiſſez pas,
Qu'on a tiré ſquelète de ſa tombe,
Cet anonyme, après un long trépas,
Recevra, ſortant du catacombe,
Un bel étui; puis le baptiſera,
Bientôt après des miracles fera;
Et ſon idole, ayant par-tout ſa niche,
A l'entour d'elle à deux genoux verra
Le ſcélérat, l'imbécille et le riche;
Dans les bons jours ſa fête on chomera.

Mais revenons enfin à ma harangue!
Mes chers enfans, ſi je déclame mal,
Prenez-vous-en à ma peſante langue;
Si m'entendez, c'eſt-là le principal.

Or, écoutez ! dans ce ſéjour royal,
Où dès long-temps je fais ma réſidence,
J'ai ſeul verſé deſſus l'humaine engeance
Egalement et les biens et les maux,
Que j'ai puiſé de ces deux grands tonneaux.

Si le deſtin par fois me contrecarre,
Et me prétend aſſervir ſous ſa loi,
Je le retiens, mon pouvoir le rembarre,
Et lui fais voir que je ſuis ſeul le roi.

Mais vous, mes ſaints, mes fils, mes chers apôtres,
Que j'avais cru plus ſages que les autres,
Au paradis, devant moi, ſous mes yeux,
Vous élevez vos fronts ſéditieux:
Selon qu'en dit à chacun ſa faconde:
Chacun de vous veut gouverner le monde;
Dites! pourquoi ſuis-je donc dans les cieux?

Hier, regardant par ma longue lunette,
Je vis deſſus la petite planète
Deux nations, qui, s'entrechicottant,
Un grain de ſable entre elles diſputant;
Et vous voilà d'abord en mouvement;
Aucun de vous entre ſoi ne s'accorde,
On prend parti, chacun prétend briguer;

De

De ſon côté ne tirant qu'à ſa corde,
L'œil égaré, ſoufflé par la diſcorde,
Se mêle ici de nuire ou protéger,
A vous ne tient de me faire enrager;
Si l'on m'échauffe, on me fera réſoudre
A vous chaſſer bien loin de mes États,
A vous lancer ma redoutable foudre,
A vous proſcrire, à vous réduire en poudre;
Mais pour le coup je ne le ferai pas.

Sachez du moins qu'en ces lieux pacifiques
Je ne veux point de vos trames iniques;
Que je puis ſeul régler comme il me plaît
Le ſort humain ſans que l'on en raiſonne.

A cet eſſaim de frelons qui bourdonne,
J'enjoins ici, je commande et j'ordonne
D'être tranquille et d'être ſatisfait!

Il dit, les ſaints les yeux baiſſés ſur terre,
Genoux tremblans, et joignant les deux mains,
Le dos courbé, craignans tous le tonnerre,
Au fond du cœur peſtaient ſur leurs deſtins;
Il ſe fit même un ſilence ſi morne,
Qu'on aurait dit que ces ſaints, tant parlans,
Étaient muets, enchantés, ou giſſans.

Mais, comme à tout le temps met une borne,
Lorſque la peur ſe fut calmée un brin,
Le vieil babil reprit ſon ancien train.

Alors lui dit ſaint maître Borromée :
Grand roi, ſouffrez qu'un de vos immortels
Oſe parler ; l'Autrichienne armée,
Mon nom fameux, mon culte, mes autels,
Oui tout s'en va dans ce jour en fumée ;
Si ne voulez punir des criminels,
Dont la fureur eſt contre eux animée ;
Exaucez-moi ! Certes il a raiſon,
Dit l'autre ſaint, (c'était Népomucène)
Vous voulez donc, comme en votre maiſon,
Au pur haſard laiſſer notre domaine ?

L'Autrichien reſpecte mes vertus,
Il n'eſt de ſaint, dans tout ce nombre extrême,
Qui reçut tant d'images, de tributs,
Qu'en érigea pour moi ſeul la Bohème ;
On fait là-bas ce qu'on doit à mon nom ;
Voyagez-y, l'on y voit ma ſtatue
Sur les chemins, même ſur chaque pont ;
Malheur, paſſant, à qui ne me ſalue ;
Mais ſi jamais ces incrédules chiens,
Qui ne croyant en vous, grand roi, qu'à peine,

Si, dis-je, un jour on voit les Pruſſiens
Victorieux chaſſer le bon Lorraine;
Qui diable alors ma fête fêtera ?
Et vous, bon roi, vous même, prenez garde,
(Car tout de bon la choſe vous regarde)
Tout le premier on me ruinera,
Et dans ma niche on m'abandonnera;
Le Pruſſien, qui ſur moi ſe haſarde,
M'ayant vaincu, ſur vous ſe tournera.

Il n'avait pas achevé ſa harangue,
Lorſqu'en fureur lui dit ſaint Winceslas,
Tais-toi, fripon, déclamateur ſans langue,
Vil raviſſeur de mes anciens états.
J'étais moi ſeul patron de ce royaume,
Quand un beau jour, lâche, tu t'aviſas
De m'imiter, feſant mon ſecond tome;
Que nouveau ſaint tu t'impatroniſas:
Alors mon culte à ton autel paſſa.

Le doux Jéſus qui, tout ſurpris, l'écoute,
Dit, Winceslas vous n'y voyez donc goutte,
Meſſieurs les ſaints rengainez vos exploits;
Vous avez tous empiété ſur mes droits;
Vous, des dévots avides paraſites,
Avant le temps que miracles vous fites,

J'étais moi ſeul adoré des humains ;
J'avais moi ſeul l'honneur des proſélites ;
Mais à préſent on ne voit que des ſaints,
Qui ſe ſervant d'une ruſe profonde,
M'ont enlevé le culte de ce monde.

Le bon papa lui dit tout doucement,
O ! mon cher fils, ne ſoyez colérique ;
J'avais jadis dans le commencement,
De l'univers ſeul toute la pratique,
Lorſque tu vins, le monde fanatique,
Par ſon inſtinct ſuivant le changement,
Planta, pour toi, ma ſeigneurie antique,
Je le ſouffris t'aimant fort tendrement.

Mais laiſſons-là l'aigreur et la diſpute ;
Voyons ici qui nous protégerons
Des combattans de ces deux nations ;
C'eſt ce qu'il faut, en deux mots, qu'on diſcute ;
Puis je prendrai mes réſolutions.

Calvin, Luther, très-bas ſe proſternèrent ;
Les Pruſſiens au roi recommandèrent,
Et Géneviève, et tous les ſaints Français
Par leur diſcours très-fort les appuyèrent.

Alors parut éclatante d'attraits,
Pleine d'appas, plus touchante et plus belle
Qu'au paradis oncques ne fut pucelle,
Sainte Hédevige; elle approcha du roi
D'un air ſoumis, et d'un maintien modeſté;
Dans ſes beaux yeux on voit briller la foi,
Et bref, c'était une beauté céleſte.
Sa belle bouche allait donner la loi,
Et décider la querelle funeſte,
Dont la Bohème était pleine d'effroi.

Elle approcha d'une façon unie,
Aux pieds du père on la voit accroupie,
D'une des mains lui preſſant les genoux,
De l'autre main au menton le careſſe,
Lui dit, grand roi, mon eſpoir eſt en vous!
Jadis prenant pitié de ma jeuneſſe,
Me dégageant de l'humaine faibleſſe,
Sainte je fus chez mon défunt époux.
Aſſiſtez-moi, que dans ces jours proſpères
Tous mes parens reſſentent vos faveurs;
A tous ces ſaints ils ſont peu de prières,
Mais votre amour remplit ſeul tout leur cœur.
Les Pruſſiens compoſent ma famille,
Et leurs rois ſont mes plus purs rejetons,
Ne ſouffrez pas qu'un vil ſaint les étrille;

Couvrez-les tous deſſous vos ailerons ;
A vous, Seigneur, Hédvige ſe dévoue.

En même temps elle vous l'amadoue ;
Onc on ne vit avec tant de ſplendeur,
Corps féminin ſi ſouple et ſi flatteur.

Le bon papa ſent ſon ame attendrie ;
Vous le voulez ; je dois vous exaucer ;
Un léopard de la fière Hircanie
N'aurait le cœur d'oſer vous refuſer,
Dit-il ; de loin bonne dame Marie,
S'impatientant, pleine de jalouſie,
De ce diſcours eût voulu ſe mêler ;
Chacun le voit ; le roi lui dit, ma mie,
Vous aimerais bien plus, ſi de l'envie,
Lorſqu'il me plaît à faintes de parler,
Vous ne ſentiez ſi ſouvent la furie ;
Il eſt beſoin d'apprendre à vous calmer.

Alors, parlant à ſainte Géneviève,
Il dit, prenez mon redoutable glaive,
Dont autrefois, par mes décrets divins,
L'ange vengeur défit les Philiſtins,
Et ſecondez l'effort des Pruſſiens ;
Ce ſont les fils de ma charmante fille.

Chère Hédevige, ordonnez aux deſtins,
Et confondant les fiers Autrichiens,
Comblez d'honneur votre heureuſe famille.

Ces derniers mots qu'il dit à haute voix,
Font treſſaillir, et les cieux et la terre,
Et ces accens, plus forts que le tonnerre,
Mettent les ſaints confus en déſarroi.

L'ange leur dit, le roi vous congédie,
Que chaque ſaint, vaquant à ſes emplois,
Aille à préſent régir ſa monarchie,
Tous dans l'inſtant ſe lèvent pour ſortir.

Comme l'on voit la preſſe s'éclaircir,
Lorſqu'à Grodnow la Pologne inquiète,
En grand tumulte a rompu ſa diète,
Ainſi les ſaints s'empreſſent de partir.

Dame Marie, attelant ſa maſette,
Fendant les airs, deſcend droit à Lorette,
Là, dans ce temple un miracle poſa
L'hôtellerie où la dame accoucha
Du doux JESUS, jadis en Idumée,
Tout à l'entour flaire ſa renommée.

Saint Pierre à Rome auſſi-tôt s'envola,
Sur un grand coq le bon ſaint ſe percha ;
C'était ce coq qui par trois fois chanta
Lorſque l'apôtre en ſcélérat, en traître,
Son doux JESUS par trois fois renia,
Aucun des ſaints autant on ne fêta,
Honneur ſe fait à Rome le ſaint père,
De ce qu'il eſt ſucceſſeur de ſaint Pierre.

Légèrement ſur ſa meule à moulin,
Saint Nicolas traverſa l'hémiſphère,
Pour Pétersbourg partit le Catotin,
Y ranimer ſa cendre qu'on révère.

Antoine alors part à califourchon,
Piquant des deux il preſſe ſon cochon :
Ce ſaint des porcs eſt l'auguſte patron.

Ah ! vous voilà le coloſſe de Rhode,
Ce n'eſt pas lui, c'eſt un ſaint hors de mode,
Le grand Chriſtophe, de l'inconſtant clergé
Dans un recoin ſans culte négligé.

Un autre part, il veut chômer ſa fête,
Vous oubliez, ſaint Denis, votre tête;

Reprenez-la, car malgré les dévots,
Sans tête un ſaint fait rire les badauds.

Là ſaint François, tout criblé de ſtigmates,
Ce pieux martyr encor couvert de ſang,
À gros bouillons ſortant des quatre pattes,
Et jailliſſant de ſon généreux flanc,
S'en va tout droit dans un riche couvent;
Ce jour ſa châſſe en pompe ſe promène,
Et le gardien et les religieux,
Et les dévots que fourniſſent tous lieux,
Qu'à pareil jour on trouve à la douzaine,
Suivent le ſaint d'un air humble et piteux,
A ſon honneur ils fêtent la neuvaine,
En s'enivrant d'un vin délicieux.

J'ai la berlue, ou je crois Dieu me damne,
Parmi ces ſaints que j'aperçois un âne,
Pourtant n'eſt pas celui-là qui parla,
Quand Balaam autrefois le monta;
Mais c'eſt celui qui le ſauveur porta,
Lorſque l'hébreu célébrant ſon entrée,
Jéruſalem de palmes décorée
Juſques au temple un jour l'accompagna.
Cet animal ſur une vapeur bleue,
Va dans Milan, pour retrouver ſa queue.

Là, tous les ans de l'animal béat
On donne au jour ce beau membre en ſpectacle,
Prêtres y ſont en grand pontificat,
A deux genoux attendans le miracle,
Et célébrans ſa fête avec éclat.

Le bon Janvier, avec ſon auréole,
Comme un éclair va trouver don Carlos;
Il fait bouillir ſon ſang dans ſa fiole,
Tous pleins de joie en ſont ces bons dévots.

Le doux Joſeph, ce mari ſi modeſte,
Pauvre Vulcain de la troupe céleſte,
Et les vieux ſaints, comme Hercule, Samſon,
Mars, Machabée, et Gabriel, Mercure,
Tous trop âgés, reſtent à la maiſon;
Ils n'étaient plus que des ſaints en peinture.

Mais ſi j'avais une langue d'airain,
Et des poumons comme Éole ou Zéphire,
Ami lecteur, comment pourrais-je enfin
Te tout conter, et tous ces ſaints te dire;
Un an entier ne ſaurait me ſuffire.

Mais ſi voulez de l'immortelle cour
Avoir chez vous la liſte générale,

Un almanac tout du long vous étale
Et chaque ſaint, et ſa fête, et ſon jour.

Mais après tout, ce ne ſont mes affaires,
Venons aux ſaints qui me ſont néceſſaires,
Dont nos héros ont tous les deux beſoin.

Vers le Lorrain part ſaint Népomucène,
Sur un rayon il ne ſe percha point,
Tout confondu, du ciel ſortant à peine,
Il gagne enfin ſa métropolitaine,
Dans Prague il va ſe percher ſur ſon pont.

Il veut pourtant ſoutenir ſon renom,
Et ranimer les ſoldats de Lorraine;
Pas ne croirez ce qu'il imagina:
Deſſus ſon pont le bon ſaint ſe tourna,
Aux Pruſſiens il montra le derrière,
Aux gens Lorrains ſa béate viſière,
Tout auſſi-tôt au miracle on cria.

Pendant le temps, qu'au lieu d'un vrai prodige
Saint Népomuc étale un vrai preſtige,
Que fites-vous? ô divine Hédevige!

Muſe, dis-moi comment ſes belles mains,
Qui maîtriſaient l'Oracle des Deſtins,
Pour relever la pruſſienne tige
Lors préparaient de mal aux fiers Lorrains.

Elle n'admet aucun repos ni trêve;
Toujours parlant, conſultant Géneviève,
D'avance ayant ajuſté ſes accords,
On va bientôt voir jouer ſes reſſorts.

Alors des cieux la nombreuſe aſſemblée
S'était déjà des portes écoulée;
Et traverſant le vaſte champ des airs,
Avait rempli cet immenſe Univers:
Les uns en France, et d'autres en Autriche
Etaient venus ſur les ailes des vents;
Et chaque ſaint, de retour dans ſa niche,
Humait déjà l'odeur de ſon encens.

CHANT TROISIEME.

Il n'eſt pour nous qu'heur et malheur au monde,
J'ai ſouvent vu dans ce ſiècle félon,
Que la fortune aveugle et vagabonde
A couronné un faquin, un fripon,
Et la vertu des hommes tant prônée,
Dans l'indigence au ſort abandonné,
Souffrir l'opprobre et languir en priſon.
Quand le deſtin aigu nous perſécute,
Fût-on Céſar, Pompée, ou Scipion,
Pendant un temps on ſe défend, on lutte;
Mais on périt s'il réſout votre chute.

O mes lecteurs, ſi vous ne m'en croyez,
Le verrez bien, quand ceci vous lirez,
Quand de Darget vous apprendrez l'hiſtoire,
Ce fait tragique et ce complot d'horreurs,
Sera toujours préſent à ma mémoire;
Le ſouvenir m'en arrache des pleurs.

Or écoutez : L'Autrichienne armée
En ayant vu ſes deſſeins échouer,
Etait encore abattue, alarmée;

Le bon Charlot s'entendait bafouer,
Le mordant Stein, à l'ironique mine,
Sur le Lorrain éguisait ses brocards,
Par ses bons mots, sans fin, le turlupine;
Et ses propos lâchés, sans nuls égards,
De bouche en bouche allaient de toutes parts.

Dans l'Univers bientôt la renommée
Avait ces bruits rapidement semée.

Ce monstre affreux paraît d'abord petit;
En moins de rien il s'accroît et grandit,
Jusques aux cieux atteint sa tête énorme,
Et de ses pieds il touche les enfers.
L'étrange oiseau même en volant s'informe
De ce qu'on fait et dit dans l'univers.
Sous chaque plume, ô prodige, ô merveille!
Il a des yeux, des bouches, des oreilles:
Il va d'un pas d'orient en occident,
Et publiant les vérités, les songes,
Et des secrets, et souvent des mensonges,
Divulgue tout d'un babil impudent.

Dans les deux camps ce monstre malfesant
Avait tout dit; on n'entendait que rire:
Le bon Charlot en son cœur en soupire;

Hélas, faut-il que ſi dévot aux ſaints,
J'aye ici-bas d'auſſi cruels deſtins?
S'écria-t-il. Mais Collowrat l'approche:
Prince, dit-il, pourquoi donc ce reproche?
Si vous ſouffrez dans ce monde maudit,
Dans l'autre aurez l'immortelle couronne,
Ce n'eſt qu'à ceux que le monde proſcrit,
A qui le ciel après la mort la donne:
Il faut ſouffrir les tribulations,
Le fer, le feu, les macérations:
Quand nous avons ſenti ces maux inſignes,
Encor des cieux ſommes-nous tous indignes.

Le preux Roſière entend avec chagrin
Ce diſcoureur ſi doux, ſi débonnaire:
Vous raiſonnez, dit-il, en capucin;
Il faut ici parler en militaire.

Prince, excitez votre feu naturel,
Aiguillonnez votre illuſtre courage,
Avant la nuit effacez votre outrage,
Courez venger votre honneur et le ciel.

A ce diſcours le Lorrain ſent renaître
Nouvel eſpoir: il dit, ſans nous commettre,
Ayons raiſon de notre affront cruel.

Sitôt au camp on projette, on raiſonne ;
Au dur Franquin échoit l'enlèvement,
Il doit avoir l'honneur du dénoûment,
Pour ce grand coup tout s'apprête et s'ordonne.

Saint Népomuc perché deſſus ſon pont,
Penſait tenir en ſes mains la victoire ;
Sainte Hédevige en rit avec raiſon,
Elle ſavait ce qu'elle en devait croire,
Et ſe moquait de ce projet bouffon.

Elle aborda ſa chère Généviève,
En lui diſant d'une façon brièvе,
Ma ſœur, je n'ai jamais parlé français,
Je ne veux point commettre un barbariſme,
Et du marquis amuſant les laquais,
Me faire huer pour quelque germaniſme ;
Chargez-vous donc de ce ſoin important ;
Qu'il ſache enfin ce qu'un Franquin barbare,
Chez l'ennemi de malheur lui prépare ;
Que dans le camp bien ſe barricadant,
Il ſoit ſur-tout circonſpect et prudent.

Lors de Paris la divine patronne
Va par les airs chercher le gros marquis,
Sainte à l'inſtant traveſtit ſa perſonne,

Elle

Elle prend l'air des gens de ſon pays,
Elle ſe met en homme du beau monde;
Imaginez les charmes d'Adonis,
Et d'Apollon taille et crinière blonde.

L'air éventé, l'œil vif, le ris fripon
Accompagnaient ſa tête moutonnée,
Et ſon grand nœud formé ſous le menton,
Et ſa chemiſe en dentelles ornée,
Et ſes manchettes en patte de pigeon,
Et ſes bas blancs tirés juſqu'à l'échine,
Ses eſcarpins avec rouges talons,
Et ſon habit chamarré de galons
Feſaient valoir ſur-tout ſa bonne mine.

Le gros marquis alors ſe promenait
Aux bords de l'Elbe avec ſon cher Darget.

Elle lui dit, Valory je vous aime,
Quoique couriez de catins en catins;
Si ce n'était votre imprudence extrême,
Qui me fait craindre un jour pour vos deſtins,
Je ne ſerais certes venue moi-même,
Pour vous donner quelques avis benins.

Jeune muguet, vous plaiſantez ſans doute,
Donneur d'avis à barbe à poil folet,

Savez peut-être écrire un doux poulet,
Dit le marquis, qui de rien ne ſe doute.

Elle répond, penſez ce qu'il vous plaît:
Si ne prenez bien garde à votre tente,
Dès cette nuit on vous enlèvera;
L'Autrichien depuis long temps invente
Un tour maudit, et qui vous ſurprendra.

Mais Valory déſſus ce fait plaiſante:
D'où ſavez-vous, dit-il, ce qu'on fera?
Me prendre moi! je voudrais voir le drôle,
Qui de ſang-froid jamais m'approchera.
Allez, allez, cette idée eſt bien ſolle. . . .
En même temps paraît un auréole,
La ſainte prend un corps tout délié,
Telle qu'on voit une vapeur ſubtile.

Le bon Darget en eſt émerveillé,
Le gros marquis reſte tout immobile,
Et de frayeur preſque pétrifié.
Puis raſſemblant la force qui lui reſte,
Il dit de l'air d'un excommunié,
Inſtruiſez-nous, beau farſadet céleſte,
Etes-vous donc un ange ou le démon?
Et, s'il vous plaît, comment eſt votre nom?

La bonne ſainte auſſi-tôt lui répond,
Reconnaiſſez, gros marquis, Géneviève,
Je viens ici vous ſauver, cher élève,
Des noirs complots d'un ſaint archifripon.

Se proſternant, il ſe ſigne, il ſe frappe;
Sainte, dit-il, mon eſpoir eſt en vous,
Il veut trois fois embraſſer ſes genoux,
Et par trois fois le fantôme s'échappe.

La ſainte part plus prompte qu'un éclair,
De ſon éclat cette immenſe carrière
Semble embraſée, elle trace dans l'air
Un grand ſillon tout brillant de lumière.

Comme l'on voit au haut du firmament,
Dans leur ellipſe effleurant les planètes,
A longue queue arriver les comètes,
Illuminer des cieux l'immenſe champ,
Rapidement s'échapper aux lunettes
De l'aſtronome, au ciel les obſervant,
Ce phénomène au vulgaire tremblant
Semble annoncer la peſte en maux féconde,
La guerre ou bien la prompte fin du monde,
Que l'aſtrologue a prévu clairement.

De même alors que disparut la sainte,
Le gros marquis étant transi de crainte,
Resta long-temps dans l'étourdissement.

Darget très-bien le soutient, le rassure,
Il releva cette heureuse aventure,
Puis tous les deux consultent prudemment,
Que faut-il faire ? Irons-nous tout à l'heure,
Pour sureté, changer notre demeure?

Auprès du camp était un petit bourg,
C'était un lieu très-peu digne d'estime;
Il dut pourtant être fameux un jour.
O! Jaromirts, nom mal né pour la rime,
Comment pourrai-je, en chevillant mes vers,
Placer ton nom discordant à l'oreille,
Peindre tes murs abattus et déserts,
Et l'aventure à nulle autre pareille,
Qui pensa mettre un gros marquis aux fers!

C'est dans ce bourg que pis qu'un allobroge,
Le gros marquis imprudemment se loge;
On lui donna, par prédilection,
De preux guerriers une forte cohorte,
Qui tous veillaient à l'entour de sa porte,
Pour conserver ce grand Palladion.

O ! profondeur d'eſprit et de lumière !
Que penſez-vous ? Ce prudent émiſſaire
Feſant garder la porte de devant,
Abandonnait la porte de derrière,
Qui procurait facilité plénière,
Pour le projet de ſon enlèvement.

Or, apprenez que dans cette chaumière
Régnait ſur-tout l'infame trahiſon ;
Suborné fut l'hôte de la maiſon,
Par un Franquin, monſtre de crocodille,
Qui va jouer ſon rôle comme Achille.

Que ſans avoir le talent du Bernin,
Je puis, lecteur, te faire la peinture,
De ce palais, de ce taudis vilain,
Où du marquis ſe paſſa l'aventure.

Sans ornement et ſans architecture
Préſentez-vous un boucan clandeſtin,
On n'y flairait, ma foi, nulle odeur d'ambre ;
On n'y trouvait que deux appartemens ;
Au bon Darget fut celui de devant,
Et dans le fond le marquis prit ſa chambre.

La nuit arrive et Valory ſe couche,
Le gros marquis dormait comme une ſouche,

Et tout auprès le fidèle Darget,
De ſes exploits célèbre Coryphée,
Dormait déjà dans les bras de Morphée,
Après avoir fini ſon chapelet.

Alors des cieux deſcendit du haut faîte
Patron Etienne au viſage vermeil,
Il ſe plaça juſtement ſur la tête
Du bon badaud, dans ſon premier ſommeil.

Mon fils, dit-il, dormez comme une bête,
Quand à l'entour guidé par le malin,
Pour te ſaiſir on voit roder Franquin.

Darget s'éveille et tout ſon corps friſſonne;
Il ſe rendort, comme il ne voit perſonne;
Le farfadet tout auſſitôt revient,
Et de nouveau lui tient même langage:
Craignez, dit-il, un prochain eſclavage.

On carillonne, il ſe fait un grand bruit,
Il eſt déjà deux heures après minuit,
Et le pandour, avide de pillage,
Entre en forçant la porte de Darget.

Dans ce péril, pour le bien de la France,
Le badaud tint très-bonne contenance,
Et ſe ſentant pris dans le trébuchet,
Il s'écria d'une voix pathétique:
Qui cherchez-vous? Nous cherchons le marquis.
Nous en voulons à votre politique,
A ſa vaiſſelle, à ſes meubles de prix.

C'eſt moi qui ſuis l'envoyé de Paris,
Leur répondit ce prudent domeſtique;
Prenez ces ſacs pleins de nouveaux louis.

En même temps cette troupe pillarde
Fait table raze en cet appartement;
Soit par bonheur ou bien ſoit par mégarde,
Aucun n'entra dans le poële joignant.

Ce bruit affreux frappa d'abord l'oreille
Du gros marquis, qui ſoudain ſe réveille;
Et ſans reſſource il ſe ſerait perdu,
Si, deſcendant de la voûte céleſte,
Le farfadet ne fût d'abord venu,
Pour l'aſſiſter dans ce moment funeſte.

Hors de ſon lit criant tout éperdu,
Il va ſortir et ſe livrer tout nud,

En attitude, au vrai très-immodeſte,
Entre les mains de ces cruels brigands.

La bonne ſainte, au divin pucelage,
De l'éventail cachant ſon beau viſage,
Par les bâtons lorgnait de temps en temps,
(Femelles ſont coquettes à tout âge)
Dans ce danger miracles opérant
Sur ce marquis fougueux et frénétique,
Elle répand un ſommeil léthargique.

Au même temps ces félons, ces bandits,
Penſant avoir trouvé la pie au nid,
Ont enlevé Darget dans la poſture,
Dont il ſortit des mains de la nature,
Penſant tenir par cet exploit bouffon
Des Pruſſiens le grand Palladion.

Au corps-de-garde accourut Hédevige;
Elle cria, Monſieur le caporal
Aſſiſtez-nous, votre devoir l'exige,
Chaſſez d'ici le raviſſeur brutal!

Tandis qu'en hâte une troupe cruelle
Traînait Darget au travers du jardin,
Toujours pillant, groſſiſſant ſon butin,

Le caporal fefait pleuvoir ſur elle
Du plomb mortel l'épouvantable grêle.

Jamais le Ruſſe n'a dans ſes chaſſes d'ours
Défait un nombre auſſi conſidérable,
Que Jaromirts vit d'ames de Pandours
Dans cette nuit deſcendre droit au diable.

Pauvre Darget, pris par tes ennemis,
Et fuſillé par tes meilleurs amis,
Dans ce péril extrême inévitable,
Ah! qui t'aida de ſon bras ſecourable?
Qui te ſauva deſſous ſon aileron?

Ami lecteur, ne reſte point en peine,
Je vois des cieux deſcendre maître Etienne,
Du bon Darget ce fidèle patron:
Lorſque la mort de tous les côtés fauche,
L'honnête ſaint lui tint lieu de plaſtron,
Et détourna les coups à droite, à gauche.

Le dur Franquin ignorant ſon erreur,
Fuyait toujours le cœur rempli de joie;
Il s'applaudit déjà du vain honneur
Qu'on lui fera lorſqu'on verra ſa proie.

Ni plus ni moins, Darget nuds pieds trottait,
Juſqu'aux genoux s'enfonçait dans la boue,
Gelait de froid, feſait étrange moue;
L'épine auſſi le pied lui déchirait,
Et le badaud de tout ſon cœur jurait
Contre le ſort qui des hommes ſe joue.

Toujours peſtant et toujours avançant,
Il avait déjà fait près d'un grand mille
Lorſque le jour tout doucement venant,
Surprit la troupe auprès du camp volant
Où le Franquin avait ſon domicile.

Ce ſcélérat feſant l'homme civile,
Dit à Darget : Monſieur l'ambaſſadeur!
Je ſuis fâché de la triſte aventure,
Dont, il eſt vrai, je ſuis l'heureux auteur,
Et ſi nuds pieds, ſans habit, ſans voiture,
Venez ici, c'eſt un petit malheur.

Pour conſoler votre douleur cruelle
Et tempérer votre premier effroi,
Vous mangerez deſſus cette vaiſſelle
Qu'hier à vous, aujourd'hui n'eſt qu'à moi.

Sur ce ſujet tous les deux s'éclaircirent,
Comme croirez, très-mal ſe ſatisfirent;
Car ſans détour le généreux Darget
Lui déclara d'abord ce qu'il était:
Et dans le temps que Darget développe,
De ſon malheur, le plaiſant quiproquo,
L'Autrichien croit tomber en ſyncope.

Serai-je donc compté pour un zéro,
S'écria-t-il, et ce chien de Français
M'enlèvera dans ce jour, pour jamais,
D'une brillante et pénible entrepriſe
Tout le ſuccès, par ma folle mépriſe.

Ah! malheureux, fourbe, qui que tu ſois!
Ah! raviſſeur de mon plus bel exploit!
Tu vas périr et payer ma bêtiſe!
Il dit, et tire un large coutelas,
Il le tourne trois fois deſſus ſa tête;
Cet inhumain tout furieux s'apprête
A lui jeter d'un coup le chef en bas.

Un vieil Hongrois tout doucement l'arrête:
Je crois, Franquin, que vous n'y penſez pas!
Notre devoir exige qu'on amène
Chaque captif au camp du bon Lorraine:

Ménagez donc celui-ci tout exprès,
Car il nous peut révéler des ſecrets.
Il dit, d'abord Franquin, quoiqu'avec peine,
Fait un effort, ſe modère et rengaine.

Mon cher lecteur, ſi tu prétends ſavoir
Si ce Hongrois n'était pas une ſainte,
Fort à propos uſant de cette feinte,
Comme en avez dans ce livre pu voir.
Ah! pour le coup il n'eſt en mon pouvoir
De l'expliquer; car deſſus cette affaire
Mon chroniqueur fut prudemment ſe taire:
En remontant même juſqu'à Turpin,
Sur ce ſujet on n'éclaircirait rien.
Penſez-en donc ce qu'il vous plaît d'en croire,
Car ce fait-là ne fait rien à l'hiſtoire.

Le dur Franquin changea d'abord de ton
Vers le badaud; ce féroce lion
Devint traitable et doux comme un mouton;
Même il lui fit des excuſes paſſables.

Chemin feſant on gagne la forêt,
D'arbres touffus, obſcurs, impénétrables,
Où le ſoleil ne put percer jamais
De ſes rayons brillans et favorables.

Dans un endroit plus ſombre et plus épais,
Un haut rocher tout couvert de cyprès,
Forme en ſon ſein une affreuſe caverne,
Il ſemblait voir les portes de l'Averne.

C'était l'endroit où Franquin réſidait;
Il avait là ſon horrible repaire,
De l'antre ſort nombre de gens de guerre.

Ah! vous voilà! bon jour! Qu'avez-vous fait?
A-t-on pillé? La priſe eſt-elle bonne?
N'aurons-nous point notre part au butin?
L'on s'embraſſa, l'on conte et l'on raiſonne
Sur les hauts faits de l'illuſtre Franquin.

Apercevant Darget ſans camiſole,
Ils s'écrient tous: viens-çà, viens-çà, le drôle!
Tu fus ſervi par des valets adroits;
Tu caches encor peut-être une piſtole;
Donne toujours, ſommes ruſés matois.

Le bon Darget garde un maintien modeſte,
Ses pieds étaient meurtris et déchirés,
Ses membres tous preſque défigurés,
Ses yeux tournés vers la voûte céleſte,
D'un ſuppliant il emprunte le geſte.

Franquin leur dit, cet homme eſt mon captif,
Donnez-lui donc un bon confortatif;
Dans ma caverne à l'inſtant qu'on le ſoigne.

Ces gens feſaient diligente beſogne,
Car le Franquin était expéditif;
Deux grands pandours avec un air paterne
Mènent Darget au fond de la caverne.

Figurez-vous un antre obſcur et ſourd,
Où ne perça jamais le moindre jour.
Darget non plus en entrant ne vit goutte:
Il vient d'abord dans une immenſe voûte;
Il n'avança qu'aux tremblantes lueurs
De deux lampions, il ſuit ſes conducteurs:
Sous le rocher une profonde route
L'amène enfin au gîte des voleurs:
On y reſpire une vapeur impure;
Par un haſard la bizarre nature
Semble avoir fait ce lieu rempli d'horreurs
Pour recéler ces cruels détrouſſeurs:
Là preſque au bout il entre en une grotte.

Franquin le ſuit: il dit qu'on le décrotte;
En s'empreſſant, deux ruſtiques beautés,
Portant un ſeau chacune à leurs côtés,

Prennent Darget; on le lave, on le panſe,
On le parfume, on le frotte d'eſſence :
Qu'on me l'habille, ajouta le Franquin.
On court, on vient, maîtreſſe, concubine;
L'on va fouiller dans la cave au butin;
L'une lui donne une chemiſe fine,
Dont la cravatte eſt de point de Maline,
Et qu'on pilla ſur quelque Pruſſien;
L'autre lui chauſſe un petit eſcarpin
Fait pour un pied plus mignon que le ſien;
Une autre encor ſur ſes épaules charge
Un bel habit, et trop long et trop large,
Que Franquin prit dans la guerre du Rhin.
Pour finir l'œuvre, on offuſque ſa face,
En le couvrant d'un feutre à grande audace.

Franquin lui dit : mangeons, j'ai ſoif, j'ai faim,
Canailles, allons, qu'on ſerve le feſtin :
Alors on voit des ſoi-diſantes vierges,
Dreſſer la table et la charger de cierges,
Que quelque autel avait contribué,
Et que Franquin s'était attribué.

On étala la vaiſſelle polie
Que ce pandour au marquis enleva;
Darget lui dit : cette vaiſſelle unie

Fut par Germain à Paris arrondie :
Ah ! dit Franquin, tant plus elle vaudra.

Quarante plats ſur la table on porta,
De mets exquis raſſemblés à la ronde,
Des agneaux gras, des poulets qu'on vola ;
Car on feſait payer à tout le monde :
Le malheureux payſan Bohémien
Etait pillé comme le Pruſſien.
Rien ne coûtait, on feſait bonne chère ;
On s'engraiſſait des malheurs de la guerre.

On fait venir le Champagne mouſſant,
Qui pétilla bientôt dans chaque verre,
Le Port-à-Port, le Tokai jauniſſant,
Vin butiné, volé furtivement ;
On en fabla coup ſur coup des rafades ;
Et puis l'on fit grandes fanfaronnades.

Darget fournois, ne mangeait qu'à regret
De tant de mets volés qu'on lui ſervait,
Ne ſe nourrit qu'autant qu'il faut pour vivre.

Mais ſur le tard arrivent les catins ;
On les careſſe, on baiſe, on les enivre,
Non pas d'amour, mais de différens vins.

O ! mes amis ! comment puis-je pourſuivre,
Et vous compter leurs propos libertins ?
Ne penſez-pas que la délicateſſe
Soit en uſage en de pareils amours :
Figurez-vous plutôt ce que l'ivreſſe
Peut inſpirer de féroce aux pandours.

On y voyait des filles effarées,
De la Jeuneſſe et des Grâces parées ;
Au dur Franquin, à ces fiers raviſſeurs,
Et par l'audace et par mille fureurs,
Dans ces cachots indignement livrées.
Dans les momens qu'ils comblaient leurs plaiſirs,
En détournant leur innocente bouche,
Verſaient des pleurs et pouſſaient maints ſoupirs ;
Ils auraient pu, par leurs cris, adoucir
Et la panthère et le tigre farouche.

Ces ſcélérats, qui n'avaient le cœur bon,
Ni plus ni moins remuaient du croupion ;
On aurait dit, voyant ces mœurs étranges,
Que les démons y violaient des anges.

A ces plaiſirs, ces brutaux, ces félons,
Font ſuccéder la plus graſſe débauche :
Raſſaſiés des délices connus,

Ils enfilaient la route par la gauche,
Et s'enivraient de plaiſirs défendus.
Enfin laſſés de leur ſale aventure,
(Car on revient trop tôt de ces abus)
Buvaient du vin autant que la nuit dure;
Franquin ſur-tout écumait de luxure;
Et le ſouper touchait à ſa clôture.

Quand des pandours viennent tous morfondus
Donner avis d'une belle capture;
Aux champs voiſins ces brigands avaient pris
Un grand troupeau d'agneaux et de brebis,
Poulets, cochons, cierges d'une chapelle,
Et du curé la gentille Donzelle,
Et du bailli la fille encor pucelle,
Et maints ducats dont ils ne dirent mot.
Sur l'intérêt, ce n'eſt choſe nouvelle,
Même un pandour, pour voler, n'eſt pas ſot.

Il faut d'abord qu'on règle les partages:
Pour nous, ferons amis des pucelages.
A ces pandours, dit Franquin, laiſſerons
Le brandevin, les vaches, les cochons.

En mugiſſant, la grotte fait entendre
De leurs clameurs répétées dans ſon antre,

Les infenfés et bourdonnans échos.
Ils s'écrient tous, renonçons au repos.

Lors les pandours quelques porcs gras tuèrent,
Et par morceaux égaux les partagèrent,
Cherchent du bois, des veines d'un caillou
Ils font fortir, le frappant fur un clou,
De pétillantes et vives étincelles,
Le foufre en feu allume les chandelles;
Le bois s'embrafe, on rôtit les morceaux,
En les couvrant tous d'une double graiffe;
Et puis fervant les éclanches, les dos,
Couchés fur l'herbe, ils mangent à leur aife,
Ainfi que dit le chantre d'Ilion;
Content chacun fut de fa portion.

Au dur Franquin on amena les belles,
Douces beautés, fringantes demoifelles,
Que le brutal aima par paffion.

Au beau milieu de ces cruels gens d'armes,
On voit paraître éclatante d'appas,
Jeune tendron, où brillaient tous les charmes.

Cette beauté, qu'on prit à Ménélas,
Dont le rapt mit toute l'Afie en armes;

Au bon Priam cauſant chaudes alarmes,
De ſes attraits, certes, n'approchait pas.

Elle n'était comme vous les princeſſes,
Toujours beautés, quand vous êtes alteſſes,
Et qui perdez vos grâces, vos attraits,
Quand on vous voit dépouillés des richeſſes
Et des bijoux dont offuſquez vos traits.

Elle arriva parmi tous ces vacarmes,
Toute éplorée et ſe fondant en larmes;
Dans le ſommeil, hélas! on avait pris,
Ce beau tendron, chez ſes parens chéris,
Dans des habits, dont la ſimple parure
N'ajoutait rien aux dons de la nature.
Ses vêtemens ſont propres, mais unis;
Sous ſon corſet une gorge naiſſante,
Allant, venant, aux curieux préſente
Deux petits ronds élaſtiques, gentils,
Moitié couverts d'une boucle flottante;
Un teint, grand Dieu! de roſes et de lys,
Deux beaux yeux noirs à prunelle brillante,
Des yeux dont part une flamme éloquente;
En arc deſſus ſe courbent ſes ſourcils;
Puis à baiſer une bouche qui tente,
Quand le corail de ſa lèvre charmante

Eſt ſéparé par l'amour et les ris ;
Trente-deux dents de blancheur raviſſante
Rendent les cœurs inſenſibles épris :
Ajoutez-y taille d'une déeſſe,
Un pied cochois, de Vénus la jeuneſſe ;
Et telle fut la touchante beauté
Dont ces bandits s'étaient rendus les maîtres.

Elle parut au milieu de ces traîtres,
Avec un air rempli de majeſté,
Et ces brutaux, ſans nulle humanité,
Allaient d'abord ſe jeter ſur leur proie,
Lorſque Franquin leur fit ce beau diſcours.

Qu'à la douleur ſuccède enfin la joie ;
Conſolons donc ce captif par l'amour :
Pour moi, d'ailleurs, j'en ai déjà de reſte,
Et malgré moi me faut être modeſte ;
Voyez ce qu'eſt un honnête pandour ;
A vous, Darget, ſera cette pucelle,
Allez, cueillez cette roſe nouvelle.
Darget ſentit l'aiguillon de la chair ;
Mais il entend une voix lamentable :
Ah ! juſte Dieu ! ſuis-je donc en enfer ?

Oui, belle Aurore, en ce ſéjour coupable,
Franquin peut-être eſt pis que Lucifer.

Ayez pitié, bon Seigneur charitable,
De ma jeuneſſe & d'un ſort déplorable,
Lui dit la belle en tombant à genoux;
J'étais promiſe, et mon futur époux
Ne peut m'aider de ſon bras ſecourable;
Ayez, Seigneur, pitié de ma vertu!
Diſant ces mots, tout un torrent de larmes
De ſon viſage inondait tous les charmes.

Franquin s'écrie, ah! qu'on faſſe cocu
Ce prétendu, ce jeune époux en herbe,
Allons, jetez dans ce moule ſuperbe,
Jeune Français, bien ourdi, bien coſſu.

Deſſus l'amour le bon Darget prélude,
Il en ſentait toute la plénitude;
Dans le moment qu'il était réſolu
De s'enivrer de ſa béatitude,
Son bon patron s'en étant aperçu,
L'arrêta court, et le badaud rengaine,
Entre ſes dents peſtant ſur ſaint Etienne.

Tel près d'un lac ſouvent un limaçon
De ſa maiſon ſort ſa tête gentille,
Au grand ſoleil rampe dans le limon;
Mais s'il entend du bruit ou quelque ſon,

Se repliant ſoudain dans ſa coquille,
Il ſe reſſerre en petit peloton.

Ainſi Darget, à l'ame généreuſe,
Vit diſſiper certain malin démon,
Que poliment on nomme Cupidon;
Et dont Moïſe en ſa bible cauſeuſe
Fit un ſerpent, dont Eve curieuſe,
Pour ſon malheur, eſſaya tout du long.

Le bon Darget, plus froid qu'aucun glaçon,
Dit à ſa belle: aimable malheureuſe,
De vos vertus je prends compaſſion;
Je ſuis, hélas! pour le viol mauſſade,
Ne craignez point de moi quelque enfilade;
Je payerai plutôt votre rançon.
Il prend ſa main, la raſſure et conſole.

Franquin qui voit Darget ſe refroidir,
Dit: Eſt-ce en France ainſi que l'on viole?
Eh! quand au fait voudrez-vous donc venir?

Hélas, Seigneur, nos triſtes deſtinées,
Sont en vos mains, ô Franquin généreux!
Cette beauté de grâces tant ornées,
Et ces appas divins et merveilleux

Seront-ils donc dans ce ſéjour funeſte
Abandonnés au déſir immodeſte,
De l'impudique et du premier venu ?
Ah ! reſpectez ſon âge et ſa vertu ;
Et rendez-lui ſa liberté première. . . .

Pauvre Français ! dis plutôt ton bréviaire,
Répond Franquin, en ſe moquant de lui ;
De violer c'eſt la mode aujourd'hui.

Mais, répliqua d'une façon ſoumiſe,
L'autre en rêvant . . . . d'un moyen je m'aviſe ;
S'il vous plaiſait d'accepter de l'argent,
Je payerais de bons deniers comptant
La liberté de cet aſtre adorable.

Ce marché-là plut fort à ce brigand ;
Oui, lui dit-il, ſi tu m'en donnes tant. . . .
Qu'elle aille alors, pucelle invulnérable,
Dans ſa maiſon rejoindre ſon amant.

Pour cette fois, intérêt déteſtable,
Tu fus du moins aux humains ſecourable,
Car tu ſauvas des mains d'un inſolent
La jeune Aurore auſſi belle qu'aimable,
Sans qu'on lui fit d'outrage en ce boucan.

CHANT QUATRIEME.

C'EST un grand point que d'être vertueux;
Mais dans ce ſiècle on eſt peu raiſonnable,
Soyez fripon, ſcélérat, vicieux,
On paſſe tout ſi vous êtes aimable.

Heureuſement pour lui le bon Darget,
Et l'un et l'autre également était.

Pour le Franquin épuiſé de débauche,
(Car ne croyez qu'un brigand, qu'un pandour,
Toujours guerroie et ſans ceſſe chevauche,
Rien ne tarit plus vîte que l'amour.)

Le Franquin, dis-je, ayant pris tout le jour
Repos qu'il faut pour réparer ſes forces,
Ne ſentant plus ſes paſſions féroces,
S'en vint trouver le badaud dans ſon lit;
Je viens chez vous, dit-il, car je m'ennuie,
Ne veux ſortir car il fait de la pluie;
Mais contez-moi, captif pour mon profit,
Votre deſtin, vos exploits, votre vie;
Car les Français, dit-on, ſont bons conteurs.

Darget répond à ces propos flatteurs,
Ce me ſerait faveur bien ſingulière,
Si je pourrais amuſer Franquini,
Seigneur, je n'ai qu'un mauvais conte à faire,
Je le ferai du moins ſimple et uni.

Le ſort fâcheux qui dès long-temps m'oppreſſe,
M'a fait, Seigneur, naître d'une ducheſſe,
Mon père fut, je crois, un inconnu,
Qu'un feu ſecret rendit le bien venu;
Malheureux fruit d'une illicite flamme,
On m'éleva bien loin de mes parens,
Puis pour former de bonne heure mon ame,
Me retirant de ces honnêtes gens,
On me pourvut tout jeune d'une place
Dans un couvent, au collège d'Ignace;
Et là, ſous l'œil d'habilles profeſſeurs,
Je dus, Seigneur, achever mes études;
Mais qu'un démon, auteur de mes malheurs,
M'y fit paſſer par des épreuves rudes.

On me trouvait quelque peu de beauté,
Et dans l'eſprit de la vivacité,
Un profeſſeur écumant de luxure,
Me careſſant avec malignité,
En m'amenant chez lui dans ſa clôture,

Me fit un jour offerte tant impure,
Que je lui dis avec ſévérité ;
Vas, monſtre affreux, tout couvert de ſouillure,
Dont les déſirs révoltent la nature,
Cours dans l'oubli chercher l'impunité
De tes forfaits, de ta brutalité.

Bientôt un autre également m'entraîne,
Je le repouſſe un peu, je le rengaine ;
Mais à la fin tant fondirent ſur moi,
Que n'ayant plus dans le couvent d'aſile,
Et dans un âge encor tendre et débile,
Je me ſentis intimider d'effroi.

L'un me diſait : ne ſavez pas l'hiſtoire,
Vous y verrez des héros pleins de gloire,
Tantôt actifs et tantôt patiens,
A leurs amis ſouples et complaiſans.

Tel pour Socrate était Alcibiade,
Qui, par ma foi, n'était un Grec mauſſade,
Et tels étaient Euriale et Niſus ;
En citerais, que ſais-je, tant et plus.
Ce Jules-Céſar, que des langues obſcènes
Diſaient mari de toutes les Romaines,
Quand il était la femme des maris.

Mais feuilletez un moment Suétonne,
Et des Céſars voyez comme il raiſonne;
Sur ce regiſtre ils étaient tous inſcrits;
Ils ſervaient tous le beau Dieu de Lampſaque.

Si le profane enfin ne vous ſuffit,
Par le ſacré dirigeons notre attaque;
Ce bon ſaint Jean, que penſez-vous qu'il fit,
Pour que JESUS le jeta ſur ſon lit?
Sentez-vous pas qu'il fut ſon Ganymède?

Pour renchérir ſur tout ce qu'on a dit,
J'appellerai donc Sanchèz à mon aide;
Liſez-moi bien l'article vingt et neuf
De ſon divin traité du mariage;
Vous y verrez que votre eſprit tout neuf
Doit de ſes mœurs faire l'apprentiſſage.

Tous les recteurs s'écrient: il a raiſon!
Dans le moment le grand diable ſait comme
Fondent ſur moi ces brandons de Sodome;
Et pour avoir la paix dans la maiſon,
Néceſſité fut de n'être ſévère;
Je devins donc leur malheureux plaſtron;
Et lorſqu'en rut ſe ſentait quelque père,
J'étais, hélas! ſa monture ordinaire.

Ainſi voyez que mon cœur vertueux,
Fut malgré lui plongé dans cet abyme;
Oui, le deſtin dans ce monde orageux,
A la vertu nous force comme au crime;
Je ne pus donc éviter mon deſtin;
Mais excédé du rôle féminin,
Je déſertai de l'école d'Ignace,
Et me ſauvai, un jour, de bon matin,
Chez un enfant de la grâce efficace;
Pour me venger de mes ribaux déçus,
Je m'enrôlai deſſous Janſénius.

Autres tyrans, autres mœurs, autre école!
Saint Auguſtin, Paſcal, Arnaud, Nicole,
Etaient cités ſans fin, ſans nul propos;
De ce parti c'étaient les grands héros;
L'enthouſiaſme égarant leurs dévots,
Forgea dès lors pour eux nouveaux miracles,
Des fous perclus ſautent ſur des tombeaux;
Des gens ſenſés donnèrent ces ſpectacles;
On exorciſe, on rêve des oracles:
Et tant on fit que le ſage Louis,
Bien défendit miracles à Paris. *

* L'Abbé Pâris.

Pour moi, voyant les fourbes de l'Egliſe,
Dévots fripons, que l'intérêt diviſe;
Bien réſolu de n'y point m'embarquer,
Et me ſentant du goût pour le grand monde,
Dans cette route errante et vagabonde,
J'oſai du bien pour moi pronoſtiquer.

Me voilà donc libre des hypocrites;
Et dans Paris parmi les Sybarites,
On voit ce peuple aimable, doux, charmant,
Qui chante et rit, ſans ceſſe ſe remue,
(Car dans Paris chacun a la berlue,)
Comme l'on voit les flots de l'Océan
Amoncelés, lorſque la mer reflue;
Ainſi paraît l'impétueux torrent
D'un peuple entier, d'une immenſe cohue,
Qui ſans raiſon court et remplit la rue.

Paris connaît plus d'une déité;
La principale eſt la Galanterie,
A ſes côtés placez la Nouveauté:
Ce ſont, Seigneur, les dieux de ma patrie.
Et ſi voulez à la communauté
Joignez encor les fureurs de la mode;
Lors connaîtrez et culte, et lois, et code,
Qui réglent tout dans leur ſociété.

A ces lois-là toujours je fus fidèle ;
Des papillons je devins le modèle ;
Et je parvins, et par ſoins et par art,
A copier les airs d'un petit-maître.

Lors, dit Franquin, cela peut fort bien être ;
Mais conte-moi, diſgracié bâtard,
Vécus-tu donc à Paris du haſard ?

Non, dit Darget, j'y fis des vaudevilles
Et des Romans, qu'on vend, et qu'on vendra
A nos oiſons, aux badauds imbécilles,
Tant qu'à Paris des nigauds on verra.

Je fis d'abord la Princeſſe ſenſible,
Et puis après les Bijoux indiſcrets,
Et l'Acajou, livre inintelligible ;
Et ſur les Chats j'oſai faire un eſſai ;
Et de Gris-Gris j'ébauchai quelques traits ;
Le payſan m'éleva juſqu'aux nues ;
La payſanne eut preſque des ſtatues ;
A tout compter je n'aurais jamais fait :
Le bel eſprit fournit mal la cuiſine ;
De ſaint Amand je craignis la famine ;
L'Invention, fille de l'Intérêt,
Pour cette fois, détourna ma ruine ;
J'imaginai, et je fis des pantins. . . .

Quel mot barbare! en refrognant ſa mine,
Cria Franquin! Ce ſont des mannequins,
Lui dit Darget. Figure disloquée,
Ses membres ſont découpés de carton;
Un fil les joint, dans l'air l'ébranle-t-on?
Son jeu la rend mobile et détraquée,
C'eſt le dernier effort de la raiſon,
Que le pantin, il vous ſert d'interprête;
Auprès du ſexe il fait contes d'amour;
Un cœur timide, une flamme diſcrète,
Par le pantin parvient enfin au jour.

Pour honorer dans la ville et la cour
Ma découverte utile et fortunée,
Elle ſervit d'époque à cette année;
Evalués en bons deniers comptans,
De ces pantins j'eus cent vingt mille francs.

Lors je donnai dans le goût des voyages;
Rien ne peut tant former les jeunes gens;
De nos Français me laſſent les viſages,
Je ſouhaitais voir d'autres habitans;
De mon pays je pars pour la Hollande;
Je vois par-tout faces de contrebande,
Des gens épais et groſſiers, et lourdauds;

Je

Je ne crus pas être parmi les hommes,
Comme, du moins, nous autres Français ſommes.

Figurez-vous un peuple d'eſcargots,
Toujours glacés, animaux aquatiques,
Tant que poiſſons pour le moins phlegmatiques,
Qui dans une heure articulent deux mots.

Je me compoſe, et d'un air doux et ſage,
Je leur demande, et de quoi vivez-vous?

De nos troupeaux nous preſſons le laitage;
Nous vendons tous du poivre, du fromage;
Comme marchands ſommes un peu filous.
L'Europe entière eſt notre tributaire,
Et nous ſavons la plumer et la traire.

Comment, leur dis-je, êtes-vous gouvernés?
Jadis foulés d'oppreſſeurs obſtinés,
Dans notre ſang noyant leur tyrannie,
De leurs débris naquit la liberté;
Quittes des rois et de la monarchie,
Changeant un nom parmi nous redouté
Trente tyrans ont occupé leur place.
Ainſi voyez, quoique le Belge faſſe,
Il ne ſaurait jamais rompre ſes fers;

Républicains, nous rampons ſous des traîtres;
Au lieu d'un roi nous avons mille maîtres,
Quand on nous croit libres dans l'Univers.

De ces bourgeois, le plus coſſu m'invite
Dans ſa maiſon, à lui rendre viſite;
Moi, je l'accepte auſſi-tôt poliment;
Une ſervante, en me voyant, me prend
Deſſus ſon dos, me charge lourdement,
Et ſe traînant, en feſant la tortue,
Me fait paſſer au travers de la rue;
Puis ſur le ſeuil de la porte venue,
Me décrottant impitoyablement,
D'un grand ſeau d'eau me lava bruſquement.

Je leur demande: Eh! que prétend-on faire?
C'eſt, me dit-on, grande civilité,
Aux étrangers toujours très-néceſſaire,
Pour conſerver chez nous la propreté.
Puis on me fait entrer dans la cuiſine.
Depuis trente ans onc on n'y fit du feu;
Eſt-ce en ce lieu, leur dis-je, que l'on dîne?

Que dites-vous? Quel blaſphême, grand Dieu!
Ces lieux ne ſont point fait pour notre uſage,
Nous n'habitons point ces appartemens;

Nous nous fourrons, pour un plus grand ménage,
Dans notre cave, et sommes fort contens.
La Propreté, déesse de céans,
Occupe seule ici les logemens.

Lors il me prit tout d'un coup un sourire,
Dont je ne pus empêcher les éclats;
Mon gros bourgeois, qui n'aimait la satire,
Dit séchement: les Français sont des fats.

Je lui réponds: il vous plaît de le dire;
Dans le moment, mon homme rempli d'ire,
Me fait jeter des escaliers en bas;
M'accompagnant de valets, de servantes,
Jettans en l'air mille cris très-aigus,
Me convoyant d'injures élégantes,
Jusqu'au moment qu'ils ne me virent plus.

Abandonnons pour jamais cette terre,
Partons, disais-je, allons en Angleterre;
Mes compagnons, chacun de leur côtés;
Qui n'avaient pas de sort plus favorable,
Pour ce pays plein d'animosité,
Me disaient tous: allons plutôt au diable.

Un grand vaiſſeau, bâti pour le tranſport,
Le même jour nous charge ſur ſon bord;
On leve l'ancre, et la mer blanchiſſante
Nous ſoulevait ſur ſon onde écumante;
La voile s'enfle et nous fendons les flots;
Et le pilote, et différens ſignaux,
Font manœuvrer les bras des matelots.
Un doux Zéphir d'un ſouffle favorable,
Nous fait raſer la ſurface des eaux,
Les paſſagers boivent et rient à table,
Même aucun d'eux ne préſageait des maux.

Mais tout à coup le vent tourne à la ronde;
Le temps noircit, l'air ſifle, le ciel gronde;
La nuit ſurvient, et dans l'obſcurité,
Notre vaiſſeau, tantôt précipité
Juſques au fond d'une abyme profonde,
Tantôt au ciel eſt relancé dans l'onde;
La foudre tombe, et les brillans éclairs
Tout à l'entour embrasèrent les airs.
Soudain le mat briſé par la tempête,
Tombe en feſant un fracas furieux;
Le gouvernail heurté ſe fend en deux,
Aux matelots tremblans tourne la tête.
Enfin voguant au gré des vents fougueux,
Nous entendons un bruit épouvantable,

Contre un rocher, écueil inévitable,
Notre vaiſſeau de toutes parts troué,
Tout fracaſſé, lors était échoué ;
Pouſſé des flots il tombe en mille pièces

Mes compagnons aux cieux font des promeſſes;
A mon ſecours j'appelle mon patron:
Et ſaint Etienne écoutant ma prière,
Me fait trouver le bout d'un aviron.

Pour cette fois je te tire d'affaire,
Me dit le ſaint, car tu portes mon nom.
Deſſus ce bois pars à califourchon,
Mon vieux manteau te ſervira de voile ;
Mon auréole, ô Darget ! mon mignon,
Pour te guider, te ſervira d'étoile ;
Ton cul adroit ſera ton gouvernail.

Bon ſaint, lui dis-je, il n'eſt pas temps de rire;
Plus de ſecours, un peu moins de ſatire.

Je vogue ainſi dans ce bel attirail ;
Bientôt mon corps n'y pouvait plus ſuffire ;
Tantôt couvert des vagues de la mer,
Et malgré moi buvant ſon ſel amer,
Prêt à périr par un nouveau naufrage,

Je fus pouſſé ſur le prochain rivage,
Et n'étant guère éloigné de ce bord,
Me recueillant par un dernier effort,
Je gagne enfin l'Angleterre à la nage.
Qu'on eſt heureux de retrouver le port!

Franquin s'écrie, oui c'eût été dommage
De toi, badaud, babillard indiſcret;
De te noyer le ſaint aurait bien fait!
Pourſuis toujours : Mes compagnons périrent;
Jamais, ô Ciel! mes yeux ne les revirent,
Peut-être ils ſont mangés par les harengs;
Ils ſont damnés, ils ſont morts ſans confeſſe,
Quant à mon ſaint je lui tins ma promeſſe,
Et lui donnai deux cierges des plus grands.

Puis pénétrant dans ces lieux pacifiques,
Je dis, hélas! ces dogues britanniques
Habitent donc des lieux auſſi charmans?

Mais ſur ce bord, pourquoi plus me morfondre
Pour voir l'Anglais il faut aller à Londre.

J'arrive enfin, et dans le même jour
Je vois la ville et parais à la cour.

L'Anglais mordant, trop fier en ſon domaine,
Nomme ſon roi le Seigneur Capitaine.
Il me reçut, et dit au général,
A ce Français montrez mon arſenal.

J'imaginais de le trouver plein d'armes;
Mais point du tout, au lieu d'objets d'alarmes,
J'y vis d'abord des bottes, un chapeau.

Lors, dit mon guide, objets remplis de charmes,
A Malplaquet vous porta mon héros,
Ces éperons-là, lorſqu'il menait ſa garde,
L'ont bien ſervi dans les champs d'Oudenarde.
Mais tournez-vous, admirez donc ceci,
C'eſt du héros la redoutable épée,
Du ſang français à Dettingen trempée;
Examinez, remarquez donc, voici....

Je l'interromps, tirant la révérence,
Ah! j'ai trop vu le malheur de la France,
Dis-je d'un air qui plut au courtiſan;
Puis promptement de ce lieu me ſauvant,
Je me rendis d'abord au parlement.

Singes y ſont de la gente romaine,
Tous harangueurs, tous gens très-bien parlans,

Tant que croyez écouter Démoſthène,
Mais pas toujours auſſi bien agiſſans.
Et leur vertu ne fleure pas trop baume;
Très libres ſont dans leurs diſcours diffus,
Ni plus ni moins ils ſont tous corrompus;
L'électorat gouverne le royaume.

Un ſimple Anglais eſt un original;
Plus ſingulière on trouve ſa folie,
Et plus il eſt applaudi du total,
Qui ne ſe croit ſous le pouvoir royal
Libre, qu'autant qu'on ſouffre ſa manie.

Ce peuple triſte a certain ſplin fatal,
On ſe pend là, comme ailleurs on va boire,
Et chaque jour fournit pareille hiſtoire.

Féroces ſont encor toutes leurs mœurs,
Pas ne voudraient qu'un ſeul de leurs auteurs
Ne fît jouer pièces ſur leurs théâtres,
Sans maſſacrer juſqu'aux moindres acteurs.

Mais plus encor ils ſont acariâtres
Dans le combat de leurs gladiateurs;
A demi-nuds je les ai vu combattre
S'entre-frappans; et de leurs bras nerveux;

Tantôt parans, et s'excrimans tous deux,
Se faire entre eux de mortelles bleſſures.

Epargnez-moi ces affreuſes peintures;
Bien mieux il faut, Franquin, vous raconter
Comme là-bas j'ai vu des grandes fêtes.

Tout Londre entier y vient preſque aſſiſter,
Sur un grand pré l'on ne voit que des têtes;
De leurs haras les plus légers chevaux,
Pour diſputer de vîteſſe à la courſe,
Par trois fois font le tour de cet enclos.

Pour qui croyez que le prix ſe débourſe;
Ne penſez point que c'eſt pour le cheval
Qui l'a gagné, comme il voudrait paraître,
Mais par arrêt, par un procès verbal,
On vous l'adjuge au fainéant de maître.

Je fus bientôt connu chez les Bretons;
On me mena dans les bonnes maiſons,
Et quelquefois auſſi dans les mauvaiſes,
Pour jeunes gens dangereuſes fournaiſes;
Le tendre amour qu'on ne peut amortir,
S'y voit ſuivi d'un triſte repentir,
L'on paye cher ces momens de faibleſſes.

Il eſt à Londre un grand nombre d'Abbeſſes,
Entretenant des Veſtales de nom,
Leur feu ſacré bientôt laiſſant éteindre;
Un jour Veſta les en punit, dit-on,
En leur feſant cuiſant et mauvais don.

N'eſt que trop vrai, j'ai bien lieu de m'en plaindre,
Ce ſouvenir me fut cruel et long.

Ces fiers Anglais ſont tous millionnaires,
Tréſors y ſont choſes fort ordinaires,
Juſques aux gueux y regorgent de biens.

Ah! s'écria Franquin, ah! quelle terre,
Pourquoi, mordieu, n'y fait-on pas la guerre?
Que mieux vaudrait qu'avec les Pruſſiens!
Triſtes héros, nation mal huppée,
Qui n'a de biens que la cape et l'épée,
Bien mieux vaudrait piller ces fiers Anglais.
Continuez; j'y fis une équipée,
Ils m'appelaient vilain chien de français;
Bien enragé qu'un faquin, qu'un belître
Sur mon chemin m'honorât de ce titre,
Je réſolus enfin de m'en venger.

Et ne pouvant à cette race entière
Faire ſentir mon audace guerrière,
Avec un ſeul je voulus m'égorger.

A Londre on voit la gente malhonnête,
Pour un sheling ſe battre à coups de tête;
Et quelquefois parmi tous ces butords,
On peut trouver des ducs et des milords.

Montrons, diſais-je, en enfonçant mon feutre,
Que le Français n'eſt ſot, ni couard, ni pleutre.

Je traverſais juſtement la cité,
L'on m'honora d'un compliment féroce;
Dans le moment je ſaute du carroſſe;
Et de l'ardeur me ſentant emporté,
Sur l'agreſſeur je me rue avec force:
Bras contre bras, genoux contre genoux,
Je le terraſſe et l'abats ſous mes coups.

Son ſang coulait, il tombe; et ce coloſſe,
Devant le front ſe fait une ample boſſe;
Je crus avoir terminé ſes deſtins.

Le peuple accourt, il crie, il bat des mains;
Craignant pour moi dans ce péril extrême,
Je réſolus de partir la nuit même.

Sur un vaiſſeau j'arrive en Portugal ;
J'y vis du roi le palais monacal ;
Ce prince obtint de Rome, par ſoupleſſe,
Le rare honneur d'oſer chanter la meſſe :
L'eſprit porté pour le pontifical.
Il n'a jamais, de ſes mains voluptueuſes,
Pu careſſer que des religieuſes.

Le cacapore eſt le ſceptre du roi ;
En Portugal lui ſeul donne la loi :
Ruſtres, bourgeois, prêtres, noble, miniſtre,
Tout ſent les coups du cacapore ſiniſtre.

J'allai pour voir un grand couvent qu'il fit,
Des capucins il recherchait l'eſpèce ;
Gens en effet qui méritent crédit,
Et pour leſquels il brûlait de tendreſſe ;
De m'encloîtrer alors quelqu'un m'offrit ;
Bien loin de moi je rejetai ſon offre.
Quoi ! voulez-vous, diſais-je, qu'on m'encoffre ?

Bref, pour peupler ce grand couvent maudit,
Cent grenadiers par force l'on choiſit,
Qui ſous le froc nazillant à matines,
A contre-cœur frappent des diſciplines.

Pour moi craignant qu'un jour en ce moutier
Bien malgré moi l'on me fît naziller :
Je pris le large, et bien joyeux je gagne
Dans quelques jours les limites d'Eſpagne.

Là, je me crus à l'abri des malheurs;
Mais le deſtin contre lequel je lutte,
Juſqu'à préſent toujours me perſécute.

Amour fatal, je ſentis ton pouvoir!
Pour mes péchés une beauté céleſte,
Jeune nonnain, dans un couvent, modeſte,
Un beau matin m'apparut au parloir;
Et je formai, hélas! le plan funeſte
D'y retourner, l'admirer, la revoir;
Par le moyen d'un ingénieux prêtre
(Qui, pardonnez, feſait le maquereau)
J'eus le moyen d'approcher, de connaître
Cette nonnain, ce miracle ſi beau.

Un rendez-vous me donne enfin la belle;
J'entre au couvent à l'aide d'une échelle;
Gardant encore, hélas! pour mon malheur,
Un ſouvenir de la cruelle Anglaiſe,
Mais ſouvenir cuiſant et plein d'horreur,
Qui me mettait au plus mal à mon aiſe.

Juſqu'à quel point, traître et perfide amour,
Tu m'aveuglas dans ce funeſte jour!
Raiſonne-t-on, penſe-t-on, quand on aime?
Les plus prudens en amour, ſont des fous;
Car la raiſon cède au pouvoir ſuprême,
De cet inſtinct qui commande ſur nous.

De mon amour la fière tyrannie,
Et de nos ſens la flatteuſe manie,
Sur la raiſon mourante, à l'agonie,
L'ont emporté; j'ignore mon état,
Et commettant un affreux attentat,
Je ſuis aux pieds de ma religieuſe;
Rendez enfin ma paſſion heureuſe,
Rare beauté, divine et radieuſe,
Oſai-je dire, en lui baiſant la main.

Mais ſa pudeur alarmait mes deſſeins,
Quand dans ſon cœur je remarquai du trouble;
(Son cœur n'était diſſimulé ni double)
Je profitai de l'heure du berger.

Plus tendrement de nouveau je la preſſe;
Il n'eſt plus temps, belle, de reculer,
Ne fallait pas auſſi loin s'engager,
Lui dis-je; enfin, ſoit amour ou faibleſſe,

La pudeur paſſe, et l'aveugle tendreſſe
Va déformais de l'honneur ſe venger.

Imaginez l'ardeur voluptueuſe
Dont je jouis de ma religieuſe;
L'amour brûlant, un plaiſir défendu,
Tout conſpirait à ſoutenir ma flamme.
Au ſanctuaire à la fin parvenu,
Cette nonnain ſe convertit en femme.

Mais, juſtes Dieux! quels furent mes forfaits,
J'abhorre encor ma noire ingratitude.
Amidon, que ce léger prélude
Vous a coûté de douloureux regrets.

Je ſuis confus, Seigneur, lorſque j'y penſe;
Oui, de Veſta la ſévère vengeance,
Devint le lot de ſes divins attraits.

De cette nuit mon ame ſatisfaite,
Avant le jour méditait la retraite;
Tendres adieux et doux embraſſemens
Nous nous donnons comme font les amans;
Pour nous revoir prenons arrangemens.

Je pars enfin, mon échelle ſe caſſe,
Je dégringole avec un bruit affreux,
Et tout mon ſang dans mes veines ſe glace.

Lors, du couvent ſort un concours nombreux;
Quel eſt ce bruit? Et qu'eſt-ce qui ſe paſſe?
Diſaient les ſœurs en jetant de grands cris.

Comme il ſe fait la nuit un grand vacarme;
Que le berger de bâtons fourchus s'arme,
Quand le loup vient au milieu des brebis.
Colin s'éveille, et ſortant de ſon gîte,
Deſſus le loup, qui promptement s'enfuit,
Des grands cailloux fait voler au plus vîte;
Avec ſon chien par le bois le pourſuit,
Et s'il l'atteint, ſous ſes coups le réduit.

Ainſi couché ſans voix et ſans haleine,
Dans un moment le couvent m'entoura;
Dieu ſait comment alors m'apoſtropha.

Une nonnain diſait, ah! le voilà;
Quel ſacrilège, ah! quelle ame vilaine;
Notre moutier il déshonorera,

Une autre fœur aigrement ajouta:
Mon doux JESUS! quelle eſt donc cette ſcène?
Je ſuis d'avis, mes fœurs, que mieux vaudra
Le tranſporter dans la priſon prochaine,
Et ce matin on l'interrogera;
Sinon, verrez que le monde qui cauſe
Malignement les fœurs accuſera.

Tout le couvent approuva fort la choſe,
Dans la priſon voiſine on m'emporta;
Mon ame était demi-morte, engourdie,
Mais ma douleur la rappelle à la vie.

Quand le couvent tout notre Roman ſut,
Lors, pour nous deux, bien pire encor ce fut;
Vous ne ſavez combien déſeſpérée,
Combien terrible eſt la haine ſacrée.

Chez l'Eſpagnol il eſt un tribunal,
Moitié prélat, et moitié monacal,
Qui s'acharnant ſur le pauvre profane,
Jamais n'abſout, et toujours le condamne;
Qui, par bonté, plein de l'amour de Dieu,
Vous fait brûler pour le bien de votre ame;
Tout à l'entour de ce funeſte lieu
De cent buchers au ciel monte la flamme.

On me traduit devant ce jugement.
Un juge ayant plumes de chat-huant,
Me dégoiſa ce diſcours gravement.

Ne crains-tu point, ſcélérat impudent,
Du juſte ciel la colère jalouſe?
De JESUS-CHRIST tu violas l'épouſe;
Et non content de l'avoir fait cocu,
A la nonnain donnas le mal immonde!
Ah! ſacrilège, as-tu donc prétendu,
Dans ta fureur à nulle autre ſeconde,
D'empoiſonner le benoît paradis?
Pour quoi, félon, avec cérémonie,
Pour effrayer les mécréans eſprits,
Ta peau demain ſera dûment rôtie.
Il dit, d'abord les sbires en priſon
Me font entrer, après ce beau ſermon.

Bien mal me prit de ma triſte aventure;
J'ai de tout temps fort haï la brûlure;
Et ne voyant nul beſoin de mourir,
A mon patron me fallut recourir.

Ah! bon patron, lui dis-je; ah! ſaint Etienne!
Me verras-tu cruellement périr?
Si chez l'Anglais j'abordai, non ſans peine;

Si ton pouvoir daigna me ſecourir,
Si ton autel fut orné de mes cierges,
Dans ce péril ne m'abandonne pas.
Le paradis eſt tout rempli de vierges,
Nous n'en voyons preſque point ici-bas;
J'en ai voulu, pour ma part, tâter d'une,
Et ce Phénix difficile à trouver
Dans ce couvent, lieu de mon infortune,
Heureuſement s'eſt laiſſé déterrer.
Ah! mon bon ſaint, faut-il tant de tapage
Pour plus ou moins que ſoit un pucelage?
J'ai même ouï des gens de grand renom,
Au pucelage ayant quelque ſcrupule,
Qui le traitant de fou, de ridicule,
Ne le croyaient qu'un être de raiſon.

Si cependant j'en eus un en partage,
Ne m'enviez, bon ſaint, cet avantage;
Je n'ai jamais cueilli que cette fleur;
Si, m'en croyez, détournez mon malheur.

Je me proſterne, et les cieux m'exaucèrent;
De la priſon les fondemens tremblèrent;
Tout radieux, le Saint fendant le mur,
Me dit, mon fils, je lis dans le futur.
Oui, les deſtins qui ſur tes jours veillèrent,

Bien des revers encor te préparèrent,
Et des honneurs auſſi te deſtinèrent.

Un jour ton nom dans un poëme obſcur
Séra chanté dans le goût marotique;
Mépriſe donc ce ſénat fanatique;
De mon appui ſois dès à préſent ſûr,
Si tu promets porter à mes chapelles,
Aux quatre-temps des offrandes nouvelles.

Je promis tout, le marché s'accomplit;
Il n'eſt fripon, il n'eſt ame ſi noire,
Qui droit au ciel n'aille ſans purgatoire,
Pourvu qu'un ſaint y trouve ſon profit.

Ah! c'eſt bien fait, il faut que chacun vive,
Je veux qu'un ſaint reçoive un don gratuit,
La ſainteté ſans profit eſt chétive,
Cria Franquin, et Darget pourſuivit.

De tous mes fers le bon ſaint me défit:
Le géolier dans cette alternative
Profondément à l'inſtant s'endormit;
Le ſaint m'endoſſe un habit de jéſuite,
Le verrou tourne et la porte s'ouvrit;
Vas, cours, dit-il, précipite ta fuite,

Par les cheveux ſaiſis l'occaſion,
Puis me donna ſa bénédiction.

De me ſauver, cher Franquin, j'eus grand'hâte,
Fou qui deux fois de ces chats-huans tâte;
Ainſi qu'un cerf que des chaſſeurs adroits
Ont entouré dans le fond des forêts;
Quand de ſa mort il voit quelque préſage,
Il part, s'élance, excitant ſon courage,
En bondiſſant il franchit les filets.

De même alors je ſortis de l'Eſpagne,
Tout étourdi de ce terrible choc;
Toujours pleurant ma funeſte compagne,
Toujours trottant ſur la haire et le froc.

J'arrive enfin d'Eſpagne en Italie,
Bien différent eſt ce pays latin,
De ce que fut l'ancienne Auſonie;
Profond ſavoir, beaux-arts, eſprit humain,
Tout y paraît pencher vers le déclin.
L'Italien entouré de ruines,
Enorgueilli d'illuſtres origines,
Se croit encor un citoyen romain,
Et les prélats, abbés, moines et prêtres
Y vivent tous ſur la gloire et le nom
De ces héros leurs illuſtres ancêtres.

Parlez un jour à quelque Pantalon,
Il citera le temps de Cicéron,
Celui d'Auguſte, et Coſme de Florence,
Qui des beaux arts hâta la renaiſſance;
Mais de citer ces temps modernes, non.

Les deſcendans d'Emile et de Caton,
Se dévouant au Dieu de l'Harmonie,
Se font couper les ſources de la vie,
Pour frédonner des airs de violon;
Tous barbouillés et de rouge, et de plâtre,
Ces bons chapons ſont héros du théâtre;
La nymphe Echo les adopta pour fils;
Tels les Romains ſe ſont abâtardis.

Mais je l'avoue, oui, j'ai trouvé dans Rome
Un Souverain, un Pontife grand homme;
Puiſſant génie, eſprit dont la beauté
Peut égaler l'auguſte antiquité;
Prélat ſans fourbe, et prince ſans faibleſſe,
Il recueillit un encens mérité,
Et de l'Egliſe et même du Permeſſe.

J'aurais voulu plus long-temps l'admirer;
La guerre alors venant de s'allumer,
Me rappela bientôt dans ma patrie.

Je reparus chez mes Sybaritains,
Qui par faveur ou par bizarrerie,
Récompenſant l'inventeur des pantins,
Chez Valory fixèrent mes deſtins.

Depuis, Seigneur, vous ſavez l'aventure,
Qui, par malheur, pendant la nuit obſcure,
M'a fait tomber, hélas! entre vos mains.

Pour cet hélas, n'était pas néceſſaire,
Répond Franquin; un jour priſonnier,
L'autre vainqueur; c'eſt un ſort ordinaire
Depuis long-temps, pour chaque guerrier.
Ne ſavez pas comme François Premier
Par Charles-Quint fut happé dans la guerre?
Et que Tallard dompté par les exploits
De Marlboroug, languit en Angleterre;
N'avez pas vu ce grand feſeur de rois,
Ce maréchal à trente ſecrétaires,
Tout à la fois feſant cinquante affaires,
Pris à Hanovre et réduit aux abois.

Je pourrais bien citer en compagnie
Un certain roi, Don Quichotte du nord,
Que le grand Turc retint ſans grand effort,
Son priſonnier dans la Beſſarabie.

Mais, cher Franquin, je ne ſuis né ſoldat,
Lui dit Darget, que me fait votre guerre,
Et ces fléaux qui ravagent la terre ?
Je n'aſpirai point au généralat.

Allons, ſuis moi, le vin conſole l'homme,
Lui dit Franquin, tu verras bientôt comme
L'on fait chez nous, pour noyer le chagrin.

Ami lecteur, laiſſons boire Franquin,
Pendant le temps que ma muſe reſpire,
Et d'Hippocrène un peu s'abreuvera ;
Ah ! puiſſe-tu trouver ſous ton empire
Le beau bijou que Darget poſſéda.

CHANT CINQUIEME.

Je ne veux point être un bavard en vers,
Je hais beaucoup tout langage inutile ;
Un mot bien dit vaut ſouvent mieux que mille.
Apprenez donc, ſans grands propos diſerts,
Que dans les cieux plus d'un ſaint perſonnage,
Se tracaſſant, feſant remu-ménage,
Embrouillait tout ſur ce faible univers.

Un jour le roi de la huaille noire,
Prince cornu, ſouverain des enfers,
Ayant appris la gazette ou l'hiſtoire
De ce qu'au monde alors il ſe paſſait,
Comme les ſaints tous ſeuls le gouvernaient,
Le vieux ſatan ſentit piquer ſa gloire,
Et de fureur le diable en écuma.

Il va d'abord deſſous le mont Etna,
C'eſt de l'enfer le ſoupirail difforme,
Il y paſſa ſoudain ſa tête énorme ;
Le mont prudent de flammes l'entoura,
D'un tourbillon épais de ſa fumée
Son chef hideux entier enveloppa.

Le diable y vit voler la Renommée,
Et le malin doucement l'appela.
Dans un moment la Jaſeuſe conta
Plus que l'Eſprit ne prit plaiſir d'apprendre;
Et s'aigriſſant de ce qu'il vient d'entendre,
Dans les enfers vite il ſe replongea;
Bientôt ſes pairs en un lieu raſſembla;
Chaque démon ſon malheur déplora;
En enrageant on les entendait dire:
D'éternité, la ſuperſtition,
Qui nous créa, nous a donné l'empire
Dans l'univers ſur chaque nation;
Depuis un temps elle veut nous réduire
Dans ce ſéjour d'abomination;
Nous n'y voyons que des ames maudites,
De qui les cris nous tranſpercent les os;
De ces Douillets, de ces vrais Sybarites,
Nous ſommes donc les éternels bourreaux.

L'on dit déjà qu'une ſecte incrédule
De ces cachots oſe même douter,
Que les démons ſont mis en ridicule,
Que tout à fait on prétend les rayer;
Ah! vengeons-nous, et montrons à la terre
Que ſi le ciel eſt armé du tonnerre,
Que ſi l'Olympe eſt tout peuplé de ſaints,

Que dans l'enfer ſe trouve plus d'un diable,
Qui ſe mêlant des arrêts des Deſtins,
Peut-être en peu ſe rendra formidable;
Ainſi parlaient tous ces eſprits malins.

Mais Lucifer leur impoſa ſilence.
Chacun ſe tût; et l'infernale engeance
Baiſa l'ergot de meſſire Satan.

Il aſſembla d'abord ſon grand divan,
De vieux démons c'était la gente inique;
Rufés matois dans l'art diabolique,
Qui de l'enfer ſachant la politique,
Avaient au crime endurci leur tyran.

A l'entour d'eux des monſtres effroyables,
Au noir braſier toujours invulnérables,
Y paraiſſaient les fiers exécuteurs
De leurs complots, de leurs ſombres fureurs.

On y voyait l'Avarice ſordide,
Qui recélait des tréſors ſans deſſeins;
La Cruauté, le ſanglant Homicide
Feſant brandir un poignard dans ſes mains:
Le fol Orgueil, qui ſottement s'admire,
En ſe parant de plumes de paon.

La pâle Envie aiguiſant la ſatire,
Contre la gloire elle trame et conſpire,
Elle hait tout ce qu'il y a de grand.
Bonheur d'autrui compoſe ſon martyre;
C'eſt des humains le plus cruel tyran.
Le noir Soupçon guidant la Jalouſie,
Et les Regrets, et l'affreux Déſeſpoir,
La Trahiſon; l'infâme Calomnie,
Qui de Protée emprunta le ſavoir;
L'Ambition maſſacrant ſes victimes;
Et la Diſcorde entr'ouvrant des abîmes;
L'Induction offrant un monceau d'or;
La Politique étalant ſes maximes;
Et l'Intérêt, père de tous les crimes:
La nuit, l'horreur, les douleurs et la mort.

Ces monſtres ſont plongés dans ces déſordres.
Par un ſeul mot le maître des enfers
Les fait partir, exécuter ſes ordres,
Et leur fureur trouble tout l'Univers.

Tout le ſénat de cette race immonde
Dreſſa ſon plan pour gouverner le monde;
Même Umbriel, Aſtaroth, Belzébuth,
Tenaient propos que très-bien on reçut;
Chaque démon de ſon eſprit fit montre;

On balança le Pour avec le Contre;
Le grand conſeil à la fin réſolut,
Qu'on emploîrait la Diſcorde inhumaine,
Pour agiter là-haut l'eſpèce humaine,
Et la Diſcorde auſſi-tôt s'approcha.

Le vieux Satan ſa fille endoctrina;
De ſes atours ſitôt la décora;
Il ajuſta deſſus ſa tête impure,
D'affreux ſerpens la hideuſe coëffure:
Il la couvrit d'un manteau teint de ſang,
Arma ſon bras de ſon tiſon brûlant;
Mit dans ſes yeux, de ſa fournaiſe ardente
De gros charbons la flamme étincelante;
Dedans ſa gueule il verſa ſes poiſons;
Il la doua d'horreur et d'épouvante,
D'acharnement, de haine violente,
De ſes fureurs, et de mortels friſſons.

Sous cet auſpice aux humains redoutable,
L'enfer vomit ce monſtre abominable,
Dans l'Univers vint la fille du diable,
En ſecouant dans ſes mains ſes tiſons.

Alors Satan avec tous ſes démons
S'en retourna; l'un dans de grands chaudrons

Fesait bouillir maudits à cœurs de roche :
L'autre en un coin en rôtit à la broche :
Là, par les pieds, pendent des moribonds ;
Ici, plus loin, à d'infernaux brandons,
On en voyait brûler comme une torche ;
Là tout vivans des damnés l'on écorche ;
Là Belzébuth, au supplice animé,
Battait maudits de son fouet enflammé :
Et sans leurs corps, ces singulières ames
Souffraient pourtant des tourmens corporels,
Comme bois sec se brûlaient dans les flammes,
Et gémissaient sous leurs bourreaux cruels.

Mais la Discorde ardente et sanguinaire,
Qui parcourait notre triste hémisphère,
Sur son chemin, de son souffle empesté,
Otait aux champs leur heureuse abondance ;
Dedans son germe étouffait la semence ;
Dans les troupeaux met la mortalité,
Ce monstre semble ébranler la Nature ;
Le firmament pâlit de cette injure.

Mais la Discorde, en courant le pays,
Arrive enfin auprès du gros marquis :
Tout doucement la diabolique Fée
S'en approche, pour lui donner conseil ;

Le gros marquis, dans les bras de Morphée,
Dormait encore d'un tranquille ſommeil.

Le monſtre affreux deſſus ſon chef s'élève,
Il apparaît ſous la forme d'un rêve.
Souffrirez-vous, Valory, de ſang-froid
Que de chez vous on enlève Darget?
Qu'un vil pandour, hardi, plein d'inſolence,
Outrage et vous, et Darget, et la France?
Aux Pruſſiens, ſans nuls autres détours,
Courez, volez, et demandez vengeance;
Que tous leurs bras vous donnent leurs ſecours;
Que Darget ſoit au ciel ou chez le diable;
Faites ici vacarme épouvantable;
Et conſervez l'inaltérable eſpoir,
Qu'on ſaura bien vous le faire ravoir.

Le monſtre dit, et de ſa chevelure
Il arracha l'un des plus grands ſerpens,
Le fait gliſſer ſans bruit, ſans ſifflement
Sur Valory; bientôt la bête impure
En repliant ſes anneaux tortueux,
S'entortillant à l'entour de ſa proie,
Remplit ſon cœur de ſes poiſons affreux.
Le monſtre en ſent une cruelle joie;
Et ſatisfait de ſes heureux ſuccès,
Il s'envola pour de nouveaux projets.

Tout en fureur le marquis ſe réveille,
Et le poiſon excitant ſes fureurs,
L'emportement l'oppreſſe et le conſeille,
Il ne reſpire et que ſang et qu'horreurs.

Comme en Afrique une lionne en rage,
Ayant perdu ſes jeunes lionceaux,
De hurlemens fait retentir la plage,
Et déchirant les nègres par lambeaux,
Sur ſon chemin fait un affreux carnage.

Tel arriva, piqué de ſon outrage,
Plus furieux encor en ce moment,
Le gros marquis auprès du chef du camp.

Ah! ſacredieu! ſerai-je donc en butte,
S'écria-t-il, aux fiers Autrichiens?
Dans votre camp Charlot me perſécute,
Il m'enlèva tout au milieu des miens
Le bon Darget, hélas! lorſque j'y penſe,
Je vais mourir de cette affreuſe offenſe;
Mais c'eſt ſur vous que retombe l'affront;
Ne ſuis-je pas votre Palladion?

O Pruſſiens! lavez l'opprobre infame,
Qu'à Jaromirtz un Franquin vous a fait;

Que

Que l'on reprenne ou bien que l'on réclame
Chez l'ennemi mon pauvre ami Darget;
Mais non! plutôt allez combattre en foule,
Et que le ſang de ces perfides coule!

Le gros marquis très-fort ſe démenait;
Frappant ſon front contre Franquin jurait;
De le ſaiſir ſi Dieu me fait la grâce,
Son mufle affreux je lui déchirerai,
Et ſes deux yeux, certes, j'arracherai.

On lui répond, que voulez-vous qu'on faſſe?
Pour terminer, marquis, vos embarras
Tous nos héros vous offriront leurs bras.

Mais le marquis s'échauffant de colère,
Allait au camp embrouiller ſon affaire,
Lorſqu'au conſeil, où la choſe ſe fut,
Tout d'une voix, la Pruſſe réſolut
De ſatisfaire au plus vîte à la plainte,
Qu'en blaſphémant avait fait le marquis;
Et d'obliger par douceur, ou contrainte,
Et le Franquin et tous les ennemis
A renvoyer Darget ſans nulle atteinte.

Les plus prudens et les plus aviſés
Opinent tous à faire une ambaſſade,
On choiſit donc héros fins et ruſés,
Ce qu'on avait au camp de moins mauſſade,
Longs harangueurs, toujours argumentant
D'un air flatteur eux-mêmes s'écoutant.

On griffonna le créditif honnête,
On en chargea quatre ambaſſadeurs;
Camas parut tout brillant à leur tête,
Il part comblé de ces nouveaux honneurs;
Il eſpérait qu'une courte intervalle
Lui ſuffirait pour ramener au camp
Le bon Darget en pompe triomphale.

Mais la Diſcorde obſervant ſes deſſeins,
Et de fureur ſe ſentant animée,
Vole ſoudain par devers l'autre armée.

Proche du camp, dans un boſquet, dehors,
Elle quitta d'abord ſes noires ailes,
Se dépouillant de ſon difforme corps,
De ſes tiſons, de ſes ſerpens fidèles,
Et de ſes yeux cruels étincelans,
Et de ſes bras encor tout dégouttans,
De cent forfaits et de cent parricides.

Deſſus ſon chef croiſſent des cheveux blancs,
Et ſillonnant ſon viſage de rides,
Elle prend l'air et le ton de Walis;
Devant Charlot auſſi-tôt ſe préſente,
Qui bagnaudant, s'amuſait dans ſa tente
A chatouiller de jeunes étourdis.

Prince, dit-elle, eſt-ce là notre attente?
Quand vos deſſeins prennent un train de chien,
Que vous voyez tromper votre eſpérance,
Dans des ſujets de pareille importance
Vous badinez et ne penſez à rien?
On n'a point pris de l'armée ennemie
Le taliſman, le grand Palladion;
Votre valeur ſerait-elle endormie?
N'aimez-vous plus la réputation?
Des ennemis bientôt verrez l'audace,
Ces inſolens vous viendront face à face
Redemander votre captif Darget;
Si leur donnez, de Charlot c'en eſt fait;
Ranimez donc l'ardeur ambitieuſe,
Qui vous porta naguère aux grands exploits;
De vous dépend la deſtinée heureuſe,
Et de l'Autriche, et des plus puiſſans rois;
Le monſtre dit; par une ſourde flamme,
Du bon Charlot il ſut embraſer l'ame.

Ce prince était confus de ſes erreurs,
Comme l'on voit des enfans à l'école,
En s'effrayant quitter un jeu frivole
Quand tout à coup paraiſſent leurs recteurs,
En pâliſſant baiſſer les yeux ſur terre,
Tous interdits reſter ſans mouvement.

Ainſi Charlot, ce grand foudre de guerre,
Reſta muet dans ces premiers momens.

Mais dans ſon cœur, tout animé de rage,
Il s'éleva des ſentimens confus,
D'ambition, d'orgueil et de courage.
Les ennemis, dit-il, ſeront battus;
Daignez, Walis, encor me reconnaître;
Je ſuis, ſoit dit ſans vouloir me louer,
Le bouclier, l'appui de votre maître,
Des Pruſſiens je ſaurai me jouer.

Le monſtre alors, ſans ſe faire connaître,
Et ſans tirer Charlot de ſon abus,
En tapinois retourna chez le diable,
Content d'avoir par des coups imprévus,
Mis dans ces camps un déſordre effroyable.

En même temps on entend des clameurs ;
Et Roſière, arrivant hors d'haleine,
Annonce au prince, articulant à peine,
Des Pruſſiens les quatre ambaſſadeurs.

Tu ſais, lecteur, ce qu'ils avaient à faire,
Qu'ils vont tout haut redemander Darget ;
Me garderai comme le bon Homère,
De répéter ce que déjà l'on ſait,
Bref, le Lorrain les refuſa tout net.

Ce jour Camas en fut pour ſa harangue,
Après avoir bien exercé ſa langue,
Il ſe trouva que rien il n'avait fait.

Le bon Charlot qu'animait la diſcorde,
Brutalement répond aux Pruſſiens,
Et ſans toucher Darget ni cette corde,
Les appelait des hérétiques chiens.

Camas à peine acheva ſon exorde,
Qu'on l'interrompt et lui dit poliment,
A mots couverts, mais pourtant clairement,
D'une façon qu'un ſot l'eût pu comprendre,
Que mieux fera dans ſon camp de ſe rendre,
Que de jaſer tant inutilement.

Camas leur dit ſur un ton ironique,
Vous n'aimez point, héros, la rhétorique;
Pour vous punir jamais vous n'entendrez
Un beau diſcours que je vous préparai;
Si bien tourné, d'un goût académique,
Semé d'éclairs, obſcur, néologique;
Ni plus ni moins le compliment finit,
Et vers ſon camp l'ambaſſade partit.

Chez le Lorrain entra Népomucène,
Sans compliment, tout familièrement;
Point ne parla comme ce Démoſthène;
Mais il lui dit tout à fait uniment,
Si ne voulez vous en mêler vous-même,
Le Pruſſien Franquini battera,
Et ſon Darget du camp enlevera;
De cet affront craignez la honte extrême;
Rappelez donc tout auſſi-tôt Franquin;
Qu'avec Darget il vienne avant demain.

Le bon Charlot à l'inſtant expédie,
Sur un cheval fringuant de Circaſſie,
Un courrier des plus expéditifs,
Qui part d'abord ſans grand préparatifs.
Si bien courut, tant fit de diligence,
Qu'en moins de temps que ces vers-ci j'engeance,
Il fut déjà dans le camp de Franquin.

On l'y reçut froidement d'un air gauche,
Car les pandours ce jour fesaient débauche,
Hors des grands brocs coulaient des flots de vin;
Chacun avait près de lui sa catin;
Au maudit son d'un violon qui jure,
Et durement criait dessous l'archet,
Le petit camp ayant bien bu, dansait;
Même au grand jour, l'impudique aventure,
Cyniquement devant chacun fesait,
A rafle, aux dez, de bons ducats jouait;
Et du pillage et de mainte capture,
En moins de rien tout le profit perdait.

Fallut partir; Franquin quoiqu'à regret,
De ces plaisirs interrompant les charmes,
Leur dit: Amis, que l'on prenne les armes,
Chez le Lorrain nous mènerons Darget.
Tout aussi-tôt sur leurs pourpoints cinabres,
Tous les pandours ceignent leurs courbes sabres,
Dessus l'épaule ils roulent leurs manteaux;
De longs fusils ils chargèrent leurs dos;
Et puis dessus plus de cent chariots
Par les goujats tout le butin se charge,
De gros ballots pesans on les surcharge.
Les essieux gémissent sous le poids,
Et dix grands bœufs, tous animaux de choix,

Traînent à peine à travers de l'ordure,
D'un pas tardif la tremblante voiture.

On part ainſi, prenant quelques détours;
Au preux Laſcy on donne l'avant-garde;
Et par les flancs détachant des pandours;
De tous côtés l'on guette et l'on regarde.

Au milieu d'eux Darget eſt à cheval;
Par le chemin Franquin lui ſert de guide,
A ſes côtés le mène par la bride.
Le bon Darget ſe trouvait aſſez mal,
Allant toujours, ſautillant ſur la ſelle,
Sous le pouvoir d'un conducteur brutal;
Ni plus ni moins preſſait ſa haridelle.

Le ſort Dumont, actif et vigilant,
Dans un gros bois dreſſant une embuſcade;
Au dur Franquin, détrouſſeur arrogant,
Y préparait grêle de mouſquetade.

Lors tout à coup il lui donne l'aubade;
Le plomb monte et fend les airs en ſifflant;
On aſſaillit, on charge, on ſe défend;
L'un tombe à terre, et rend l'ame en hurlant;
L'autre bleſſé s'enfuit hors de lui-même;
Un autre meurt, ſur l'herbe ſe roulant.

Le dur Franquin ayant l'eſprit préſent,
Remarqua bien, dans ce péril extrême,
Que l'ennemi n'en voulait qu'à Darget.
Il fuit Dumont, il s'eſquive, il l'évite;
De ſes pandours il aſſemble l'élite:
Par un vallon, ce partiſan adroit,
Mène Darget; et fuyant au plus vîte,
Devant Dumont dans l'inſtant diſparaît.

Le bon badaud diſant ſon pate-nôtre,
Bien malgré lui fuyait en ſuivant l'autre.
Le dur Franquin, content d'être échappé
Au fort Dumont, qui l'avait attrapé,
Dit à Darget: ne faites l'imbécille,
Point ne pleurez, ſoyez content, tranquille,
Aucun malheur ne vous arrivera,
Et le Lorrain bien vous accueillera.

Pour diſſiper votre fâcheux déboire,
Chemin feſant vous ferai mon hiſtoire.

Je ſuis le fils cadet du juif errant;
Mon père était ſavant dans le grimoire,
Et des démons il fut l'ami prudent;
Je ſuis natif d'un bourg en Dalmatie;
De-là, mon père avec lui me menant,

Me tranſporta jeune encor en Ruſſie,
Bien me gardai de débuter en juif;
Je pris le nom de quelque baronnie;
Je m'affichai, je fis le déciſif,
Et des barons j'affectai la manie.
A mes propos facilement on crut,
Et d'un emploi bientôt on me pourvut;
Je rempliſſais la cour de la czarine,
Et n'étais point haï de Catherine.

Du temps paſſé tout ce peuple brutal,
Sentait à peine un inſtinct beſtial,
Stupidement rampant dans ſa patrie,
En reſpectait l'antique barbarie.
Pierre le Grand, ſachant les redreſſer,
Sur leurs deux pieds les apprit à marcher.
Il fit couper les barbes à ces bêtes,
A la françaiſe habilla ſes Boyards,
Les enrôla deſſous ſes étendarts;
Mais il ne put jamais changer leur tête;
Juſqu'à préſent très-mal apprivoiſés;
A gouverner ils ſont très-mal-aiſés.

C'eſt chez ces gens que le Dieu du myſtère,
Paraît avoir fondé ſon ſéminaire;
Pour s'expliquer nul ſigne ne fait-on;

Rien ne s'y dit, et chacun ſait s'y taire;
On n'y marcha jamais ſur le talon;
Les courtiſans, ô race ſans pareille!
Juſqu'à bon jour ſe diſent à l'oreille.

Mais cependant, ce que j'ai vu de bon,
C'eſt qu'on y boit de la bonne façon;
Qu'également la roture commune,
Comme un Boyard parvient à la fortune:
Si mon deſtin, dans un moment fatal,
Ne m'eût planté, j'y ſerais général.

Une princeſſe, enfin, que je ne nomme
S'amouracha de Franquin, Dieu ſait comme;
Je fis le fier, quoique très-bien venu,
Appréhendant de me rendre connu;
Car bien ſavez, je penſe l'étiquette
De nos Rabins, et comme l'on nous traite
D'une façon que de nuit ou de jour,
Le pauvre juif ſe décèle en amour;
Ce ſeul penſer m'empêcha de me rendre;
Et ma princeſſe, en entrant en fureur,
Dès ce moment réſolut, ſans m'entendre,
De préparer ou hâter mon malheur.

Alors mourut la bonne Catherine;
Tout augmenta les troubles inteſtins;
L'état dès-lors pencha vers ſa ruine:
Trois fois je vis changer les ſouverains;
Pour mon malheur, la nouvelle czarine,
L'œil enflammé, me fit mauvaiſe mine;
Le lendemain un courtiſan diſcret,
A ſon diſcours clouant une préface,
Me dit, Franquin, voyez la belle grâce,
Que la czarine en ce moment vous fait;
Vous devenez ſon bouffon par brevet.

A ce diſcours perdant la tramontane,
Sur le Boyard je fonds avec ma canne;
Et le brevet en pièces déchirant,
Je lui jetai les morceaux au viſage,
Hors du logis le conduiſant battant,
Tant qu'en rumeur en vint le voiſinage;
L'on me ſaiſit et me met en priſon,
Des coups de knout je reçus à foiſon;
Puis l'on me dit (je crois par moquerie)
De la czarine admirez la bonté,
L'on t'enverra tout droit en Sibérie,
Où ſa clémente et douce Majeſté,
Te permet même, ô grâces ſans pareilles,
D'oſer porter nez, langue, et deux oreilles.

Ce compliment m'animait de fureur,
Mais il fallut retenir mon grand cœur.

L'un m'approchant, me dit c'eſt bagatelle
D'aller là-bas, ce n'eſt choſe nouvelle;
Tu n'es, Franquin, du nombre des premiers,
Ni ne feras ſurement des derniers;
Vois-tu ces gens que Pétersbourg fait naître?
Pendant un temps ils reſtent parmi nous,
Mais tôt ou tard on les voit diſparaître,
En Sibérie ils s'engloutiſſent tous.

Ce Minckzikoff, favori de ſon maître,
Lors de ſa chute eut des deſtins moins doux;
Un Oſterman languit en Sibérie,
Le grand Munic y finira ſa vie;
Le fier Biron n'y reverra le jour;
Y périra bientôt la jeune cour;
Et tu pourras, Franquin, trouver étrange,
Que dans ce nombre avec eux l'on te range!

Enfin, Darget, dans ce preſſant danger,
Le ſeul parti qui me reſtait à prendre
Fut de ſouffrir d'un cœur ferme et d'attendre
Ce que pourtant je n'aurais pu changer.

L'on m'amena vers ces froides contrées ;
Où les glaçons des mers hyperborées,
Même en été, dans les jours les plus clairs,
Vous font trouver des éternels hivers ;
Le doux ſoleil en vain prétend y luire,
C'eſt dans ces lieux que la nature expire ;
Tout ſemble mort, tout ſemble inanimé.
La terre en vain s'efforce de produire,
Et ſi l'on voit quelque grain clair ſemé,
Le froid d'abord ſe preſſe à le détruire.

On trouve là vingt ſortes d'exilés ;
Les uns courant les bois et les collines,
Pour ſe nourrir prennent des zibelines,
Et très-ſouvent par le froid ſont gelés ;
D'autres, qu'on fait travailler dans les mines,
Sont par la mort promptement enlevés ;
D'autres encor pour des péchés atroces,
Sont expoſés dans le fond des déſerts ;
Ils ſont mangés par les bêtes féroces,
Ou bien la faim termine leur revers.
Pour moi je fus, ſans en ſavoir la cauſe,
A deux cents mille au-delà d'Archangel,
Mis dans le fond d'un cul de baſſe foſſe,
Sans plus revoir le vif éclat du ciel.

J'y fus un an preſque tout imbécille,
Enſeveli dans ce cruel aſile;
Mais de mon père alors me ſouvenant,
Et certains mots barbare du grimoire,
Evaporés preſque de ma mémoire,
Fort à propos alors me rappelant;
Je haſardai, par un effort terrible,
D'eſcalader ce mur inacceſſible;
Soit que mon bras me ſauva de priſon,
Soit que ce fut l'ouvrage du Démon,
Par un bonheur bien extraordinaire,
Pour cette fois je me tirai d'affaire;
Je courus vîte à travers des forêts,
Tantôt barré par d'immenſes marais;
Tantôt ſuivant une route arbitraire,
Et combattant pendant tout le chemin
Contre le froid, la longueur du voyage,
L'épuiſement, l'ardente ſoif, la faim,
Le déſeſpoir, et le climat ſauvage;
En oppoſant un cœur ferme au deſtin,
Des loups, des ours je fis un grand carnage,
Paſſant toujours à travers des déſerts.

Un jour je crus voir terminer ma vie;
Des hurlemens font retentir les airs;
En même temps trente loups en furie,

De tous côtés viennent pour m'attaquer,
Sur un ſapin j'allai vîte grimper,
Et de là-haut les accablant de branches;
A deux vieux loups je démis les deux hanches;
De gros cailloux que j'avais conſervés,
A d'autres loups les yeux furent crévés;
Hors de combat j'en mis une douzaine;
Preſſé de faim, j'étais en grande peine,
Quand un lion venant par des détours,
Deſſus les loups qui m'entouraient ſe jette,
L'extrémité me fournit des ſecours;
Je taille un bois comme une bayonnette,
Puis de mon pin je deſcendis à bas,
Et m'élançant au milieu des combats,
Dans peu les loups mordirent la pouſſière.

Je crus alors, ainſi que Godefroy,
De m'attacher ce lion débonnaire,
De m'en ſervir comme un auxiliaire,
Mais promptement il regagna les bois.

Je vis enfin, après plus de trois mois,
Ayant couru des fortunes bizarres,
Des beſtiaux, non loin de-là des toits,
C'étaient des lieux qu'habitent des Tartares.
Je vins chez l'un qui rempli de bonté,

Fidèle

Fidèle aux lois de l'hoſpitalité,
Me recueillit au ſein de la famille;
Il m'amena ſa femme avec ſa fille;
Choiſis, dit-il, en toute liberté.

De ſes troupeaux il prend une géniſſe,
A ſes faux Dieux il fait un ſacrifice,
Il me ſervit les morceaux délicats,
Il me fit boire un verre d'eau-de-vie.

Ma paupière était appeſantie;
Mon hôte vit à quel point j'étais las;
Ces bonnes gens m'aimaient à la folie,
Au veſtibule auſſi-tôt ils ſe rendent,
Sur le plancher des peaux de bœuf s'étendent;
L'hôte me prend, il m'emmena coucher;
A mes côtés vint ſe mettre ſa fille,
Elle était jeune, elle ſut me toucher,
J'étais friand, la belle était gentille;
Si bien pour nous ſe paſſa cette nuit,
Que nos plaiſirs le jour interrompit.

Dès le moment que l'aube du jour perce,
Chez mon Tartare allant de bon matin,
Je lui demande où paſſe le chemin,
Qui de chez lui mène tout droit en Perſe.

Il me répond, généreux étranger,
Si votre plan ne voulez pas changer,
Sans vous tenir un trop long dialogue,
Je vais d'abord vous feller ce grand dogue,
Sur ce chemin il me porta cent fois;
C'eſt, croyez-moi, la fleur des paleſrois;
Nommez à Froux ſimplement à l'oreille
Quel eſt l'endroit où vous voulez aller,
Montez deſſus, il vous mène à merveille,
N'avez de rien beſoin de vous mêler.

Il dit, d'abord ce bon hôte j'embraſſe,
Et puis prenant un ſabre, une beface,
Sur le grand Froux je monte hardiment,
Et vers Agra je partis promptement.

Chemin feſant aux limites de Perſe,
Je rencontrai, monté ſur un grand chien,
Un vieux Tartare allant faire commerce,
Qui me parut porter beaucoup de bien;
Sur lui je gagne adroitement la gauche,
En badinant ſa tête je lui fauche;
Aſſez long-temps il ſe ſoutint encor
Bien aſſerré tout droit deſſus la ſelle;
Mais remarquant, enfin, qu'il était mort,
Sa chute alors n'en devint que plus belle.

Je me prépare à prendre ſon argent;
Mais ſon grand chien bien s'en apercevant,
Se fâche, aboie, et me ſaute au viſage;
Froux me défend; ce chien plein de courage
Sur l'autre chien s'élance promptement;
Je le ſoutiens, et tirant ma flamberge
A l'autre dogue, en donnant du fendant,
Autour du col je lui fais un exergue.

Ah! juſte Dieu! cria le bon Darget,
Votre ame eſt-elle à ce point dure et rude?
Peut-on pouſſer ſi loin l'ingratitude;
De ce pays où tout bien vous échet,
Vous avez pu maſſacrer un Tartare;
Ah! bien plus qu'eux votre cœur eſt barbare.

Tais toi, benêt, lui répondit Franquin,
De ſon argent j'avais alors beſoin;
Il me ſervit à faire mon voyage;
Et j'arrivai trois jours après au camp,
Où produiſant mon rare perſonnage
Je fus reçu de Thamas Koulikan.

Chez le Mogol il feſait lors la guerre,
Et j'eus l'honneur de le ſuivre aux combats;
Son camp ſemblait couvrir toute la terre;

On y comptait un million de ſoldats ;
De Zoroaſtre on y ſuivait le culte,
Et j'embraſſai ſa foi ſombre et occulte ;
Car j'ai connu qu'un homme bien prudent,
Dans quelques lieux qu'il ſe faſſe connaître,
Doit recevoir, ſans en faire ſemblant,
Avec la foi le culte de ſon maître ;
Aſſez ſouvent cela m'eſt arrivé,
Toutes les fois je m'en ſuis bien trouvé.

Bientôt Thamas fait marcher ſon armée,
Vers le Mogol vola ſa renommée,
Et de ſes tours la craintive Dély
Vit tous ſes champs de nos Perſans rempli.
De tous côtés nos ſoldats l'environnent ;
Dès que Thamas eut donné le ſignal,
Nous combattons et les aſſauts ſe donnent,
Les Perſans font un effort général ;
Les habitans à nos efforts revêches,
Font de leur mur ſur nous pleuvoir des flèches ;
Nous mépriſons et leurs traits et le ſort ;
Contre le mur on poſe mille échelles,
On aſſaillit, on chaſſe ces rebelles,
Leur apportant le feu, le fer, la mort.

Aux noirs enfers leurs ames je conſacre,
Dit en fureur l'inflexible Thamas,
Ce mot ſervit de ſignal au maſſacre,
Toute la ville eſt livrée au trépas.

Le Schach nageant dans le ſang des parjures,
Tranquillement mangeait des confitures.
Pour moi pillant, brûlant, aſſaſſinant,
Jeunes minois ſans nombre violant,
J'expédiai de ma main plus de mille
Femmes, enfans, et vieillards de la ville;
Ce jour heureux corrigea mon deſtin,
Ma foi, j'y fis un énorme butin.

Du ſang verſé regorgèrent les rues;
Les cris aigus ſont portés juſqu'aux nues;
Quelle moiſſon ce fut pour Atropos!

Morts et mourans s'entaſſent en monceaux;
Imaginez la fureur et la rage,
L'horreur, la peur, et la confuſion,
L'embraſement, le meurtre, le carnage,
Le déſeſpoir, la déſolation,
Tous ces fléaux ſur cette ville priſe
Se font ſentir ſans trève, ſans remiſe.

Ce jour nos fers en furent émouſſés,
Et de tuer nos bras furent laſſés.
Des Mogolois cinq cents mille périrent,
Chez Belzébuth leurs ames deſcendirent,
Quand de Thamas la magnanimité
Finit le meurtre et la calamité.

De mon butin ne voulus rendre compte,
Pour le garder je devins déſerteur,
Et me ſauvant par une fuite prompte,
Bientôt je fus auprès du grand Seigneur,
Il a le nom des Perſans en horreur.

Dans les férails j'eus l'art de m'introduire,
Des faits pareils ſouvent avez pu lire,
Dans les récits, contes de voyageurs,
Sur leurs amours impertinens menteurs.

Lors s'embraſa du côté de l'Hongrie,
Tout de nouveau la guerre avec furie,
D'un Guet-apens l'empereur Charles Six,
Vint attaquer mes maîtres circoncis;
J'aimais le bruit, le péril, les alarmes,
Pour Mahomet j'oſai porter les armes,
J'ai ſignalé plus d'une fois mon bras,
Et j'ai brillé dans l'horreur des combats;

En attaquant parmi les Janiſſaires,
J'eus des ſuccès devant Méadia,
Puis éprouvant des deſtins tous contraires,
L'Autrichien me prit à Cornia.

Fallut encor devenir Apoſtat,
Je recourus à la vierge Marie;
Signe de croix et quelque momerie,
Et me voilà devenu bon chrétien,
Mais pire encor, très-bon Autrichien.

Il n'eut pas dit, que ſon cheval qui bronche,
Dans une ornière en tombant vous le jonche,
Et dans ſa chute il entraîna Darget,
Les plus voiſins par-deſſus lui tombèrent,
Tous pêle-mêle en pile s'entaſſèrent,
Hommes, chevaux, l'un l'autre ſe froiſſèrent,
Et deſſous eux Franquin preſque étouffait,
Se débattait, peſtait et blaſphémait,
Il était tard, aucun plus ne voyait.

Déjà la nuit a de ſes voiles ſombres
Couvert les cieux, ramenant aux mortels
Le doux ſommeil, le ſilence et les ombres,
Et les ſuſpend de leurs travaux cruels.

Proche du camp Franquin et ſa ſéquelle
Etaient tombés, quand tout ce bruit affreux
Fit réveiller la lourde ſentinelle,
Qui tréfaillant, lâcha ſon coup ſur eux;
Ce bruit s'entend et cauſe des alarmes,
Le camp Lorrain confus courait aux armes;
Quand on cria, qui vive? C'eſt Franquin.

Du corps-de-garde un exempt ſe détache,
Il vient, il voit, Ciel! c'eſt notre bravache;
Seigneur Franquin, quel malheureux deſtin
Vous met ici? Tout était l'un ſur l'autre,
Hommes, chevaux, dans la fange ſe vautre,
On les retire et pour cette fois-là,
Chacun d'iceux ſes membres retrouva.

Puis dans le camp lorſqu'on apprit l'affaire,
Le bon Charlot d'abord ſe recoucha;
Mais fort ému la nuit ne dormit guère,
A ſes projets profondément rêva;
Franquin, Darget, doucement s'en allèrent,
Et dans des lits tous les deux ſe couchèrent.

Si tu prétends ſavoir ce qu'on fera,
Si tu n'es las, lecteur, de mes fornettes,
Et s'il te faut combats, clairons, trompettes,
Lis l'autre chant, lè reſte il te dira.

CHANT SIXIEME.

DÉJA le jour commençait ſa carrière,
De ſon éclat la brillante lumière,
Fait éclipſer les aſtres de la nuit,
En répandant ſon influence pure,
Il ranimait de nouveau la nature.
L'épais brouillard ſe diſſipe et s'enfuit,
Et les rayons par deſſus les montagnes
Doraient déjà les prés et les campagnes.

Quand le Lorrain, qui n'avait pu dormir,
Toute la nuit conſultant ſa pendule,
S'inquiétant, ne feſant que gémir,
Ne ſoupirant qu'après le crépuſcule,
Apprit enfin l'heureux retour du jour.

Il aſſembla ſes amis, ſes intimes;
Pour nous, dit-il, le ciel cruel et ſourd,
N'exauce plus nos vœux ſi légitimes;
Ah! mes amis, ah! quel cruel affront,
On a manqué le grand Palladion;
Le Pruſſien ſoigneuſement le garde;
Pour le ſaiſir qu'on tente et qu'on haſarde,
J'attends de lui la fin de nos malheurs.

Prince, lui dit l'homicide Roſière,
Toujours ſuivez de vos vieux radoteurs,
L'oracle obſcur touchant le militaire,
Qui contes font à s'endormir debout.
L'âge peſant ne rend point téméraire;
Vos maréchaux diſent bien le roſaire,
Mais d'être ſaint ce n'eſt ma foi le tout;
Ne pouvez-vous, bon Seigneur, à votre âge,
Sans conſulter ſuivre votre courage?
Et ſi pourtant demandez mon avis,
Je vous dirai que des ſaints je me moques,
Qu'ils ne ſont bons qu'au benoît Paradis,
Que leurs ſecours furent fort équivoques,
Et que par eux au gré de nos ſouhaits,
Juſqu'à préſent nous n'avons tous rien faits.
De Belzébuth j'éprouverais l'Empire,
Aux Pruſſiens ils donneraient du pire;
Vous voyez-là le généreux Franquin,
Il ſait aſſez de la ſorcellerie
Pour évoquer . . . . . ſainte vierge Marie!
Cria Charlot: quel eſt votre deſſein?
Laiſſons, laiſſons toute la diablerie;
Ne ſavez pas comme un jour Richelieu,
Chez Bonneval, tout haut reniant Dieu,
Et commettant certaine idolâtrie,

Penſa ſentir les griffes du malin;
Qu'aurait-on dit ſi cet eſprit immonde
Eut enlevé bruſquement de ce monde
Cet amoureux et coquet Paladin?
Si je vous ſuis, je crois, Dieu me confonde,
D'avoir peut-être un plus cruel deſtin.

Le fier Roſière inſiſte, qu'il conſulte
Les noirs Démons, les ombres, les enfers;
Franquin lui dit, par ma ſcience occulte,
Je crois pouvoir ébranler l'Univers.

Le bon Charlot ne s'y réſout qu'à peine
En bégayant, il conſent, on l'entraîne.

Proche du camp était un petit bois,
Lieu pacifique, aſile ſolitaire,
Aux yeux du monde on pouvait s'y ſouſtraire,
Vers ce boſquet ils cheminent tous trois;
Le bon Charlot, qui trottait dans la bande,
Chemin feſant aux ſaints ſe recommande,
Dévotement, avant que de partir,
Il s'aſpergea d'un vaſe d'eau bénite;
Très-ſage était; ce fut pour prévenir
Les mauvais tours de l'engeance maudite.

Au bois marqué l'on arrive, et Franquin
De ſon habit ſortit un vieux bouquin ;
Dans la forêt cherchant, il trouve à peine
Sous l'herbe épaiſſe un bouquet de vervaine,
Et puis d'un coudre il ſe taille un bâton,
Devient hideux, change d'air et de ton.

Telle qu'on peint d'Apollon la prêtreſſe,
Quand ſon démon la poſsède et l'oppreſſe,
Qu'un feu divin s'empare de ſes ſens,
En ſe tenant ſur un trépied qui fume,
L'œil égaré, s'agitant, elle écume,
Tout en fureur profère ſes accens.

Bien plus affreux Franquin parut au prince,
Il geſticule ; et de ſes dents qu'il grince,
Le ſifflement inſpirait de l'horreur.
Il proféra nombre de mots barbares ;
Il ſe tranſporte, il eſt plein de fureur ;
Il fait en l'air mille ſignes bizarres,
En invoquant Aſtaroth, Lucifer,
La Nuit, l'Érébe et les monſtres d'enfer.

Au bois ſe fait une rumeur bruyante,
Franquin l'entend, ſans changer de couleur,
Le bon Charlot en treſſaillit de peur ;
En ſe ſignant il fuit plein d'épouvante ;

Le bruit s'accroît, il approche, il augmente,
Et du taillis ſort un grand ſanglier,
Tel que celui des forêts d'Erimanthe,
Il court et paſſe à côté du ſorcier.

N'eſt ce que çà, reprit le fier Roſière,
Beſoin n'était de faire le lutin,
A Lucifer d'adreſſer ta prière,
Pour réclamer dehors de ſa tannière
Un ſanglier dès l'aube du matin.

Le bon Charlot fuyant tournait la tête,
Il aperçut de loin courir la bête :
Comme il ne voit d'ailleurs aucun danger,
Tout doucement il marche et puis s'arrête,
Roſière vient auſſi-tôt le chercher.

Pour le Franquin, que l'aventure irrite,
Ne ſavait plus à quel ſaint ſe vouer ;
Il s'acharna ſur le pot d'eau bénite,
Que le Lorrain ne put déſavouer.

Le fin Roſière à l'inſtant leur propoſe,
Que pour juger à fond de cette choſe,
Encor un coup, il la faut éprouver ;
D'enchantemens il veut doubler la doſe.

A nouveaux frais le féroce Franquin
Recommença ſon rite de magie,
A Lucifer chanta ſa litanie,
Et provoqua cent fois l'eſprit malin;
Pour augmenter la force des myſtères,
Doublait, triplait, ſignes et caractères.
Dans le moment que l'on croit voir venir
Meſſer Satan et la noire ſéquelle,
Des officiers ſe hâtant de courir,
Au bon Charlot apportant la nouvelle
Que l'ennemi tout droit à lui marchant,
Très-fièrement s'approchait de ſon camp.

Charlot leur dit, avez tous la berlue;
C'eſt de moutons peut-être un grand troupeau,
Dont la pouſſière impoſant à la vue,
Paraît de loin des hommes, des chevaux.

Mais par ſerment on l'aſſure, au plus vîte,
Et de partir on le preſſe, on l'invite;
Bien aiſe en fut le féroce Franquin,
A travailler deſſus l'engeance noire,
Il a perdu ſon temps et ſon latin;
Fort à propos pour lui finit l'hiſtoire.

Enfin l'on part, et d'un pas diligent,
En moins de rien l'on regagna le camp.

Mais quelle fut, bon Charlot, ta ſurpriſe,
Lorſque tu vis clairement de tes yeux,
Tes ennemis nombreux, audacieux,
Sur ton camp fort tenter une entrepriſe ?

Il ſemblait voir quatre immenſes ſerpens,
Ramper de front, couvrir ces vaſtes champs;
Deſſus leurs dos leurs écailles brillantes,
De cent couleurs au jour étincelantes,
Réfléchiſſaient des rayons éclatans.
Sur l'ennemi lentement ils s'avancent,
En cent replis ſe courbent et s'engeancent;
S'élargiſſans par leurs énormes flancs;
Le bruit affreux des chevaux et des armes,
Des bataillons, des épais eſcadrons,
Le ſon guerrier des tambours, des clairons;
Et mille voix appelant les alarmes,
Font retentir les airs aux environs;
Des tourbillons, qu'épaiſſit la pouſſière,
En s'élevant éclipſent la lumière;
Près d'eux marchaient, accompagnant leurs pas:
La fermeté, l'audace, le courage;
L'affreuſe mort, la terreur, le carnage,
Les devançaient, en ſemant le trépas.

Tels que l'on voit du ſommet des montagnes,
Rapidement fondre dans les campagnes,
En mugiſſant des orageux torrens,
Rien ne retient leurs efforts violens;
Ils font rouler de gros quartiers de pierre,
Leurs flots fougueux détachent des rochers;
S'amoncelans débordent les rivières,
Engloutiſſans les malheureux bergers.

Et tels encor les vents et les tempêtes,
Qui s'échappans des cavernes du nord,
Des hauts clochers font écrouler les faîtes,
Déracinant les chênes les plus forts,
Et raſſemblant ſur l'aile des nuages,
L'éclair brillant, la foudre, les orages,
Lançant ſur nous la terreur et la mort.

Tels et cent fois encor plus redoutable,
Parurent lors aux chefs Autrichiens
La contenance et l'ordre formidable,
Où s'avançaient les braves Pruſſiens.

Ciel! qui pourrait dépeindre les alarmes,
Le trouble affreux, la conſternation,
Et le tumulte et la confuſion,
Qui règne au camp? chacun courait aux armes?

Chacun

Chacun ſe botte, on ſelle les chevaux,
On ſe cuiraſſe, on ſe couvre du caſque,
L'homme de cour, le fanfaron, le flaſque,
Différemment obſervaient leurs rivaux,
Et conſervaient encor ce faible maſque
Qui rend égaux les couards et les héros.

Les ennemis ſentant leur avantage,
Feſaient ronfler deux cents foudres d'airain;
Les gros boulets cauſent ſi grand carnage,
Que le plongeon en firent les Lorrains.

Ni plus ni moins dans ce déſordre étrange,
L'Autrichien ſous ſon drapeau ſe range:
Les premiers ſont les peſans cuiraſſiers;
On aſſigna leur poſte ſur la droite;
Tout auprès d'eux ſont les fiers grenadiers,
En bonnet d'ours paraît leur troupe adroite;
Viennent après les forts Lycaniens,
Les Gomorois, et puis les Bethlamites,
Les Inſurgens, Cravates, Béotiens,
Les Tranſylvains, les cruels Portaliſtes,
Ceux du Timoc, les féroces Raſciens,
Vaillans ſoldats et gens de grand mérite.

Tout à la gauche on voyait les dragons,
Plus bas montés, fermes dans les arçons;
De tous côtés feſant des eſcarmouches,
S'éparpillans, voltigeans comme mouches,
Caracolaient des milliers de houſards,
Ils paraiſſaient les bouffons du dieu Mars.

Le dur Franquin prit un parti plus ſage,
Il ne ſongea qu'à piller le bagage;
Il ne crut point y courir des haſards.

Le bon Charlot, à chaque chef aſſigne
Le corps qu'il doit commander dans la ligne;
Tout ſur la gauche on plaça les Saxons,
Qui, l'air pincé, promettaient des merveilles;
Mais pâliſſaient, quand des coups de canons,
Par fois de près leur friſaient les oreilles.
A la réſerve on aſſigna Walis;
Aux cuiraſſiers commanda Lobkowitz.

Mais celui-ci, tout bouillant de courage,
Le ſang ſoudain lui montant au viſage,
Dit à Charlot, d'un ton chagrin et ſec:
J'ai réſervé mon bras et ma perſonne
Pour les grands coups, en quel lieu qu'on les donne;
Tout poſte fixe à mon cœur eſt ſuſpect.

Ce jour Charlot tout rempli de prudence,
Reſplendiſſant et ſage comme un Dieu,
Ce compliment lui paſſa ſous ſilence,
Sans lui répondre il le quitte en ce lieu.

De d'Aremberg il va joindre la troupe;
Aux ennemis faites montrer la croupe,
Dit-il : Amis, ſignalez vos exploits.

Le duc répond : Prince, ſavons nous battre;
Plus d'une fois j'en ai terraſſé quatre.
Mais vous, l'appui ou la terreur des rois,
Vous auriez pu ménager l'accolade :
Si hier chez vous un peu plus poliment
Euſſiez reçu la célèbre ambaſſade :
Le Pruſſien ce jour aſſurément,
Ne vous ſerait venu donner l'aubade.

Ah! ſaint Joſeph, je crois que vous tremblez,
Lui dit Charlot; plutôt vous qui parlez,
Répond le duc; ils diſaient des ſottiſes,
Se reprochaient leurs vieilles couardiſes;
Quand, à propos, le vieux Walis vint là,
Accompagné du bouffon de Spada.

Héros, dit-il, ſuſpendez vos querelles;
Sur l'ennemi ſi voulez réuſſir,
Point ne perdez le temps en bagatelles,
Il faut marcher, tout diſpoſer, agir.
Ah! ſi j'avais comme dans ma jeuneſſe
Cette vigueur, hélas! que je n'ai plus,
Même en dépit de vous, de ma vieilleſſe,
Ces ennemis par moi ſeraient battus;
Que j'étais leſte, agile, en Italie,
Par cent exploits j'y ſignalai mon bras,
De mes grands faits la terre était remplie.
Le ſexe alors ne me haïſſait pas,
Les verts galans me portaient tous envie.

Le fou Spada que ce diſcours ennuie,
Dit, haranguez en dépit du bon ſens,
Tous vos propos, Seigneur, ne valent guère,
Je crois ouïr les grands héros d'Homère,
Tous radoteurs et longuement parlans.

Lors juſtement pour leur malheur arrive
Le fier Waldeck ce grand blaſphémateur,
Et la diſpute en devint bien plus vive;
De ce combat il prétend ſeul l'honneur.
A ſes côtés un fantôme illuſoire,

Tenant en main palmes de la victoire,
Excite encor ſa guerrière ardeur;
Le vain orgueil, le mépris, la fureur,
L'accompagnaient, et lui feſaient accroire
Qu'il pourra ſeul moiſſonner, en ce jour,
Ces champs fameux conſacrés à la gloire,
En imitant Eugène ou Luxembourg.

Pendant le temps que ces chefs ſe diſputent,
Très-aigrement ſur leurs hauts faits diſcutent;
Les Pruſſiens d'abord ſe déployant,
Tout en bataille arrivent fièrement.

Leur droite avance, et d'un eſſor rapide,
Fond promptement ſur la troupe timide
De ces ſucrés et doucereux Saxons;
Ces bonnes gens un moment ſe défendent,
Mais l'ennemi de trop près ils n'attendent,
Et de la peur reſſentant les friſſons,
Très-poliment ils quittèrent la place,
Aux ennemis ils tournèrent la face,
Montrant le cul à leurs cruels rivaux,
Et leur criant, nous ne ſommes brutaux.

On leur répond, fuyez de cette plaine,
Courez, courez en Saxe, grands héros!

Allez pétrir, vernir de porcelaine
Pour vos deſſerts, pagodes et magots.

En même temps de ce champ de bataille,
On pourſuivit vivement ces fuyards,
Et ſur leur dos l'on ſabre, l'on ferraille
Juſqu'à l'inſtant qu'ils furent tous épars.

Le dur Franquin vola ſur le bagage,
En moins de rien il y fait grand ravage,
Il ſe ſaiſit de quatre grands fourgons,
Tous bien remplis de bon vin de Champagne,
Il ouvre, et dit, mes chers amis, buvons,
Que le bonheur nos armes accompagne,
Tous les Pandours étaient éparpillés,
Les chariots par eux étaient pillés.

Lorſque Dumont aperçoit ce pillage
Des ces Pandours, il fait un grand carnage.
Le dur Franquin ſans monde et ſans ſecours,
Ne défendait que faiblement ſes jours;
Au preux Dumont il jetait aux oreilles
De ce vin bu quelques vides bouteilles;
Mais le combat devenant férieux,
Il s'excrimait et comme un Polyphême
Se défendait à grands coups de moyeux,
Même il était dans un péril extrême.

Quand Dumon dit, quoi ! je ſuis à cheval,
Et vous à pied? rendons le tout égal;
Il vole à bas de ſa leſte monture,
Et ſur Franquin s'élance ſans meſure.

Mais ce jour-là le débauché Franquin
Fut bien puni d'avoir trop bu de vin;
Fort galamment il tira ſon épée,
Plus d'une artère en moins de rien coupée,
Fait ruiſſeler de toute part le ſang;
Tout furieux il veut pouſſer la quinte,
Dumont la pare et cavant cette feinte,
Plongea le fer dans ſon malheureux flanc.
Franquin chancelle, il tombe hors d'haleine,
En s'abattant il fait un bruit affreux,
Tel qu'en tombant fait un énorme chêne,
Que dans les bois abat un vent fougueux;
En frémiſſant il gratte la pouſſière;
Son ſang s'écoule, il friſſonne, il pâlit;
L'affreuſe mort lui ferme la paupière,
Franquin blaſphème et ſon ame s'enfuit.

Encouragés par leur première ébauche,
Les Pruſſiens avides de lauriers,
Vont attaquer ces braves cuiraſſiers;
En diſpoſant un effort par leur gauche,

Ils ſuivent tous le valeureux Naſſau,
Et Rottembourg, et Camas et Chaſot.

Trente eſcadrons de leur cavalerie,
S'ébranlent tous avec même furie,
Et tels que ſont ces affreux tremblemens,
Quand un volcan vomit ſon noir tonnerre,
Telle tremblait deſſous leurs pas la terre,
Quand tous ſerrés, courans comme les vents,
Sur l'ennemi ces fiers guerriers vont fondre,
Il ſemblait voir le monde ſe confondre.

Ce corps épais de braves Pruſſiens,
Vole accabler de ſa maſſe peſante,
Et de ſa courſe agile et violente
Ces cuiraſſiers des fiers Autrichiens.

Dans un clin d'œil leurs courſiers les atteignent,
Et de leur fer dans l'inſtant ils les joignent,
Pour un moment l'on entend un bruit ſourd,
Un choc affreux, le cliquetis des armes,
Des cris confus de fureurs et d'alarmes,
Et la pouſſière en obſcurcit le jour.

Comme l'on fait crouler une muraille
En l'abattant par d'énormes béliers,

Ainſi Naſſau contre ces cuiraſſiers
Choque de front, frappe dans la bataille,
Sabre pourfend, ſabre taille, ferraille,
Et les culbute ainſi que leurs courſiers,
Devant ſes coups tout tombe et prend la fuite,
Il les abat, ſon bras les précipite;
Ils ſont foulés ſous les pieds des chevaux,
Leur ſang s'écoule et ſerpente en ruiſſeaux.

Là d'un côté fuit un cheval qui traîne
Par l'étrier ſon maître ſur l'arène
Dans les arçons; d'autres tout chancelans,
Tombent percés des coups des pourſuivans;
En l'air volaient et des bras et des têtes,
Du bon Lorrain les troupes ſont défaites;
L'heureux Naſſau chaſſe tous ces fuyards,
Dans les combats ſa main était experte,
Hommes, chevaux ſont tués ſans égards;
La terre fut de cadavres couverte.

Saint Népomuc apprend ce grand combat,
Il vient, il voit ſa troupe mutilée,
Il prend tout l'air du dévot Colowrat,
Même il s'avance au ſein de la mêlée,
Il fait ſonner de tous côtés l'appel;
Le cavalier qui fuyait ſe raſſemble,

Au ſoldat blême, intimidé qui tremble,
Le ſaint adreſſe un diſcours paternel;
Contre la peur le bon ſaint le raſſure,
De ce combat déplore l'aventure,
Et lui promet le ſûr appui du ciel.

En même temps dans ce danger mortel,
A ſon ſecours, au centre de l'armée,
Il fait venir ſaint Charles Borromée;
Le ſaint arrive et traveſtit ſon air,
Deſſous ſon nez il dreſſe ſa mouſtache,
Couvre ſon chef d'un ſort armet de fer,
Et ſur ſon bras il charge ſa rondache.
Ce ſaint montait la fleur des palefrois,
Bien mieux valait que Rabican cent fois;
Et devant lui le Podarge s'éclipſe,
Il avait eu ce cheval de ſaint Jean,
Qui le tirant hors de l'apocalypſe,
Le lui vendit à certain prix d'argent.

Lorſque le ſaint dans ce fol équipage
Se préſenta devant le ſaint des ponts,
L'on éclata ſur ſes atours bouffons;
Ce corps battu prit un riant viſage,
On ne vit plus des marques de terreur.

Ce tour ruſé part de Népomucène,
Il ſavait bien que pour chaſſer la peur,
Remède ſûr c'eſt d'apprêter à rire;
Il réuſſit, il leur rendit le cœur,
Bannit la crainte et réveilla leur ire.

De ce tour-là, quoique ſubtil et fin,
Luther, Calvin, Généviève, Hédevige,
Voyent d'abord quel eſt le but malin,
Ils courent tous où le danger l'exige,
Dans les horreurs de ces funèbres champs,
Parmi les morts, les bleſſés, les mourans.

De Kalkenſtein Luther prend la figure;
Comme Deſſau ſe traveſtit Calvin;
La ſainteté du genre féminin,
Ne voulant pas haſarder l'aventure,
Sur un grand chêne, auſſi haut qu'un clocher,
Modeſtement alla pour ſe percher;
Et ſans répit deſſus ſa troupe aimée,
Du haut en bas béniſſait ſon armée.

On ralliait les corps des deux côtés,
Mais les Lorrains ſont preſque démontés,
Népomucène en voyant leur faibleſſe,
Pour les ſauver invente une fineſſe,

Il ſentait bien qu'un combat général,
A ſon parti devienderait fatal ;
Pour l'éviter il anima de rage
Le fier Waldeck, dont le bouillant courage
Ne reſpirait qu'après les grands dangers,
Et qui, ſuivant ſon naturel féroce,
Ne demandait pas mieux que plaie et boſſe.

Il lui cria, venez pour nous venger ;
Waldeck l'entend, il pique, part, s'élance,
Entre les corps ce prince ſeul s'avance,
Et fièrement il provoque au combat
Des Pruſſiens, qui ſe croit la vaillance
De l'attaquer ; Truchs ſort avec éclat.

Waldeck l'approche, et la fureur le guide,
Truchs à ce prince en deux coupa la bride ;
Le fier Waldeck écumant de courroux,
Atteignant Truchs de ſon fer homicide,
En le frappant lui fend le deltoïde ;
Le ſang jaillit, Truchs veut ſe ſoutenir,
Il tombe enfin comme un coup de tonnerre,
Bien étonné de ſe trouver par terre ;
La voix lui manque, il commence à frémir,
Il treſſaillit, ſes yeux ſont troubles et ſombres,
Et la mort vient le couvrir de ſes ombres.

Waldeck en fut bien plus préſomptueux;
Qui de vous tous, dit-il, je le propoſe,
Après ce coup eſt aſſez courageux
Pour m'attaquer ; qu'il ſe montre, s'il oſe!
Tout comme Truchs je ſaurai le punir.

Lors Rottembourg entra dans la carrière,
Prince, dit-il, pourrez-vous repentir,
De ce diſcours l'arrogance ſi fière
Va dans ce jour cauſer votre malheur;
Si Truchs eſt mort, je vis et j'ai du cœur.

Waldeck outré, rougit de ſa menace,
Venez, dit-il, courons-en le haſard.

Tout ce qu'a pu la force avec l'audace,
Le cœur, l'adreſſe, et l'eſcrime et ſon art
Fut employé ce jour de chaque part.

Tels dans des cirques pour célébrer des fêtes,
Rome donnait de grands combats de bêtes,
Où les taureaux, les tigres, les lions
Griffes et dents teintes de leur furie,
Se déchirant, ſe privaient de la vie.

Et tels étaient ces deux preux champions ;
L'œil enflammé tous les deux ils s'excitent,
Plein de courroux s'approchent et s'évitent,
Flamberge au vent en rond caracolant,
Subitement l'un ſur l'autre fondant,
En furieux mille coups ſe portèrent,
Et leſtement en l'air ces coups parèrent;
Plus animés, tous les deux s'aſſaillans,
Ils ſe frappaient et d'eſtoc et de taille ;
Mais leur cuiraſſe eſt comme une muraille,
Le fer gémit ſous leur effort puiſſant,
Du dur acier partent des étincelles.
Il pare encor les atteintes mortelles.

Mais Rottembourg plus frais, plus vigilant,
Plus de ſang-froid fondit ſur ſon Alteſſe,
Et d'un grand coup acéré du fendant,
Dans le biceps profondément le bleſſe.

Waldeck voulant de ce bras le frapper,
Le lève ; il tombe en laiſſant échapper
Ce fer ſanglant; ſon ame fut frappée,
Lorſqu'il perdit ſa redoutable épée,
Tout ſombre et morne en ſon cœur enrageant,
Devers les ſiens il marche lentement.

Comme un lion quand le Nègre le chaſſe,
Bleſſé du trait ſe retire à pas lents,
Et de ſa queue, en battant ſes deux flancs,
Tourne la tête et rugit plein d'audace.

Ainſi Waldeck part ſans confuſion,
L'air menaçant, il ſe tourne et murmure,
Chacun le plaint, on panſe ſa bleſſure,
Et de ſon ſang tarit l'effuſion.

Pendant ce temps s'avançait Saintignon;
De Rottembourg Chaſot ſuivit l'exemple;
L'Autrichien ſefait le rodomont;
Chaſot l'approche, un moment le contemple,
Et dégainant s'aſſure dans l'arçon.

Saintignon dit, je vais t'ôter la vie,
Fais vîtement ta prière à Calvin;
Remets ton ame à la vierge Marie,
Répond Chaſot, car tu touche à ta fin;
En même temps tous les deux s'atteignirent,
Différemment ces héros s'aſſaillirent:
Car Saintignon, qui n'eſt qu'un fanfaron,
Fuit le danger: Chaſot ſe pâmant d'aiſe,
Le pourſuivant, lui perce le trapèze;
La pointe ſort au-deſſous du menton.

Saintignon jette un cri abominable,
Qui, ſe heurtant par bricole au rocher,
Fait répéter un écho lamentable.

Sur ſon cheval on le voyait pencher;
Sa chute fait un bruit épouvantable,
Evanoui, râlant, battant du flanc,
Il rend ſon ame avec des flots de ſang.

Luther alors de ſa cavalerie
Et des héros ranima la furie,
Il marche droit ſur les Autrichiens,
Qui s'enfuyant, leur cèdent la bataille,
Tout l'honneur reſte aux braves Pruſſiens.

Mais Lobkowitz, autant qu'il peut, ferraille;
Il veut encor rappeler les Deſtins;
Stein, d'Aremberg, avec lui combattirent:
Ils ſont tomber ſous leurs cruelles mains,
Swerin, Camas, qui vaillamment périrent.

Saint Népomuc veut faire des exploits;
Luther le vit, et lui perça la joue:
Le ſaint bleſſé, ſe tournant, fit la moue;
Car il perdit, pour la ſeconde fois,
Un grand morceau de ſa divine langue;
Depuis ce jour plus ce ſaint ne harangue.

Pour

Pour ſe venger il court bleſſer Luther,
Dans certain lieu que lui dit Lucifer,
Où la culotte eſt jointe à la cuiraſſe;
Fâcheux endroit pour moine qui fait race,
Il en jeta des cris perçans en l'air.

Si tu prétends ſavoir, lecteur folâtre,
Quel eſt le ſang d'un ſaint de grand renom,
En feuilletant je trouve dans Milton,
Que c'eſt, dit-il, une liqueur blanchâtre.

Les ſaints bleſſés diſparaiſſent d'abord,
Pour Rottembourg il marche vers la troupe
De Lobkowitz qui combattait encor,
En la tournant, la retraite il lui coupe.

Mais celui-ci, par un dernier effort,
Suivant ſon cœur que nul danger n'effraie,
Perce ce corps, et le chemin ſe fraie
Vers les Lorrains, en affrontant la mort.

Les Pruſſiens fondent comme la foudre
Sur l'ennemi, pour le réduire en poudre;
Et Lobkowitz, et ſes fiers défenſeurs
A fuir auſſi, fallurent ſe réſoudre;
Les Pruſſiens étaient déjà vainqueurs.

Et Rottembourg fait dans cette déroute
Sur les fuyards, ſuivant plus d'une route,
Des priſonniers des plus huppés ſeigneurs.

Alors commence avec plus de furie
Un périlleux combat d'infanterie;
Les Pruſſiens ont leur Palladion
Environné d'un épais eſcadron.
Le bon Charlot craignant cette tuerie
Se fait donner ſon abſolution.
De tous côtés ſe fit la boucherie;
Le bataillon contre le bataillon
Fait à grand bruit ſa décharge terrible;
Le jour s'éclipſe et la fumée horrible
Augmente encor l'horreur de l'action.
L'éclair des coups brille en ce noir nuage;
Les fuſils font un bruit tel que l'orage;
Le plomb volait tiré par pelotons,
Siffle, fend l'air, et ſans diſtinctions,
Princes, ſujets également il frappe,
Portant la mort à tous ceux qu'il attrape.

Vous expirez, généreux fils d'Albert,
Princes iſſus de tige ſouveraine,
Et vous Guillaume aux Pruſſiens ſi cher,

Et vous Dureige, et vous brave Varenne,
Que de héros moiſſonnés dans ces champs!

Telles ces fleurs de cent couleurs ornées,
Qui ſans paſſer l'eſpace d'un printemps
D'un ſouffle ardent ſont pour jamais fanées,

Les Pruſſiens dans ce combat ſougueux
Font redoubler leur cruelle décharge;
Dans un moment le fantaſſin recharge,
Le noir Etna dans ſes braſiers affreux,
Non! tout l'enfer n'a point de pareils feux!

Des ennemis un grand nombre périrent,
Et de leurs rangs les files s'éclaircirent;
Sur leur viſage était peint la terreur;
L'Autrichien en l'air tirait de peur.
Décrivant l'arc une balle s'élève,
Deſſus ſon chêne atteignit Géneviève,
Dans ſon talon fait bleſſure griève:
La Sainte en l'air en jeta quelques cris
Et va ſe plaindre au benoît Paradis.

Des coups tirés l'air gémit et bourdonne;
Tout à l'entour de ſes traînans drapeaux
L'Autrichien confondu tourbillonne,
Il a perdu la fleur de ſes héros.

Le Pruſſien voit ce trouble et ſe jette
Sur l'ennemi fraiſant la bayonnette ;
Le trouble augmente, il s'accroît, et qui put
A toutes jambes ainſi qu'un daim courut.

Figurez-vous un troupeau dans la plaine,
Eparpillé, courant tout hors d'haleine
Devant un loup affamé qui le ſuit.

Ainſi devant Deſſau qui la pourſuit,
Se débandant, du péril alarmée,
Du bon Charlot fuyait alors l'armée
Et le maſſacre en fut prodigieux.

Quand la bataille à la fin fut finie,
Le Pruſſien doucement ſe rallie;
On entendait chez les victorieux
De tous les rangs partir des cris joyeux ;
Feſant en l'air un affreux tintamare
En ſe mêlant au ſon de la fanfare.

Lors d'un échange on forma le projet,
Contre un Lorrain l'on veut troquer Darget;
Au bon Charlot on propoſa l'affaire ;
Il y conſent en prince débonnaire.

Ainſi Darget aux Pruſſiens rendu
Fut dans leur camp en triomphe reçu;

Le bon Charlot ajoute à ſa réponſe,
Que pour jamais dès ce jour il renonce
A ſes deſſeins ſur le Palladion.

Ce mot des chefs éteignit la rancune
Fefant ceſſer toute déſunion,
Des Pruſſiens il combla la fortune.

Déjà la Mort, fille affreuſe du Temps,
A recueilli de tous les combattans
Que leur valeur fit périr ſur ces rives,
Des deux partis les ames fugitives.
Elle conduit ce peuple vers le ciel;
Chemin fefant des morts le nombre augmente;
Il s'accroiſſait d'un tribut caſuel
De l'univers, qui paſſait ſon attente.
Tous les états s'y trouvent confondus;
Maîtres, ſujets, ſoldats, dévots, miniſtres,
Sages et rois qui voyageaient tout nuds;
En raiſonnant de leurs deſtins ſiniſtres,
Ils ſuivaient tous leur conducteur cruel
Qui les mena vers le trône éternel;
Alors les morts paſſèrent en revue;
On y trouva mainte face inconnue,
Et maint viſage encor tout effaré,
En hiéroglyphe, à l'entour balafré.

Le père alors ſe fait donner la liſte
De tous ces morts à l'œil hagard et triſte;
Là, d'un chacun eſt la condition,
Le caractère et la profeſſion;
Et ſe ſuivant l'un et l'autre à la piſte,
On les appelle un chacun par ſon nom.

Un tel fut roi; le ſeigneur le condamne.
Un tel fut moine; auſſi-tôt il le damne.
Son fils lui dit: Ah! mon papa mignon,
Pourquoi damner ces honnêtes perſonnes?
Il lui répond: Pour nous ne ſont pas bonnes;
Les rois ſont gens par fois ambitieux,
Ils pourraient bien nous ravir nos couronnes;
Ils ſont vauriens et toujours vicieux.
Moines aux cieux en grand nombre fourmillent;
Vois ces fripons comme chez nous ils brillent:
Et quelque pape endiablé de nos ſaints,
Y placerait de ces nouveaux faquins.

On lui préſente alors des gens de guerre,
Qui ont péri dans ces combats ſur terre;
Le roi leur dit: Approchez, mes amis!
Pourrez ſouvent vous rappeler l'hiſtoire,
De vos combats conter toute la gloire
Dans un recoin du benoît paradis.

Je veux ſauver tous ces gens-là, mon fils,
Car ils n'ont point l'ame méchante et noire;
Qu'on les nourriſſe et qu'on leur donne à boire,
Et, pour calmer dans ces lieux leurs ſoucis,
Une catin de ſainte à leur uſage:
(La Madelaine eut ce lot en partage)
Bien mieux ces gens valent que nos dévots;
Tout doucement y vivront ces héros.

Qui fuit là-bas? Quel eſt ce perſonnage?
C'eſt Lock, grand roi, qui vient vous rendre hommage.
Quel eſt ce Lock? et quel eſt ſon métier?
Lock lui répond; j'ai conſacré ma vie
Aux vérités de la philoſophie,
Et j'ai marché par un nouveau ſentier;
L'analogie, avec l'expérience
Sur la nature ont fondé ma ſcience;
J'ai décrié la ſuperſtition,
Et de vos ſaints j'ai dénigré l'empire.
Mon cœur eſt pur, et ma religion
N'approcha point de celle de Porphire.
Deſſous mes pieds ſi j'écraſais l'erreur,
N'en fus pas moins un partiſan fidèle
D'un culte pur qu'on doit au Créateur;
Je l'adorai toujours rempli de zèle.

Ah! par l'enfer ce ſage a grand'raiſon,
Leur dit le roi; finiſſons la cabale,
Chaſſons ces ſaints, qui donnent tous ſcandale;
Je veux ce jour réformer ma maiſon.

Allez maudits, qui prétendez ſur terre
Ravir les droits du Maître du tonnerre:
Allez là-bas, grands ſaints de l'Univers,
Griller tous vifs aux charbons de l'enfer.

Lock demeurez, vivez en aſſurance,
Pour admirer mon immenſe puiſſance.

Ainſi dans peu le bon Père éternel
De ſcélérats purifia le ciel;
Il en chaſſa les ſaints et les ſophiſtes;
Il y plaça des honnêtes déiſtes.
Du Roi céleſte ils voyent le profil,
Car ils ſont tous aſſis près de ſa droite;
O! mes amis, c'eſt ce que je ſouhaite
A vous, à moi de même. Ainſi ſoit-il.

FIN.

PENSÉES

SUR LA

RELIGION.

PENSÉES

SUR

LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

S'il nous eſt permis d'examiner notre religion ?

I.

On ne peut douter que dans toute ſorte de religion il n'y ait des perſonnes de bonne foi ; les voyages nous confirment beaucoup dans cette vérité. Or ſi un catholique de bonne foi ne veut pas examiner ſa religion, pourquoi voudra-t-il qu'un mahométan de bonne foi examine la ſienne ? celui-ci croit également que ſa religion vient de Dieu, qui l'a révélée par Mahomet, comme le chrétien croit que Dieu a révélé la religion chrétienne par Jéſus-Chriſt. Il y a bien de l'injuſtice parmi les hommes, et chacun en ſon particulier ſe croit infaillible.

II.

Plus on examine la vérité, plus on la connait. L'examen et l'attention ſont une prière naturelle que nous feſons à Dieu pour nous porter à découvrir la vérité. Si la religion chrétienne eſt véritable, l'examen nous fortifiera dans ſa croyance ; ſi elle eſt fauſſe, quel bonheur pour nous de ſortir de l'erreur !

La religion eſt un dépôt que les pères ont laiſſé à leurs enfans. Si ce dépôt n'eſt pas une fiction, que craignons-nous de l'examiner? et s'il en eſt une, quel mal y aura-t-il à reconnaître que ce qu'on nous a donné comme une réalité, n'eſt qu'une imagination de nos ancêtres.

III.

Nous ne ſommes dans une croyance, ou dans un ſentiment, que par préjugé ou par raiſon.

Nous y ſommes par raiſon, lorſque nous l'embraſſons avec un ſérieux examen, et par l'évidence de la démonſtration.

Nous y ſommes par préjugé, quand nous l'embraſſons par quelqu'autre voie que ce ſoit. Comme lorſque nous croyons que quelque choſe eſt, uniquement parce que nos pères, nos paſteurs, nos maîtres, nos amis nous l'ont appris, et nous ont dit que cela était ainſi.

Ce que nous croyons par raiſon ne ſaurait être faux, parce que la raiſon eſt une lumière qui vient conſtamment de Dieu, et que Dieu ne ſaurait nous tromper.

Ce que nous croyons par préjugé peut être faux ou véritable, et nous ne devons croire qu'il eſt l'un ou l'autre, qu'après un ſérieux examen.

IV.

Ainſi lorſque nous croyons une religion véritable ſans l'avoir examinée, et ſeulement parce que nous

y ſommes nés, ou enfin parce que ceux qui avaient quelque autorité ſur nous, nous l'ont dit, nous n'y ſommes que par préjugé ; cette religion peut donc être fauſſe malgré notre bonne foi.

Quel malheur nous menace ! qu'un chrétien conſidère le péril d'un mahométan de bonne foi, qui n'eſt dans ſa religion que par préjugé !

Or, juſqu'à ce que nous ayons examiné notre religion, qui nous a dit que nous ne ſommes pas dans la malheureuſe ſituation d'un mahométan? quelle marque viſible, quel caractère ſenſible avons-nous qui nous raſſure ? eſt-ce notre préjugé et notre bonne foi ? car on ne ſaurait nier que, dans toutes les religions, on ne trouve ce préjugé et cette bonne foi.

V.

Le chrétien ſe flatte lorſqu'il croit que toutes les autres religions ſont viſiblement mauvaiſes. Il n'eſt pas en cela de ſi bonne foi que l'Ecriture, qui dit que Jéſus-Chriſt paraît une folie aux nations, que les Juifs le regardent comme leur honte : *Gentibus quidem ſtultitiam : Judæis autem ſcandalum.*

Tous les autres peuples de la terre nous croient les plus déraiſonnables en matière de religion. Les païens diſent que nous adorons un homme et un morceau de pain; et qu'ainſi nous n'avons rien à leur reprocher. Les Turcs nous accuſent de multiplier la divinité. Enfin ſi nous croyons que les autres doivent embraſſer notre religion parce que les leurs contiennent des impertinences, ils ſou-

tiennent la même choſe de leur côté. Ainſi puiſque chacun juge de ſa religion par préjugé, l'examen ſeul peut nous détromper.

VI.

Non-ſeulement cet examen eſt utile, puiſqu'il peut nous détromper ſi nous ſommes dans une fauſſe religion, et nous affermir ſi nous ſommes dans une véritable; mais de plus, cet examen eſt néceſſaire et indiſpenſable, car nous n'avons rien qui nous intéreſſe tant que l'éternité.

Une multitude innombrable d'hommes nous diſent par leur conduite et par leurs paroles, que nous ſommes dans une fauſſe religion, que nous ſouffrirons éternellement; et nous avons l'aſſurance de demeurer tranquilles, et de ne pas examiner ſeulement ſi tant de perſonnes ſe trompent, ou ſi c'eſt nous qui nous trompons!

VII.

D'ailleurs ne dois-je pas craindre de ne pas ſuivre la volonté de Dieu? Car enfin, avant l'examen, je ne ſuis pas aſſuré de le connaître, je dois lui dire, avec le prophète: *Notam fac mihi viam in quâ ambulem, doce me juſtificationes tuas.* Comment pourrais-je diſcerner les fables des hommes d'avec la loi de Dieu? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua.*

VIII.

Il ſe fait dans le monde une circulation de toutes choſes, même de la religion: l'orient a été le centre du paganiſme, enſuite de la religion chrétienne; aujourd'hui il l'eſt de la mahométane. Ce qu'il y a de particulier, et qui convient au ſujet de ce chapitre, c'eſt que comme les anciens chrétiens qui ſuccédèrent aux païens ſe moquèrent de leur religion, les mahométans qui ſuccèdent aux chrétiens, les tournent ſans ceſſe en ridicule.

IX.

L'homme ne doit agir que par raiſon; Dieu même n'agit ſur nous que par cette voie, et les théologiens conviennent qu'il éclaire l'eſprit avant que d'échauffer le cœur.

La foi vient de l'ouïe, ſelon l'Ecriture, c'eſt-à-dire, que la foi vient à nous parce que les hommes nous diſent que Dieu a révélé certaines vérités.

La foi ſuppoſe donc la raiſon; et celle-ci ne doit ſe faire entendre que lorſqu'elle eſt conduite juſqu'à la foi, c'eſt-à-dire que la raiſon, qui nous découvre que Dieu eſt infaillible, nous doit convaincre de la révélation; après quoi elle doit croire aveuglément; ou Dieu ne nous révélant point la religion par lui-même, nous devons conſtamment examiner ſi celle que certains hommes nous propoſent eſt préférable à celle que d'autres hommes propoſent ailleurs. Car les hommes ne ſont pas infaillibles; et puiſque ce ſont les hommes qui nous

apprennent la révélation, il eſt certain, comme dit l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, que tout ce que les hommes nous apprennent eſt ſoumis à notre raiſon.

Il n'eſt pas permis de croire les hommes ſur leur parole, continue le même auteur. Ce n'eſt pas une preuve ſuffiſante pour croire une choſe que de l'entendre dire par un homme qui parle avec zèle et avec gravité. Ne peut-on jamais dire des fauſſetés et des ſottiſes de la même manière qu'on dit de bonnes choſes, principalement ſi l'on s'en eſt laiſſé perſuader par ſimplicité ou par faibleſſe?

Dans les affaires de conſéquence, on veut rendre raiſon de ſa conduite; on ne veut pas agir par haſard; pourquoi ſerons-nous moins exacts en matière de religion?

X.

Pour être dans la diſpoſition de ſuivre exactement la volonté de Dieu en matière de religion, il faudrait commencer par lui faire un ſincère ſacrifice de ſes préjugés. Preſque tous les hommes ſoutiennent avec force et avec zèle les choſes dont on leur inſpire de la vénération et de l'attachement dès l'enfance; ce que nous avons appris des perſonnes qui avaient quelque autorité ſur nous a gravé des traces profondes dans notre cerveau. Qui peut être en état de les effacer et d'en former d'autres, que la ſeule raiſon? C'eſt par leur anéantiſſement total qu'il faudrait commencer; mais l'orgueil, l'intérêt, et le préjugé ſont trois obſtacles en matière de religion, que peu de perſonnes peuvent ſurmonter.

Celui

Celui qui eſt dans l'erreur de bonne foi, et qui n'a pas les moyens d'en ſortir, doit eſpérer en la bonté de Dieu ; mais celui-là doit trembler, qui demeure dans l'erreur parce qu'il ne veut pas s'éclairer faute de ſoins et de diligence.

XI.

N'eſt-il pas ſurprenant de voir dans toutes les religions des perſonnes d'un bon ſens en toute autre choſe, tomber de ſang-froid dans des impertinences ? s'habiller de certaine façon, faire des tours, des demi-tours, babiller tout haut, et puis tout bas, badiner avec un morceau de pain, tantôt le montrer, tantôt le cacher, enſuite le manger, monter ſur un autel, deſcendre, remonter, faire des geſtes tantôt lents, tantôt prompts.

Sans notre préjugé, ne regarderions-nous pas toutes ces cérémonies du même œil que les regarde un mahométan qui s'en divertit, comme nous nous divertiſſons de ſes extravagances, qu'il croit des myſtères ſacrés comme nous croyons ceux-ci en être ?

Ceux qui diſent qu'ils ne riſquent rien de demeurer dans la religion chrétienne, ne prennent pas garde qu'en cela ils péchent contre cette religion même, parce que non-ſeulement elle oblige de croire qu'on ne riſque rien en la ſuivant, mais qu'on eſt obligé de la ſuivre, et que ceux qui ne la ſuivent pas ſont damnés.

D'ailleurs ceux des autres religions tiennent le même langage ; le turc dit qu'il ne riſque rien de ſuivre la religion de ſes pères, qui eſt celle de la

nature : que les chrétiens riſquent tout de croire un Dieu triple, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu homme, en un mot, bien des choſes oppoſées à la lumière de la raiſon. C'eſt riſquer que de ſuivre une doctrine contraire à cette lumière, qui conſtamment ne vient que de Dieu. Donc il faut examiner ſa religion.

XII.

Les hommes ont tellement reconnu, dans tous les temps, la néceſſité de la révélation pour établir une religion, que tous les auteurs des ſectes ſe ſont vantés que Dieu leur avait révélé ce qu'ils enſeignaient aux autres; mais ſi Dieu l'a révélé à l'un, il ne lui aurait pas plus coûté de le révéler aux autres; Dieu eſt par-tout préſent quand il révèle.

A certains mouvemens ſont liés certaines impreſſions; vous n'avez reçu que les mouvemens auxquels eſt liée l'impreſſion que votre religion eſt la vraie; vous ne ſauriez ne pas la croire telle, qu'en examinant la cauſe de ces mouvemens.

L'onction dépend du tempérament; c'eſt le propre des tempéramens tendres. M. de Cambrai écrivit avec onction contre M. de Meaux; St. Jérôme contre St. Auguſtin; St. Paul contre St. Pierre; St. Cyprien ſoutenait avec onction que le baptême des hérétiques ne valait rien; chacun croit parler le langage du St. Eſprit; à quel caractère devrait-on bien le connaître? Nous, qui ſommes hommes, ne ſavons-nous pas bien juſqu'à quel point d'autres hommes ont pu être ou impoſteurs ou dupés?

CHAPITRE II.

S'IL y a une véritable religion, il faut avoir bien peu de juſteſſe d'eſprit, et être bien inſenſible au plaiſir et à la douleur, pour ne pas examiner une fois la religion avec toute l'attention dont on eſt capable. Que peut-il y avoir, depuis le moment de notre vie juſqu'à celui de notre mort, qui nous doive intéreſſer davantage, que l'état où nous devons être après la fin de nos jours? L'état heureux ou malheureux où nous ſommes pendant la vie, peut finir à chaque inſtant, et nous ſavons qu'il finira; l'état après la mort n'a d'autres bornes que l'éternité. Dans les premières années de notre vie nous n'avons point aſſez de capacité ni de force pour nous occuper d'autres choſes que du préſent; il ſe fait chez nous des impreſſions qui nous empêchent d'examiner l'avenir; cette faibleſſe nous fait croire facilement ce que nous diſent ceux en qui nous trouvons plus de lumières; ce qui eſt en eux un effet de leur expérience, nous le regardons comme la ſuite d'une connaiſſance naturellement plus étendue que la nôtre. Le temps ſe couvre; ils nous diſent qu'il va pleuvoir, et il pleut; ils prévoient les viciſſitudes des ſaiſons, ils prennent des meſures juſtes pour nous en garantir. La religion nous promet un bonheur éternel et nous menace d'un malheur ſans fin, ſelon la différente conduite que nous aurons gardée pendant notre

vie; conduite qu'elle nous preſcrit: pouvons-nous nous étourdir juſqu'au point de ne pas examiner qui fait ces promeſſes et ces menaces, et quels en ſont les fondemens? Il y a plus, la religion n'eſt pas uniforme dans l'univers. Qui le croirait? dans le même climat, dans la même ville, on nous enſeigne en divers endroits, ſous le nom de religion, des dogmes différens et entièrement oppoſés. Ici on nous menace du feu éternel, ſi nous ne croyons que Dieu même eſt enfermé ſous les apparences trompeuſes d'une certaine étendue; là on nous dit avec le même appareil que nous ſouffrirons la même peine ſi nous le croyons. Que de contrariétés! Le ſimple détail des différentes religions de l'univers offre une ample matière à des volumes entiers. Elles ſe condamnent preſque toutes les unes les autres. Elles ne ſauraient donc toutes être véritables, la vérité n'étant pas oppoſée à elle-même. S'il n'y avait qu'une religion véritable, Dieu nous l'aurait annoncée clairement ſans équivoques; Dieu qui eſt la vérité même, ne ſaurait être obſcur. Même s'il n'y avait qu'une différence de culte ou de cérémonie, je ſouffrirais qu'on regardât cette différence comme la diverſité des vêtemens, qui peut faire une agréable variété. Mais les dogmes qu'on enſeigne en Angleterre ſont incompatibles avec ceux qu'on propoſe à Rome. La religion des Chinois exclut celle des Perſans. Chaque ſociété ſe croit infaillible, et foudroie celle de ſon voiſin. Qui peut entendre prononcer à une infinité d'hommes raiſonnables et de bonne foi un jugement qui nous condamne à des peines éternelles, ſi nous

croyons ou ne croyons pas de certaines choſes, et demeurer tranquilles ſans examiner ſérieuſement s'ils nous trompent, ou s'ils ſont eux-mêmes dans l'erreur? On ne peut imaginer d'aveuglement plus extrême que celui de s'étourdir ſur un ſujet ſi intéreſſant. Nous n'avons que notre bonne foi, et le préjugé de l'éducation qui nous raſſurent, mais eſt-ce aſſez pour demeurer tranquilles? Toutes les religions ne nous offrent-elles pas des exemples d'une égale bonne foi et d'une éducation qui opère la même aſſurance? Que chacun donc examine ſa religion, qu'il voie s'il n'eſt pas dans la même erreur, où il aſſure qu'eſt ſon voiſin. Cet examen eſt néceſſaire, il n'eſt pas poſſible qu'on n'en retire aucun avantage conſidérable, car la vérité ne craint point l'examen. Mais quel affreux détail, dit-on ordinairement, que celui d'examiner ſa religion? Il faut d'abord ſavoir toutes celles de l'univers pour en faire un juſte parallèle, et choiſir enſuite la plus raiſonnable. Or comment être inſtruit ſur ce ſeul point? Il y a plus de religions que de nations; d'ailleurs ſi l'on n'en veut même examiner qu'une ſeule, quelle connaiſſance faut-il avoir de l'antiquité. Combien de langues différentes ne faut-il pas ſavoir pour examiner ſi les premiers ſectateurs de ces religions ont été conformes dans leur croyance à ceux qui les profeſſent aujourd'hui! Il faut être un critique exact pour diſcerner les altérations qui ont été faites dans les anciens auteurs, par la malice ou par l'ignorance des copiſtes, ou par la traduction ou la différence expreſſion des langues. La vie eſt-elle aſſez longue pour ſuffire à

tant de recherches ? Encore avons-nous pour cela des règles infaillibles, et eſt-on déterminé autrement que par des conjectures vraiſemblables ? Non, le parti le plus ſûr eſt de croire. C'eſt ainſi qu'on s'endort dans la plus coupable des négligences.

La plupart de nos erreurs et de nos paralogiſmes viennent de ce que nous raiſonnons ſur des mots avant que d'en fixer le véritable ſens. Ainſi avant que de voir ſi notre religion eſt bonne et ſi elle doit être préférée à celle des autres, déterminons ce que c'eſt que religion, et ce que c'eſt que de croire. Peut-être abrégerons-nous le détail qui nous épouvante. La religion eſt un culte fondé ſur la révélation ; elle oblige les hommes à croire de certaines choſes, et à en pratiquer d'autres, pour donner à Dieu des preuves actuelles d'obéiſſance et d'amour. On appelle fauſſe religion le culte que les hommes rendent à Dieu, ſans que Dieu l'ait révélé ni exigé. Croire, c'eſt ſoumettre ſa raiſon à ce que Dieu a révélé ; ainſi la foi ſuppoſe l'autorité divine, et par conſéquent dire qu'il faut croire ſans raiſonner, ſoutenir qu'il faut ſuppoſer que Dieu nous a révélé quelques dogmes, ſans examiner s'il eſt vrai qu'il les ait révélés, ce qui ne tend pas moins qu'à autoriſer toutes ſectes de religion, c'eſt une erreur des plus groſſières. S'il eſt de l'eſſence de la véritable religion qu'elle ſoit révélée de Dieu, il n'y a point de véritable religion dans le monde ſi Dieu n'en a point révélé. Ainſi examiner s'il y a une véritable religion dans le monde, c'eſt examiner ſi Dieu a révélé aux hommes un culte qu'il exige d'eux. On ne connaît point de vérité plus évidente que celle-

ci, c'eſt que Dieu ne ſaurait nous tromper, non-ſeulement parce qu'il eſt ſouverainement bon, mais parce que c'eſt une faibleſſe que de tromper, et Dieu eſt incapable de faibleſſe : donc ſi Dieu eût voulu être honoré d'un culte particulier, il nous l'aurait révélé ſans équivoque, ſans diſtinction, mais d'une netteté et d'une ſimplicité dignes de lui. Dieu a fait le monde, il a créé l'homme; s'il eût voulu un culte particulier, il l'aurait preſcrit en créant l'homme, et tous ſes deſcendans et la poſtérité l'auraient ſuivi. Quelle comédie fait-on jouer à Dieu! tous les ſiècles ont vu naître de nouvelles religions; chacune ſe vante d'être la véritable et celle que Dieu a révélée. Laquelle croire? Quel plaiſir prendrait Dieu de ſe révéler d'une façon aux uns et d'une autre manière aux autres? Non, tant d'inconſtance et de variété ne ſont point l'ouvrage de Dieu; il eſt conſtant et immuable. Dieu a fait la nature, elle a toujours été de même, elle n'a point changé : pourquoi Dieu en agirait-il autrement en matière de religion? Pourquoi aurait-il réformé tant de fois la religion chrétienne, qui ſe croit la véritable? on ne réforme en un mot que ce qui eſt mal fait, et Dieu eſt incapable de mal faire ce qu'il fait, ni de tromper perſonne pour ſe procurer le moindre avantage, ni pour éviter le moindre mal; et d'ailleurs il eſt tout-puiſſant; il ne peut y avoir d'être qui opère quelque choſe d'oppoſé à ſa volonté. Ainſi ce qu'on croit ſur le fondement de la révélation divine, on le croit par la raiſon de Dieu même; et par conſéquent ſur un motif évidemment plus

certain qu'aucune démonſtration de géométrie. L'autorité divine eſt donc le fondement de la foi ; auſſi tous les théologiens enſeignent après St Thomas que l'exiſtence de Dieu n'eſt pas un article de foi, *non objectum fidei, ſed ſcientiæ.* Ils ſuppoſent au contraire qu'on eſt déjà convaincu d'un être incapable de tromper ; parce que, diſent-ils, quand on demande pourquoi croyez-vous ? on répond, parce que Dieu l'a dit. Donc la foi ſuppoſe 1. qu'on connaît Dieu avant que de croire ; 2. qu'on eſt convaincu qu'il a parlé. Le vulgaire qui n'agit que par préjugé ne diſtingue pas ce qui eſt du reſſort de la raiſon d'avec ce qui regarde la foi. Tantôt il ſoumet mal à propos la foi à la raiſon, comme quand il ſe donne la liberté d'examiner la ſubſtance des myſtères ; et tantôt il ſoumet ſans diſcernement la raiſon à la foi, comme font ceux qui n'oſent révoquer en doute ce que leurs maîtres et leurs paſteurs leur ont appris. Puiſque, pour diſtinguer la foi véritable des erreurs, il eſt néceſſaire qu'elle ait un autre fondement, qu'elle même elle ne peut en avoir de plus ſolide que la raiſon, dont Dieu ſeul eſt l'auteur comme de la foi ; il ſuit que la raiſon nous doit conduire à la véritable foi et à la diſcerner des fables que la malice des hommes a inventées : mais quand la raiſon nous a guidés juſqu'à la foi, elle ſe doit taire entièrement : ou ſi elle parle, ce ne doit être que pour nous dire qu'elle fait avec certitude qu'elle doit ſe ſoumettre entièrement à la foi. La raiſon connaît Dieu, et examine avec d'autant plus d'exactitude la vérité de la révélation, qu'elle voit qu'il n'y a rien de plus dangereux

que de prendre des fantômes pour des vérités révélées ou des vérités révélées pour des fantômes. Mais quand elle a reconnu que Dieu parle, elle écoute et ſe tait. Toutes les queſtions ſe réduiſent à celle-ci, ſavoir ſi Dieu a parlé et quelles ſont les vérités qu'il a révélées. Ce qui ſera examiné dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Des preuves que doit avoir la véritable religion, et des conditions que ces preuves demandent.

La religion eſt le culte que les hommes diſent que Dieu exige d'eux. Dieu ſeul doit avoir révélé aux hommes ce culte; autrement on n'aurait aucune raiſon de prétendre que Dieu le demandât de nous. Les preuves de cette révélation ne doivent point être douteuſes. Dieu eſt trop juſte pour en agir autrement; je ne trouve point que ma raiſon qui me vient conſtamment de Dieu, me faſſe plus pencher pour une religion que pour une autre; ainſi les vérités de religion ne ſont point des vérités innées et métaphyſiques, ni éternelles qu'on voit et qu'on connaît par-tout; ce ſont des vérités qui dépendent de faits; ce ſont même des vérités que je ne dois point croire légèrement de peur de m'expoſer à rendre à Dieu un culte qu'il n'approuve point. Ainſi l'on peut dire que bien loin qu'il faille croire aveuglément en matière de religion, il n'y a rien qui demande plus de circonſ-

pection, et où il faille être plus difficile à ſe rendre; et que par conſéquent les preuves de la véritable religion doivent être claires, convaincantes et faciles. Si ma religion n'a que des preuves qui conviennent à toutes les autres religions, qui ſont équivoques, incertaines, d'une diſcuſſion impoſſible, j'ai lieu de m'en défier et de n'en rien croire. Si Dieu voulait que je l'honoraſſe d'un culte particulier, il eſt de ſa bonté et de ſa juſtice même, de me le manifeſter clairement; je ne ſaurais réſiſter à cette vérité; je la prends de la nature de Dieu même, qui eſt infiniment bon. Je trouverais de la cruauté à me refuſer des preuves claires de ſa volonté, moi qui ſuis entièrement diſpoſé à la ſuivre, qui ne la cherche et ne l'examine que de peur de prendre le change, et de regarder les illuſions des hommes comme des vérités, ou de prendre des vérités pour des illuſions des hommes. On me dit qu'il y a eu un J. C. qui a prêché, qui a fait des miracles, qui a été crucifié, qu'il était Dieu lui-même, qu'il eſt reſſuſcité, qu'il a été prédit pendant quatre mille ans, que la religion chrétienne eſt la plus ancienne de toutes les religions, qu'elle a commencé avec le monde, que les apôtres et les martyrs ne ſe feraient pas laiſſé mourir pour une fauſſeté, que cette religion eſt beaucoup étendue, quoiqu'elle révolte les ſens. Si on ne me donne que ces preuves, j'ai bien de la peine à me rendre, et je craindrais d'embraſſer le menſonge pour la vérité. Jéſus-Chriſt a fait des miracles, dit-on; où en eſt la preuve? S'il en avait fait autant que l'on dit, eſt-

il vraiſemblable que les Juifs ne ſe fuſſent point convertis, que les Romains n'en euſſent rien ſu, que les autres rois de la terre n'euſſent pas recherché un homme qui rendait la vue aux aveugles, qui reſſuſcitait les morts, qui redreſſait les boîteux? quel tréſor pour un royaume! Tout ce qui nous vient par le canal des hommes eſt ſujet à l'erreur, parce que les hommes ne ſont pas infaillibles, *omnis homo mendax.* Dieu ne doit point faire dépendre ſes vérités des traditions des hommes; il eſt trop juſte pour me ſoumettre à un motif ſi trompeur, et l'on peut dire qu'il y aurait de la cruauté à Dieu, d'exiger que les hommes ſe ſoumiſſent au rapport des autres hommes, touchant une lumière qui vient de lui-même, et qui nous dicte le contraire de ce que ces hommes publient. Les preuves de la religion doivent être claires, parce que nous avons une raiſon qui nous vient conſtamment de Dieu, et qui par conſéquent ne ſaurait être mauvaiſe; or cette raiſon s'oppoſant à ce que les hommes nous diſent de la religion, nous ne devons pas étouffer cette lumière ſur de ſimples probabilités; ce ſerait faire un très-mauvais uſage du plus précieux don que Dieu a fait à l'homme. Il faut donc des preuves certaines, exemptes de toute contradiction, pour ſoumettre une lumière qui nous vient de Dieu, et qui eſt ſemblable dans tous les hommes. Bien loin que les preuves de la religion ſoient claires, on ne voit rien de plus embarraſſé. Quand on ne ſerait pas convaincu d'ailleurs que la religion chrétienne eſt une pure invention de l'eſprit humain, on ne ſerait pas dans

l'impoſſibilité de connaître ſi ce que l'égliſe romaine croit aujourd'hui eſt la même choſe que ce qu'elle a cru autrefois. Tous les livres de l'Ecriture et des pères ont été ſujets à une infinité de fautes de copiſtes. Il a plu à divers particuliers, comme à Eſdras et à St. Jérôme de les réformer en divers temps. Les Bénédictins s'aviſent encore de nos jours de nous donner des additions des pères. Il y a eu une infinité de ſectes différentes dans les commencemens de l'égliſe; quand les pères ont réfuté quelque erreur, ils ſont tombés dans une extrêmité contraire; tout eſt confondu. Donc rien de toutes ces belles choſes n'eſt l'ouvrage de Dieu, qui ne ſe dément jamais; au lieu que les ouvrages des hommes ſont ſujets au changement comme les hommes même: l'effet n'eſt jamais plus parfait que la cauſe.

La véritable religion ne doit donc point avoir recours à de fauſſes preuves. Dieu eſt immuable, tout ce qui eſt changeant ne ſaurait lui convenir. La religion chrétienne a changé trop de fois de culte et de face, pour avoir été jamais inſpirée de Dieu. Adam et les premiers patriarches honoraient Dieu d'une manière bien différente de leurs deſcendans. Moïſe a changé la face du peuple juif. Salomon a fait encore d'autres changemens. J. C. a ordonné toute autre choſe. St. Paul a fait voir que Dieu ne voulait point de victimes. Chaque ſiècle, chaque concile a apporté quelque nouvelle diſcipline, je pourrais même dire, quelque nouveau dogme; et on en conviendrait ſi on était de bonne foi; non, non, tous ces chan-

gemens, encore une fois, ne ſont pas l'ouvrage de Dieu, et ne découvrent que trop l'ouvrage de l'homme. La principale condition, ou plutôt le vrai caractère d'une véritable religion, c'eſt qu'elle ne nous donne pas une fauſſe idée de Dieu; cette condition manque entièrement à la religion chrétienne. La pure raiſon nous donne de Dieu une idée bien plus digne de lui, que la religion chrétienne, qui nous repréſente toujours Dieu comme un homme; c'eſt, dit-on, pour s'accommoder à notre faibleſſe que l'Ecriture tient ce langage; c'eſt ainſi que l'on excuſe le ridicule des expreſſions dont l'Ecriture ſe ſert lorſqu'elle nous parle de Dieu; mais cette Ecriture ne ſatisfait que des eſprits prévenus.

Que l'Ecriture s'accorde à notre faibleſſe, pour nous faire entendre ce que nous ne ſavons point par la raiſon: qu'elle me faſſe des paraboles pour m'expliquer les qualités, les accidens de la parole de Dieu; mais je ne ſaurais comprendre que ce ſoit s'accommoder à ma faibleſſe que de parler de Dieu d'une manière qui répugne à l'idée que j'en ai.

Ma raiſon me dit que Dieu voit tout, qu'il eſt par-tout, que conſerver c'eſt agir, que pour agir quelque part il faut y être, l'action ſuppoſe la préſence. En un mot, Dieu eſt par-tout, je le ſais; et l'Ecriture, pour s'accommoder à ma faibleſſe, me dit que Dieu cherche Adam dans le paradis terreſtre, qu'il l'appelle Adam, Adam, *ubi es?* que Dieu ſe promène dans le paradis terreſtre; que Dieu s'entretient avec le diable au ſujet de Job. Ma raiſon me dit que Dieu doit être un eſprit parfait,

S'il était corps, il ſerait ſujet à la diviſion, et l'Ecriture me dit, pour s'accommoder à ma faibleſſe, que Dieu a des bras. Ma raiſon me dit que Dieu ne ſaurait être ſujet à aucune paſſion, qu'il doit avoir une prévoyance infinie, et qu'il eſt éternellement immuable; et la religion chrétienne m'apprend que Dieu parlant à lui-même, dit ces belles paroles: Je me repens d'avoir fait l'homme; que ſa colère n'a pas été inefficace, qu'il l'a détruit par le déluge; et comme il n'avait pas prévu que les hommes ſeraient encore les mêmes, qu'il a conſervé une famille qui en a produit de tout ſemblables aux premiers. Dieu eſt ſi faible, ſelon l'hiſtoire de la religion chrétienne, qu'il ne peut réduire l'homme au point où il le voudrait; il le punit par l'eau, enſuite par le feu, l'homme eſt toujours le même. Il envoie des prophètes, l'homme ne change point; enfin il n'avait qu'un fils unique, dit J. C. il a été obligé de l'envoyer; cependant les hommes ſont encore les mêmes: *quid potui facere vineæ meæ, et non feci?* Que de ridicules démarches la religion chrétienne fait faire à Dieu!

Ce n'eſt pas tout. Ma raiſon me montre en vain que Dieu eſt tout-puiſſant, qu'une autre volonté que la ſienne ne peut s'accomplir nulle part, et la religion chrétienne donne un adverſaire à Dieu, preſque auſſi puiſſant que lui-même, c'eſt le diable. L'Ecriture et la religion font livrer un combat perpétuel entre Dieu et lui; le diable ne cherche qu'à faire de la peine à Dieu, il veut lui ravir ſes créatures, *circuit quærens quem devoret;* il y réuſſit. A peine Dieu a-t-il créé l'homme, que le diable en

fait ſon eſclave. Qu'il en a coûté à Dieu pour ôter les hommes des mains de ſon ennemi! encore n'en a-t-il arraché que quelques-uns. Il fallut qu'il ait crucifié ſon propre fils, et c'eſt alors qu'il a ſeulement dit: *Me voilà maintenant maître du champ de bataille.*

Si Dieu n'a fait mourir ce fils que pour ſatisfaire à ſa vengeance, et que parce que ce fils a bien voulu par bon naturel ſe charger du péché de l'homme, je demande ſi ce n'eſt pas encore là renverſer entièrement l'idée que la raiſon me donne de Dieu? La vengeance eſt une paſſion qui ne ſaurait convenir à Dieu. La religion chrétienne fait jouer à Dieu la plus ridicule et la plus impertinente de toutes les comédies. Dieu nous donne des commandemens: la religion chrétienne nous apprend que nous ne ſaurions les accomplir ſans la grâce que Dieu donne à qui il lui plaît; et cependant Dieu punit ceux qui ne les obſervent point. Si l'on voulait entrer dans un plus long détail, il ne ſerait pas bien difficile de faire voir que la religion chrétienne nous donne une idée plus baſſe de Dieu qu'aucune autre religion ne l'a jamais fait. Si les payens n'avaient pas tant multiplié leurs divinités, et ne les avaient pas fait ſi ſenſuelles, qu'aurions-nous à leur reprocher?

Les chrétiens font Dieu triple, injuſte, faible, changeant, contraire à lui-même en mille manières, ſoit comme auteur de la grâce, ſoit comme auteur de la nature. Que conclure de-là, ſinon que la religion chrétienne a été imaginée par des cervelles qui n'avaient pas plus d'étendue d'eſprit, que ceux qui ont imaginé les autres religions.

Bien loin que les preuves de la religion chrétienne ſoient claires, et qu'elle ait été certaine d'abord et déterminée, on voit au contraire trouble par-tout. La religion chrétienne a été ſi peu certaine dès ſa naiſſance, qu'il s'eſt en même temps élevé dans ſon ſein pluſieurs ſectes différentes. On voit que bien loin que cette religion ait été plus claire et plus déterminée dans ſon commencement, comme elle l'aurait été ſi Dieu l'avait inſpirée; au contraire, elle s'eſt éclaircie avec le temps; elle a fait le même progrès que tout autre état ſéculier; les chefs qui n'étaient d'abord que de ſimples gueux, ſont maintenant de véritables princes. Je ne puis m'empêcher de faire ici une obſervation, qui fait bien ſentir l'homme dans la religion chrétienne.

Quand on demande d'où vient que J. C., les apôtres, et les autres premiers chefs de l'égliſe ont vécu dans une extrême pauvreté, d'où vient même qu'ils étaient obligés de gagner leur vie? on répond que c'était pour apprendre aux hommes le mépris des richeſſes et du faſte; on venait, dit-on, prêcher une doctrine toute oppoſée aux ſens; il fallait convaincre le peuple autant par les exemples que par les paroles. On demande pourquoi les apôtres et les pères de l'égliſe de ce temps-ci prêchent-ils avec un zèle infatigable au peuple le mépris des richeſſes, lorſqu'ils les recherchent avec tant de ſoins? ſuivent-ils les traces de J. C. et des apôtres? que pourront-ils répondre à tout cela, eſt-il poſſible qu'on ne puiſſe voir clair dans un jour ſi beau?

On demande enſuite d'où vient que J. C. et les premiers chefs de l'égliſe n'ont pas prêché ouver-

tement

tement les myſtères de la religion ? que J. C. a caché ſon incarnation miraculeuſe, que les apôtres et les anciens pères n'ont point parlé de l'euchariſtie? on répond qu'ils ont voulu ménager le peuple par une conduite ſage, qu'on appelle économie. On demande encore pourquoi les évêques et les cardinaux, qui ſont les chefs de l'égliſe ſont ſi puiſſans ? on répond que c'eſt pour contenir le peuple, qui a beſoin qu'on lui en impoſe. On a beau dire ; cette différente ſituation de la religion et cette différente conduite des chefs ne marque pas une différente ſituation dans l'eſprit du peuple qui eſt toujours le même : mais elle marque une différente ſituation dans ceux qui gouvernent l'égliſe, qui connaiſſant la folie de ceux qui abandonnaient les richeſſes pour vivre pauvres comme J. C., ſont ce qu'ils peuvent pour vivre comme les rois et les princes, dans un auſſi grand déréglement et avec autant de faſte. Conduite toute oppoſée à celle qu'ils prêchent. Mais le peuple ignorant et aveugle ne ſaurait ouvrir les yeux. J. C. et les apôtres auraient été bien embarraſſés de faire les princes ; ils ſentaient trop le ridicule de leurs myſtères, pour les prêcher publiquement à d'autres qu'à ceux dont ils avaient pu ménager l'eſprit, et qui ne pouvaient plus reculer après de certaines démarches. On demande d'où vient qu'on prêche publiquement les myſtères qu'on cachait autrefois ? on répond que les myſtères étant aſſez connus, il ſerait inutile de les diſſimuler. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on n'a révélé les myſtères de la religion qu'on cachait autrefois, que lorſqu'on a été

en état de les appuyer par la force. Si dès le commencement Dieu avait dicté la religion chrétienne, comme elle était plus près de ſon origine, ſes myſtères auraient été plus publics et plus connus, et on les aurait publiés avec plus de confiance et de liberté; n'eſt-il pas ridicule qu'on diſe que le peuple d'aujourd'hui a beſoin d'être ſoutenu par la magnificence, que celui d'autre fois était en état de s'en paſſer, et qu'au contraire le peuple de nos jours eſt plus en état de ſoutenir les myſtères? Pourquoi le peuple qui s'eſt accoutumé aux myſtères ne s'eſt-il point accoutumé à la modeſtie des paſteurs? Si le peuple de nos jours eſt en état de ſoutenir un Dieu mourant ſur une croix, un Dieu mépriſé, un Dieu morceau de pain, un Dieu expoſé à toutes les injures les plus infames; Meſſieurs les prélats, ne craignez rien, il vous reconnaîtra ſans peine, quand vous n'iriez pas dans un équipage de prince et de ſouverain. Voyez comme il ſe proſterne devant ſon Dieu, qui court les rues entre les mains d'un pauvre prêtre qui marche en tous lieux, en tout temps, et en toute ſaiſon; il vous rendra les reſpects qui vous ſont dûs quand vous marcherez comme St Pierre, puiſque dans tous les ſiècles il n'a pas méconnu ſon Dieu, qui n'a pas changé d'équipage. On a beau dire: le déſordre des paſteurs, leur ambition, leur molleſſe, leur lubricité eſt une preuve parlante de la fauſſeté de la religion, parce qu'il eſt certain qu'ils en doivent être mieux inſtruits que les autres hommes. Or s'ils en étaient bien perſuadés, ils la pratiqueraient mieux, et puiſqu'ils ne la pratiquent pas, c'eſt

qu'elle n'a pas de preuves qui perſuadent. La religion a dû être plus déterminée dans ſon commencement, parce qu'elle était plus proche de ſa ſource; et c'eſt pourquoi, en matière de religion, on remarque qu'on renvoie toujours à l'antiquité; on permet bien de donner de nouvelles explications, mais toujours avec cette règle *cum dicas novè, non dicas nova.* Cependant on ne peut douter que les chrétiens d'aujourd'hui qu'on dit être imparfaits, ne ſoient meilleurs théologiens et ne ſachent plus de dogmes que les anciens.

La morale d'aujourd'hui eſt bien différente de celle d'autrefois; nos livres de piété ſont d'un goût tout autre. St Paul qui avait été ravi au troiſième ciel, et qui ne devait pas ignorer les règles des mœurs, ne nous a pas donné en quatorze épîtres un ſeul conſeil eſſentiel à la vie ſpirituelle de nos jours. Quel eſt le livre ancien qui ait recommandé aux fidèles la fréquentation des ſacrémens, qui en ait même parlé? Leur a-t-on appris les conditions d'une bonne confeſſion, la préparation à la communion? quel eſt au contraire le livre de piété de notre temps, qui ne parle pas de toutes ces choſes? Il n'y a rien dans toute l'antiquité qui vaille le Combat ſpirituel ou l'Imitation de J. C.; ce ſont là les livres de piété. Autrefois on communiait ſous les deux eſpèces du pain et du vin; aujourd'hui on ne communie plus que ſous une eſpèce qui eſt le pain; parce que, dit-on, il ſe trouvait quelquefois des gens qui répandaient le ſang de J. C. en le buvant, ce qui cauſait de grands déſordres; c'eſt pourquoi on a jugé à propos

de ne communier plus que ſous une eſpèce. Si c'eſt Dieu qui a inſtitué la communion, pourquoi les hommes s'aviſent-ils de réformer ce que Dieu a fait ? apparemment qu'il leur a dit en même temps : *ſi ce que je fais ne ſe trouve pas bien fait, vous pourrez le changer.* Si c'eſt le S^t Eſprit qui leur a inſpiré ce changement, il ne prévoyait donc pas le déſordre qui en pourrait arriver. Dieu manque donc de prévoyance ; Dieu eſt donc changeant et inconſtant. Mais de bonne foi où en ſommes-nous ? quelle eſt donc notre règle ? la religion change-t-elle à chaque ſiècle ? La certitude de la foi (dit l'auteur de la recherche de la vérité et la théologie le dit avec lui), dépend de ces principes, qu'il y a un Dieu qui n'eſt pas capable de nous tromper, et que Dieu à révélé ce qu'on veut que nous croyons. Je ne dois donc rien croire avant de ſavoir ſi Dieu a parlé : il y aurait un péril extrême à lui faire dire ce qu'il n'a point dit. Ainſi je ne dois croire que lorſque je ne pourrai pas douter que Dieu a parlé. Quelques ténèbres qui nous environnent ici-bas, et quoique nous ſachions fort peu de choſes, il eſt certain que ce qui eſt ténébreux, je veux dire, ce que nous ne connaiſſons pas, n'a aucun droit d'exiger notre conſentement. Il ne faut donc pas dire, pourquoi niez-vous les myſtères, puiſqu'il y a tant de choſes au-deſſus de notre portée ? car de ce que je ne conçois pas les myſtères de la nature, il ne s'en ſuit pas qu'il doive y avoir des myſtères d'un ordre ſurnaturel : je crois qu'il y a des myſtères dans la nature, et je n'en ſais pas l'explication ; ainſi

je dois avouer de bonne foi que les myſtères exiſtent, quoique j'ignore comment ils ſont exécutés. Mais je n'ai aucune raiſon qui me porte à croire qu'il y ait des myſtères dans l'ordre de la grâce, et ſur-tout un tel myſtère en particulier, comme la trinité, l'incarnation ; car non-ſeulement je ne conçois pas comment cela pourrait être ; mais je n'ai rien qui me convainque que cela ſoit. Comment un ſerviteur peut-il donner à ſon maître des preuves de ſon obéiſſance, s'il ne connaît pas ſa volonté ? Si l'éclairciſſement de la religion était difficile, la religion ſerait une preuve de l'eſprit et de la ſubtilité des hommes, plutôt que de leur obéiſſance et de leur fidélité. Qu'il ſoit difficile de ſe convaincre, ou de trouver la certitude de la révélation de certaines vérités de ſpéculation, et qui ne ſont pas néceſſaires pour le ſalut; peu m'importe. Mais les preuves des vérités eſſentielles à tous les hommes, doivent être claires et faciles, ou il n'y en a point. Le chriſtianiſme, dit-on, a toujours été en état par lui-même de ſe paſſer de fauſſes preuves ; mais il l'eſt encore à préſent plus que jamais par les ſoins que des grands hommes de ce ſiècle ont pris de l'établir ſur ſes véritables fondemens avec plus de force que les anciens ne l'ont jamais fait. Nous devons être remplis ſur notre religion d'une juſte confiance, qui nous faſſe rejeter de faux avantages qu'un autre parti que le nôtre pourrait ne pas négliger. Il paraît en effet, par la lecture des anciens apologiſtes de la religion chrétienne, qu'ils ne vont pas aux principes. Quelle ridiculité qu'une religion ſoit plus prouvée en 1700, et quelques

années après, qu'au commencement! C'eſt donc l'eſprit de ces apologiſtes qui la prouve. Je connais que Dieu n'a parlé aux hommes que pour ſuppléer à la faibleſſe de leurs connaiſſances qui ne ſuffiſaient pas à leurs beſoins; et que tout ce qu'il n'a pas dit eſt de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'ils le ſachent. Ainſi ſi les oracles euſſent été readus par de mauvais démons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendît lui-même, et qu'il y eût quelque choſe de divin dans les religions fauſſes. S'il ne faut rien ignorer en matière de religion, ſi l'ancienneté eſt le caractère de la véritable, que doivent dire les Juifs à la vue du bouleverſement que J. C. voulait faire à la religion? ce bouleverſement alors était nouveau; jamais il n'a été prédit; au contraire, ils attendaient le Meſſie ſous une autre face. Luther et Calvin n'ont pas tant bouleverſé chez les catholiques, et ceux-ci les traitent de novateurs. On ne ſe contente pas de vraiſemblance en matière de ſcience; on veut des démonſtrations; pourquoi s'en contenter en matière de religion? Deſcartes ne veut croire que ce qu'il voit clair; ce n'eſt qu'en matière de religion qu'il ſe bouche les yeux. St Auguſtin dit, prenez garde de croire ſavoir une choſe, ſi vous ne la connaiſſez auſſi clairement que vous ſavez que ces nombres 1. 2. 3. 4. ajoutés dans une ſomme, font dix.

CHAPITRE IV.

Des miracles.

Le peuple aime le merveilleux ; c'eſt lui qui ſuppoſe et qui fait les miracles. Il n'y a point de religion, point de monarchie, point de nouvel établiſſement qui n'ait ſes miracles ; qu'on liſe l'hiſtoire grecque, la romaine : miracles partout! Les hommes du temps de J. C. n'étaient pas plus chers à Dieu que ceux d'aujourd'hui. Si Dieu avait fait des miracles pour leur converſion, il en ferait quelques-uns pour la nôtre. A quoi bon tant de miracles ? Dieu agit toujours par les voies les plus ſimples ; ou il nous donnerait un penchant et une lumière intérieure qui nous porterait à la religion chrétienne ; ou bien il nous ferait dire ou nous dirait lui-même d'une manière claire que la religion chrétienne eſt la ſeule véritable. Mais, dit-on, où ſerait le mérite de la foi ? Je réponds que le mérite de la foi ne conſiſte pas à croire légèrement et inconſidérément que Dieu a révélé quelque choſe. Bien loin que ce ſoit-là un mérite, c'eſt alors s'expoſer à croire ce que peut-être Dieu ne veut pas qu'on croie. Le mérite de la foi conſiſte uniquement à croire avec fermeté ce que nous ſavons clairement que Dieu a révélé, qu'il était un en trois perſonnes, quoique la raiſon me diſe que trois ne ſauraient jamais faire un ſeul ; le mérite de la foi conſiſte à ſoumettre ma raiſon à la révé-

lation, et à ne pas douter, malgré mes lumières naturelles, qu'alors trois ne font qu'un. Oui, mon Dieu ! parlez, votre ſerviteur écoute. Je croirai aveuglément tout ce qu'il vous plaira de m'apprendre ; vous êtes plus infaillible que ma raiſon ; quand je vois qu'un et deux font trois, je ne le vois que par les lumières de ma raiſon ; mais lorſque vous m'aurez révélé que trois ne font qu'un, je le croirai avec certitude, parce que je le croirai ſur votre parole ; je le croirai par votre raiſon même, qui ne ſaurait me tromper. Mais je ne veux pas que les hommes m'en impoſent ſur de fauſſes conjectures. Quelle vanité de donner ſes viſions pour la parole de Dieu ! quelle impiété de croire à ce que les hommes diſent comme ſi c'était Dieu même qui parlât. Tout ce qui nous vient par le canal des hommes eſt ſujet à l'erreur, parce que les hommes ne ſont pas infaillibles. *Omnis homo mendax.* Dieu ne doit pas faire dépendre ſes vérités des traditions humaines ; il eſt trop juſte pour me ſoumettre à un motif ſi trompeur. Il n'y a guère de villes où une croix nouvellement plantée, ſur-tout en temps de miſſions, ne faſſe des miracles ; le peuple en eſt convaincu ; le miniſtre entretient cette perſuaſion et n'en croit rien. Jéſus-Chriſt a fait des miracles, dit-on ; où en eſt la preuve ? s'il en avait fait autant qu'on le dit, eſt-il vraiſemblable que les Juifs ne ſe fuſſent point convertis, que les Romains, qui pour lors étaient maîtres de l'univers, n'en euſſent rien ſu ? On ne ſaurait croire que J. C. ait fait des miracles, et qu'il ait craint cependant de prêcher les points de

la religion qu'on nous dit aujourd'hui être les plus eſſentiels, comme ſon incarnation, la fréquentation des ſacremens. Le merveilleux a toujours été du goût de l'homme ſenſible ; les poëtes s'en ſervent pour donner de la ſublimité et du relief à leurs fables ; l'homme veut toujours s'élever au-deſſus de ſa nature. L'hiſtoire des croiſades fait bien voir le peu de foi qu'on doit ajouter aux miracles ; ceux que St Bernard feſait pour porter les ſouverains et leurs ſujets à ſe croiſer, ſont plus avérés que ceux qu'on attribue à J. C. ; cependant les uns et les autres ſont également faux. Car puiſque l'entrepriſe ne réuſſit pas, il eſt certain que Dieu ne fit point de miracles dans le temps de St Bernard, et que ce père était un véritable impoſteur. Il n'était point de la ſageſſe et de la bonté de Dieu d'engager par des miracles tant de princes à une entrepriſe qui leur devait être inutile et nuiſible. Les miracles de J. C. ont été combattus, contredits, déſapprouvés ; donc ils n'étaient pas certains.

Les figures outrées d'une forte imagination nous ont produit bien des miracles. C'eſt d'elles que nous avons appris que les montagnes ont ſauté comme des béliers ; le prophète, qui s'applaudit de cette figure, la répète et nous la donne comme une vérité, quoiqu'il n'en ſoit point parlé dans les livres hiſtoriques. St Paul ne ſe convertit point, quand J. C. fait des miracles. Il ſe rend quand ſon cheval tombe. Les miracles ſont ſelon la nature, ils peuvent arriver par les règles du mouvement ; donc ils ne ſauraient prouver ce qui eſt au-deſſus de la nature ; les tours de paſſe-paſſe ne prouvent pas la

bonté des remèdes d'un charlatan ou faltimbanque : ainſi les miracles ne prouvent pas la véritable religion, puiſque dans toutes les religions il y a eu des miracles.

Si les miracles doivent prouver la religion, on nous doit prouver au moins que les miracles ont été faits, parce que nous ſommes de la même nature que les hommes d'autrefois, Pourquoi permettez-vous, ô mon Dieu ! que les chrétiens aient fait de faux miracles ? et pourquoi y a-t-il eu des miracles dans toutes les fauſſes religions, ſur-tout dans le paganiſme ? Quand on a cru des faits qui ont liaiſon avec la religion, il eſt aſſez difficile que, ſelon le parti dont on eſt, on ne demande à une fauſſe religion des avantages qui ne lui ſont pas dus, ou qu'on ne donne à la vraie des avantages dont elle n'a pas beſoin. Cependant on devrait être perſuadé que rien ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui eſt vraie, ni en donner à celle qui eſt fauſſe. Quelques chrétiens des premiers ſiècles, faute d'être inſtruits ou convaincus de cette maxime, ſe ſont oubliés juſqu'à faire en faveur du chriſtianiſme des ſuppoſitions aſſez hardies, que la plus ſaine partie des chrétiens ont enſuite déſapprouvées. Ce zèle inconſidéré a produit une infinité de livres apocryphes auxquels on donnait des noms d'auteurs payens ou juifs ; mais à force de vouloir tirer de ces livres ſuppoſés un grand effet pour la religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils ſont les trahit, et nos modernes y ont nettement développé ce que

les prophêtes du nouveau teſtament n'avaient pu faire. De quel côté qu'on ſe tourne pour ſauver ces livres, on trouvera toujours que, dans ce trop de clarté, il y a une difficulté inſurmontable. Si quelques chrétiens ſuppoſaient bien des livres aux payens et aux juifs, les hérétiques ne feſaient point de difficulté d'en ſuppoſer aux orthodoxes; ce n'était que faux évangiles, fauſſes épîtres d'apôtres, fauſſes hiſtoires de leur vie; et ce ne peut être que par un effet de la providence divine que la vérité s'eſt échappée de tant d'ouvrages apocryphes qui l'étouffent. Quelques grands hommes de l'égliſe ont été trompés, ſoit aux ſuppoſitions des hérétiques contre les orthodoxes, ſoit à celles des chrétiens contre les payens ou les juifs : c'eſt ainſi qu'il leur arrive de ſe ſervir des livres des Sibylles ou de ceux d'Hermès-Trésmégiſte, roi d'Egypte; quelques-uns n'ont-ils pas même regardé Platon comme un prophête et interprète de l'Ecriture. Auſſi ne manqua-t-on pas de prendre ſes ouvrages comme des commentaires de l'Ecriture, et de concevoir la nature du Verbe, comme il l'avait conçue; il ſe figurait Dieu tellement élevé au-deſſus des créatures, qu'il ne croyait pas qu'elles puſſent être ſorties immédiatement de ſes mains; et il mettait entr'elles et lui le Verbe comme un degré par lequel l'action de Dieu pût paſſer juſqu'à elles. Les chrétiens prirent cette même idée de J. C.; car jamais philoſophie n'a été plus à la mode que celle de Platon pendant les premiers ſiècles de l'égliſe. La conformité qu'on trouvait au platoniſme avec la religion, avait mis dans cette ſecte

preſque tous les chrétiens ſavans. D'où vient l'eſtime que les pères ont eu de Platon ?

On vivait du temps de J. C. et dans les premiers ſiècles de l'égliſe dans une ignorance, où la licence d'écrire impunément des fables ſe joignait encore à l'inclination générale qui y portait ceux de ces climats : de-là les livres des Grecs, des Juifs, le Talmud des Orientaux. Avant de tirer aucune conſéquence des miracles, il faudrait qu'ils fuſſent vrais et certains. Quand les pères s'emportent contre le culte des idoles, ils ſuppoſent toujours l'impuiſſance des idoles : ſi elles euſſent parlé, ſi elles euſſent prédit l'avenir, il ne fallait pas attaquer avec mépris leur impuiſſance ; il fallait déſabuſer les peuples du pouvoir extraordinaire qui paraiſſait en elles. Aurait-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyait animé d'une vertu divine, ou au moins plus qu'humaine? Il eſt vrai que ces démons étaient ennemis de Dieu, mais les payens pouvaient-ils le deviner ? Si les démons demandaient des cérémonies barbares, où extravagantes, les payens les croient bizarres ou cruelles ; mais ils ne laiſſaient pas pour cela de les croire plus puiſſans que les hommes, et ils ne ſavaient pas que le vrai Dieu leur offrait ſa protection contre eux. Ils ne ſe ſoumettaient le plus ſouvent à leurs dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il fallait appaiſer à quelque prix que ce fût : et cette ſoumiſſion, et cette crainte n'étaient pas ſans fondemens, ſi en effet les démons donnaient des preuves de leur pouvoir qui fuſſent au-deſſus de la nature. Enfin le paganiſme n'eût été qu'une

erreur involontaire et excuſable. Le commun des payens ne doutait pas des oracles. Les chrétiens même les ont cru et ont cité les Sibylles.

Les miracles des payens étaient auſſi conſtans chez eux que les miracles des chrétiens chez les chrétiens. Liſez la paſtorale de St Grégoire. Que de miracles ! N'y a-t-il pas de la fable dans St Grégoire Thaumaturge, le feſeur de miracles, qui feſait tranſporter en l'air une montagne ; c'eſt aux hommes à ſe précautionner contre les erreurs où ils peuvent être jetés par des génies qui peuvent être au-deſſus d'eux. Mes lumières ſuffiſent pour examiner ſi une ſtatue parle ou non ; mais du moment qu'elle parle, rien ne peut plus me déſabuſer de la divinité que je lui attribue : en un mot, Dieu eſt obligé, par les loix de ſa bonté, à me garantir des ſurpriſes dont je ne puis me déſabuſer moi-même. Pour les autres, c'eſt à ma raiſon à faire ſon devoir. Parmi les Juifs, la plupart ne croient point aux miracles de J. C. mais à l'autorité de ceux qui n'y croient pas : il ne faut, dit-on, qu'oppoſer l'autorité de ceux qui y croient. Ces deux autorités ne ſont pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une choſe déjà établie n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne les croient pas a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas inſtruits des raiſons de ne pas croire ; mais il ne ſe peut guères que ceux qui ne croient point n'en ſoient point inſtruits. C'eſt tout le contraire ; quand la choſe s'établit, le témoignage de ceux qui la croient eſt de ſoi-même plus fort que le

témoignage de ceux qui ne la croient pas. Car naturellement ceux qui la croient doivent l'avoir examinée, et ceux qui ne la croient point peuvent ne l'avoir pas fait. Voyez comme on ſe convertiſſait autrefois. Une femme va à un puits tirer de l'eau ; elle y trouve un homme qui lui dit ce qu'elle a fait pendant ſa vie : choſes qui pouvaient être publiques. *Et nunc quem habes non eſt tuus vir.* Cette femme laiſſe ſa cruche, court comme une folle, publie par-tout que le Meſſie eſt venu, qu'elle l'a vu, qu'elle lui a parlé; tout le monde vient au-devant de lui. Mais dit-on, c'eſt la grâce. J'en dirai bien autant des payens. Il fallait, pour gagner quelque choſe ſur les payens, leur accorder ce qu'ils ſouhaitaient ſi opiniâtrement, et leur faire voir que quand même il y aurait eu du ſurnaturel dans les oracles, ce n'était pas à dire que la divinité y eût part ; et alors on était obligé de mettre les démons en jeu. Il eſt vrai, abſolument parlant, qu'il valait mieux en exclure les démons. On donnait par-là une plus grande atteinte à la religion payenne. Mais tout le monde ne pénétrait peut-être pas ſi avant dans cette matière, et l'on croit faire bien aſſez lorſque par l'hypothèſe des démons qui ſatisfaient à tout avec deux paroles, on rendait inutiles aux payens toutes les choſes miraculeuſes qu'ils pouvaient jamais alléguer en faveur de leur faux culte.

Après la mort d'Epheſtion, Alexandre voulut abſolument, pour ſe conſoler, qu'Epheſtion fût Dieu. Tous les courtiſans y conſentirent ſans peine. Auſſi-tôt voilà des temples qu'on bâtit à Epheſtion

en plusieurs villes, des fêtes que l'on institue en son honneur, des sacrifices qu'on lui fait, des guérisons miraculeuses qu'on lui attribue; et afin qu'il n'y manquât rien, on lui fait rendre des oracles. Lucien dit qu'Alexandre étonné d'abord de voir la divinité d'Ephestion réussir si bien, la crut enfin vraie lui-même, et se sut bon gré de n'être pas seulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des dieux. Ou un démon allait se loger dans la statue d'Ephestion pour y rendre des oracles dès qu'il avait plu à Alexandre de lui en faire élever une comme à un Dieu, ou la statue rendait des oracles sans démons. Celle d'Apollon Pythien pouvait bien en faire autant. Or il serait, ce me semble, fort étrange qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un démon en possession d'une statue, qui fût devenue par-là une éternelle occasion d'erreurs à tous les hommes. Les prêtres du paganisme usaient de mille ruses pour les oracles. Ruffin nous a décrit le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts. L'Ecriture sainte ne nous apprend-t-elle pas comme Daniel découvrit l'imposture des prêtres de Bélus, qui savaient secrètement rentrer dans son temple pour prendre les viandes qu'on y avait offertes? Il s'agit d'un des miracles du paganisme, qui était cru le plus universellement de ces victimes que les dieux prenaient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Ecriture l'attribue, non aux démons, mais à des prêtres imposteurs. Or si les hommes sont trompés dans une religion, comment savons-nous s'ils ne sont pas trompés dans une autre? Combien devait-il être plus

aiſé de perſuader aux peuples que les dieux deſcendaient dans les ſtatues pour leur parler et leur donner des inſtructions utiles, que de leur perſuader qu'ils venaient manger des membres de chèvres et de moutons ? et ſi les prêtres mangeaient bien à la place des dieux, à plus forte raiſon pouvaient-ils parler auſſi à leur place. L'air miraculeux a bien du pouvoir ſur l'eſprit du peuple, qui aime fort le merveilleux. Ne faire de certaines choſes que de certains jours ; prendre de la cendre, la mettre ſur le front en prononçant de certaines paroles, entrer dans un temple avec de certains habits qu'on ne porte point ailleurs, et ne dire que certaines paroles tout haut, d'autres tout bas : tout cela impoſe. Le peuple va au-delà ; il prend pour cauſe ce qui n'eſt pas cauſe ; croit-il qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe inſpirer une telle conduite ? Les oracles qui ſe rendaient ſur des billets cachetés étaient bien plus ſurprenans ; les prêtres ſavaient pluſieurs ſecrets pour ouvrir ces billets, dont nous en voyons quelques-uns mis en pratique par le faux prophète de Lucien. Un gouverneur de Sicile avait envoyé à l'oracle de Mopſus à Malthe. Etant obſédé en Sicile par les Epicuriens qui lui avaient jeté beaucoup de doute dans l'eſprit, il réſolut d'envoyer chez les Dieux un eſpion, pour apprendre ce qui en était, et lui donna un billet cacheté pour le porter à l'oracle de Mopſus. Cet envoié s'endormit dans le temple, et vit en ſonge un homme fort bien fait qui lui dit *noir*. Il reprend le billet qu'il avait mis ſur l'autel près du dieu, qu'il trouve toujours bien cacheté, et le rapporte avec cette réponſe

au

au gouverneur, qui parut très-ridicule aux épicuriens de ſa cour, mais il en fut frappé d'étonnement et d'admiration ; et en leur ouvrant ſon billet, il leur montra qu'il y avait écrit ces mots: *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir ?* Après ce miracle, il ne manqua pas d'immoler un bœuf noir à Mopſus et lui fut toute ſa vie fort dévot. Tacite dit qu'à Claros ce n'était point une femme qui rendait les oracles, comme à Delphes ; mais un homme qu'on choiſiſſait de certaine famille et preſque toujours de Milet. Il ſuffit de lui dire le nombre et les noms de ceux qui viennent le conſulter ; enſuite il ſe retire dans une grotte ; et ayant pris de l'eau d'une ſource qui y eſt cachée, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'eſprit, quoique le plus ſouvent il ſoit très-ignorant. Lorſque, par l'ordre de Conſtantin, on abattit le temple d'Eſculape à Egée en Sicile, on en chaſſa, dit Euſèbe, dans la vie de cet empereur, non un dieu, mais le fourbe qui avait ſi long-temps impoſé à la crédulité des peuples. Les fortunes d'Ancium avaient cela de particulier, que c'étaient des ſtatues qui ſe remuaient d'elles-mêmes, ſelon le témoignage de Macrobe L. I. chap. 2. et dont les mouvemens différens ſervaient de réponſes ou marquaient ſi on pouvait conſulter les ſorts.

Nous trouvons encore quelques ſtatues qui avaient cette propriété. Diodore de Sicile et Quinte-Curce diſent que Jupiter-Ammon était porté par quatre-vingt prêtres dans une eſpèce de gondole d'or, d'où pendaient des coupes d'argent ; qu'il était ſuivi d'un grand nombre de femmes et de filles qui chantaient

des hymnes en langue du pays; et que ce dieu, porté par les prêtres, les conduisait en leur marquant par quelque mouvement où il voulait aller. Le dieu d'Héliopolis de Syrie, selon Macrobe, en fesait autant. Toute la différence était qu'il voulait être porté par les gens les plus qualifiés de la province, qui eussent auparavant long-temps vécu en continence, et qu'ils se fussent fait raser la tête. Lucien, dans le traité de la déesse de Syrie, dit qu'il a vu un Apollon encore plus miraculeux. Car étant porté sur les épaules de ses prêtres, il s'avisa de les laisser-là, et de se promener par les airs, et cela aux yeux d'un homme tel que Lucien; ce qui est considérable.

Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes, dit Philostrates, illustre par les oracles qu'il rend au milieu de la Grèce. Il répond à ceux qui le consultent, comme vous le savez, en peu de paroles, et sans accompagner sa réponse de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrêter la course de Céphisse et de changer les eaux de Castalie en vin. Il nous dit simplement les vérités, et ne s'avise point de faire une montre inutile de son pouvoir. Je trouve assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'était pas grand faiseur de miracles; je crois qu'il y a en cet endroit quelque poison pour les chrétiens. Ainsi il était si commun dans toutes les religions, de faire des miracles, qu'enfin il a été ridicule d'en faire, et c'est pourquoi Mahomet n'en a point fait, et les a mépriſés.

Dans Rome il y avait des oracles. Esculape en

rendait dans ſon temple de l'île de Tibre. On a trouvé à Rome un morceau de marbre d'une table, où ſont en grec les hiſtoires des trois miracles d'Eſculape. En voici le plus conſidérable traduit mot à mot ſur l'inſcription: *En ce même temps il rendit un oracle à un aveugle nommé Capis. Il lui dit qu'il allât au St. autel, qu'il s'y mît à genoux et adorât, qu'enſuite il allât du côté droit à gauche, qu'il mît les cinq doigts ſur l'autel, et enfin qu'il portât ſes mains ſur ſes yeux.* Après toute la cérémonie, l'aveugle vit. Les peuples en furent témoins, et marquèrent la joie qu'ils en avaient, voyant arriver de ſi grands miracles ſous leur empereur Antonin. Les autres guériſons ſont moins ſurprenantes; car ce n'était qu'une pleuréſie ou une perte de ſang deſeſpérée. Les pères de l'égliſe n'auraient pas manqué de trouver de l'allégorie dans les cérémonies qu'Eſculape fit faire à l'aveugle. Si J. C. les avait ordonnées, ils les auraient regardées comme une image de la conduite de J. C. ſur le pécheur. L'aveugle ſe met à genoux et adore; c'eſt la ſoumiſſion de J. C. Enſuite il va du côté droit à gauche; *Tunc dixi, ecce venio*, qui ſe fait homme, qui ſe charge de nos péchés. Il met les cinq doigts ſur l'autel; c'eſt J. C. qui ſe ſacrifie ſur l'autel de la Croix, où il reçoit cinq bleſſures. Il porte la main de l'autel ſur ſes yeux, qui ſont guéris; lorſque le mérite des cinq plaies vous eſt appliqué, vous êtes guéri.

Les crimes des prêtres, leurs inſolences, divers événemens qui avaient fait paraître au jour leurs fourberies, Tiran prêtre de Saturne, qui feſait venir

dans son temple à Alexandrie telle femme qu'il lui plaisait et en abusait. L'obscurité et la fausseté de leurs réponses, ont donc enfin décrédité les miracles; mais il s'est joint à cela des causes étrangères. D'abord de grandes sectes de philosophes grecs, qui se sont moqués des oracles, ensuite les Romains qui n'en faisaient point usage, enfin les chrétiens qui les détestaient. Il en est de même des miracles. Combien de saints n'a-t-on pas dénichés? Combien de reliques n'a-t-on pas trouvées? Ces saints ne se feraient jamais établis, s'ils fussent venus après Descartes. La continuation des miracles est promise par St Marc, chap. XVI, v. 16 et 17, si vous avez la foi; c'est-à-dire si vous avez l'imagination tournée d'une telle façon. L'ombre de St Pierre guérissait les malades. L'ombre! est-ce quelque chose de réel? *qui nimis probat etc.* Actes des apôtres, chap. V. v. 15 et 5.

Tabita S^te^ femme, qui faisait des habits pour des chrétiens, meurt. Aussi-tôt le disciple écrivit à St Pierre qui était à Joppe: Venez vîte, *ne pigriteris venire usque ad nos.* Il vient, on lui montre Tabita morte, et les habits; voilà l'église désolée sans couturière. St Pierre fit sortir tout le monde et la ressuscite. 1. St Pierre manqua de charité en la ressuscitant, il l'expose à se damner; puisqu'elle était morte sainte, il fallait la laisser. 2. Le miracle devait être public. A quoi bon faire sortir le monde, avait-il peur qu'on troublât son mystère? Il fallait bien plutôt rendre à l'église une meilleure couturière; qui a la puissance de ressusciter les morts, à plus grande raison a celle de faire des

ouvrières. Act. des Ap. chap. IX. v. 37, 38, 39, 40, et 41.

La réſurrection et l'aſcenſion de la vierge (fables ſelon les plus éclairés théologiens ou docteurs de l'égliſe catholique) prouvent également la crédulité du peuple, et la fauſſeté de l'aſcenſion et de la réſurrection de J. C.; deux faits qui ſe ſont paſſés fort ſecrètement.

CHAPITRE V.

Des prophéties et des prophètes.

L'AVENIR eſt entièrement caché aux hommes, parce que n'exiſtant point encore par rapport à eux, il ne peut entrer dans leur eſprit par aucun ſens, et d'ailleurs, ce qui n'eſt pas, n'ayant aucune propriété, les hommes ne le peuvent ſavoir que par la révélation de celui par qui tout exiſte. Non ſeulement les hommes ignorent l'avenir, mais il eſt entièrement caché à tout eſprit créé, et cela par la même raiſon. Un ange, quelques lumières qu'il ait, ne peut jamais voir ce qui n'eſt pas; ainſi on ſe trompe quand on croit que le diable a révélé l'avenir aux payens, et qu'il inſpire encore aujourd'hui ceux qu'on appelle ſorciers. Rien de tout cela ne peut être; ce ne ſont que des fantômes de l'aveugle imagination des hommes. Les Juifs avaient donc raiſon quand ils défiaient les payens de leur prédire l'avenir, *annunciate nobis futura.* Mais voyons s'il y a eu parmi les Juifs des

hommes qui aient eu cette connaiſſance. Si on me le prouve, je reconnaîtrai le bras de Dieu, et je me rendrai à cette ſeule preuve.

D'abord j'obſerve une grande confuſion, un grand embarras, des équivoques et des allégories perpétuelles dans toutes leurs prophéties. Il eſt ſurprenant que nos théologiens d'aujourd'hui diſputent encore du ſens qu'on doit leur donner. Oui, le ſens des plus claires prophéties n'eſt pas encore déterminé, ni parmi les Juifs, ni parmi les chrétiens, comme je vais bientôt le remarquer. Où eſt donc le merveilleux des prophéties, ſi elles ſont pleines d'obſcurités? quel eſt donc le caractère qui les diſtingue des oracles des payens et des prophéties des autres peuples? car enfin il y a des prophéties par-tout. Les hommes ont toujours aimé le merveilleux; plus ils ſentent leur faibleſſe, et plus ils veulent en ſortir par des prodiges. Enfin les prophéties, pour faire quelque impreſſion ſur des eſprits ſains et exempts de préjugés, doivent être claires et débarraſſées de toute équivoque. Une perſonne de ma connaiſſance, qui aſſurément n'a jamais prétendu au don de prophétie, a fait autrefois quelques quatrains dans le ſtyle des ſentences de Noſtradamus. Dans moins de quatre ou cinq ans, ils ont été tous accomplis, quoiqu'il y eût mis des choſes extraordinaires, et qui n'avaient aucun rapport avec la face alors préſente de l'univers. Les termes étaient vagues. La rime avait ſouvent placé les mots ſans conſulter l'idee du poëte. Plus d'un an avant que le cardinal Roſſel vînt faire trembler la Provence, il fit mettre ce quatrain à l'almanac de Marſeille pour le mois d'août.

Adam périt pour manger de la pomme ;
Roſſel de loin ſigues regardera,
Sage en cela plus que le premier homme,
Fruit défendu jamais ne touchera.

L'événement a vérifié la prophétie. Une imagination échauffée qui s'exprime en termes vagues eſt toujours ſoutenue par le haſard, ou par la faibleſſe des autres hommes. Si les prophéties avaient été claires, les Juifs qui en étaient les dépoſitaires ſe feraient ſans doute convertis, quand ils en auraient vu l'accompliſſement. Les prophètes, dit-on, paraiſſent être les évangéliſtes de J. C. ; les Juifs méditent éternellement ſur ces prophéties. Ce J. C. ſi clairement annoncé arrive parmi eux ; il y demeure trente-trois ans, et les Juifs ne le connaiſſent pas ; ils ſoutiennent même que ce n'eſt point de lui que leurs prophètes ont voulu parler. Qui ſont donc ces hommes qui ſe doivent rendre à ces prophéties, ſinon ceux qui parlent et qui entendent la langue naturelle en laquelle elles ont été écrites, et qui en ont toujours été les dépoſitaires ? eſt-ce donc l'égliſe chrétienne qui en doit déterminer le ſens ? elle eſt donc juge en ſa propre cauſe. Qu'elle ſe faſſe donc des titres tant qu'elle voudra ; ils ſatisferont ſon imagination, mais ils ne convaincront pas ma raiſon. Ceux qui liſent les liturgies de l'égliſe peuvent y remarquer qu'elle ſe donne une liberté entière d'interpréter comme il lui plaît, les prophéties et les paſſages de l'Ecriture. On prétend même qu'il eſt de foi que l'égliſe ait cette autorité ; ces interprétations allégo-

riques qui ne prouvent rien, et qui dépendent uniquement du génie de celui qui allégorise, révoltent la raiſon d'un Indien de bon ſens, bien loin de le perſuader.

Mais ce que je trouve de plus remarquable, c'eſt que l'égliſe ajoute à l'Ecriture ce qui lui plaît. David a dit : *Dominus regnavit*, *decorem indutus eſt*, et l'égliſe dit que David a dit aux nations : *Dominus regnavit a ligno*, ce qui eſt faux. *Impleta ſunt quæ concinit David fideli carmine dicens in nationibus*, *regnavit a ligno Deus* : jamais David n'a dit ces paroles, de quelque verſion qu'on veuille ſe ſervir. L'Ecriture nous apprend que J. C. après ſa reſurrection ouvrit l'eſprit à ſes apôtres, pour leur donner l'intelligence des Ecritures. *Tunc aperuit eis ſenſum*, *ut intelligerent ſcripturas.* S'il faut un tel miracle pour entendre les prophéties, elles ne ſont d'aucune utilité, puiſque la raiſon naturelle ne ſaurait les comprendre, et Dieu aurait bien plutôt fait de nous tourner tout d'un coup par miracles du côté de J. C. que de nous faire marcher par tous ces degrés. Mais que dis-je? ce n'eſt pas Dieu qui tient une conduite ſi irrégulière; ce ſont les hommes qui le font toujours agir à leur manière. Je n'entrerai point dans un grand détail pour faire voir que toutes les prophéties ſont très-obſcures; que tout ſe ſent de l'enthouſiaſme aſiatique et du myſtère des Chaldéens; que ce qui paraît clair ſelon la Vulgate, a un ſens tout contraire ſelon le texte original, qui eſt le ſeul que le S^t Eſprit a révélé; que ce qu'on nous dit aujourd'hui être une prophétie eſt un fait arrivé naturellement, et qui ne porte point

avec lui aucun caractère de prophétie; qu'ainſi il eſt ridicule de vouloir que je regarde le peuple juif comme un peuple tout prophétique. Dieu n'a point exigé cela de moi, car ſur ce pied-là, je vais trouver toute la religion de Mahomet dans la conduite du peuple juif. Si David dans ſes vieux ans demande pour ſe réchauffer la chaleur naturelle de la plus belle fille de tout ſon peuple; St Auguſtin et tous les autres pères de l'égliſe n'ont point le droit de m'obliger à regarder cette action comme une prophétie de l'union de J. C. avec l'égliſe et la pureté de la Ste Vierge. Je ne m'arrêterai point à faire voir que Dieu ne ſe conduit pas allégoriquement; que les allégories ne peuvent rien; que l'allégorie eſt une figure qui tient toute ſa réalité de l'imagination de ſon auteur, *omnia habet poſt, nihil ante*, ſur-tout en une matière ſi ſérieuſe et ſi importante que la religion. L'allégorie eſt entièrement différente de la démonſtration, et de tout diſcours qui ne doit que convaincre l'eſprit.

J'examinerai celle de toutes les prophéties dont on fait plus de bruit, et qu'on dit être la plus claire; la voici: Jacob avant que de mourir fit venir devant lui tous ſes enfans et leur donna ſa bénédiction; quand le tour de Juda fut venu, il lui dit: *non auferetur ſceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus eſt.* Or, dit-on, le ſceptre de Juda a été enlevé de Juda quand J. C. eſt venu; donc voilà cette prophétie accomplie; donc J. C. eſt celui qui devait être envoyé. D'abord il eſt certain que les Juifs entendent diverſement le mot hébreu, que nous traduiſons par celui de ſceptre. Les Juifs, au

contraire, disent que l'hébreux signifie persécution, tribulation ; et que Jacob dit à son fils que les Juifs seraient toujours persécutés jusqu'à la venue de celui qui devait les délivrer de tous leurs maux. Quelques-uns même disent que ces paroles se sont accomplies en la personne de Moïse, et que Jacob dit seulement à ses enfans qu'ils seraient toujours persécutés en Egypte, jusqu'à ce que fût venu celui qui devait les délivrer de leur esclavage.

Les docteurs catholiques qui veulent tous qu'on traduise le mot hébreu par celui de sceptre, ne conviennent pas non plus du sens de ce passage. Leur dispute roule sur ce qu'on doit entendre par ce mot tout le peuple juif, et que le sceptre n'a été véritablement ôté de ce peuple, que quand les Romains se sont rendus maîtres de la Judée. D'autres disent, au contraire, qu'on ne saurait raisonnablement entendre ce mot du peuple juif, et qu'il ne faut l'entendre que de la tribu de Juda en particulier ; parce que, disent-ils, Jacob a prétendu donner une bénédiction spéciale, marquer un caractère particulier à chacun de ses enfans. Ils ajoutent encore que si l'on veut entendre ce mot *Juda* de toute la nation juive, il est évident que le sceptre en a été ôté bien des fois par leurs ennemis, et sur-tout par la captivité de Babylone, sans que le Messie soit venu. Or, disent-ils, s'il y a eu un temps auquel le sceptre ait été enlevé aux Juifs et que le Messie ne soit point venu, cette marque était donc trop équivoque pour être une véritable prophétie. Les pères disent au contraire qu'on ne saurait interpréter ce mot de la tribu de Juda unique-

ment, parce que, disent-ils, il est évident par l'histoire que le sceptre a passé en d'autres mains, sans que le Messie soit venu. Les Juifs ont été gouvernés par des juges; Saül n'était pas de la tribu de Juda. *Postulaverunt regem, et dedit illis Saul filium Cis virum de tribu Benjamin.* Act. des ap. chap. XIII v. 21. Le royaume a été divisé, et il s'est trouvé que onze tribus entières n'avaient qu'un roi particulier longtemps avant la venue du Messie; le peuple juif était gouverné par des pontifes, et chacun sait que les pontifes étaient de la tribu de Lévi. Les Maccabées n'étaient point de la tribu de Juda. Ainsi, disent-ils, il était plus raisonnable d'entendre ces mots de tout le peuple juif; et s'il est vrai que ce peuple ait été en captivité, il est certain, disent-ils, que dans la captivité même, ils étaient toujours gouvernés par des pontifes de sa nation. On pourrait répliquer à ceux-ci qu'il paraît par le Nouveau Testament, qu'encore qu'Hérode fut roi de la Judée, les Juifs étaient pourtant toujours gouvernés par des pontifes. Chacun sait ce qui est arrivé à la passion de J. C. Le principal motif que les Juifs ont eu de le faire mourir, a été qu'ils appréhendaient que les Romains, venant à savoir qu'il y avait parmi eux un perturbateur, ils ne leur raviſſent l'autorité qu'ils avaient encore. *Venient Romani et subvertent gentem nostram.* J. C. fut conduit devant Anne Caïphe. Le sceptre n'était donc pas entièrement hors des mains des Juifs. Enfin de quelque côté qu'on se tourne, un esprit juste ne saurait faire convenir cette prophétie au temps auquel J. C. est venu.

Tout le monde ſe mêlait de prophétiſer parmi les Juifs. D'abord que Saül fut élu roi, il ſe mêla auſſi de prophéties. Enfin toute prophétie qui eſt équivoque n'a pas plus de caractère pour nous convaincre, que les quatrains prophétiques que l'on avait mis à la tête de certains almanacs. Le myſtère eſt ordinairement une marque d'erreur ou de faibleſſe. La vérité eſt claire; quelle raiſon aurait pu avoir Dieu de dicter des prophéties obſcures, puiſqu'il ne donnait ces prophéties, comme on en convient, que comme une preuve convaincante de la religion? Virgile a fait une églogue à la louange de Pollion; il a dit que ſous ſon conſulat on verrait arriver mille merveilles; tous les commentateurs chrétiens ſe ſont aviſés de regarder cette églogue comme une prophétie de la venue de J. C. Aſſurément Virgile ne croyait pas avoir l'honneur de ſe voir parmi nos prophètes, et d'avoir Iſaïe et Jérémie pour confrères; les prophéties de ceux-ci regardent autant J. C. que l'églogue de celui-là. On peut appliquer à J. C. ce que Virgile a dit de Pollion. On peut lui appliquer auſſi ce que les anciens prophètes ont dit en diverſes occaſions. L'allégorie applique tout à mille ſujets différens; mais encore un coup elle ne prouve rien. On voit de ces explications heureuſes dans les épîtres et évangiles. Ce qui eſt dit dans l'Ecriture de la ſageſſe éternelle, l'égliſe l'applique à la Ste Vierge fort ingénieuſement; les lamentations de Jérémie faites au ſujet de la captivité de Babylone, on les applique à la dernière deſtruction de Jéruſalem. Tout ce qui a eu parmi les Juifs une application littérale en ſon temps, l'allégorie le fait entendre de la nouvelle égliſe.

Pour finir par un trait bien remarquable, on applique à J. C. et à l'égliſe les ſales entretiens de Salomon avec ſa maîtreſſe. J'en rapporterais ici volontiers quelques traits, ſi la pudeur n'avait accoutumé de retenir ma plume. Ceux qui voudront en juger par eux-mêmes, n'ont qu'à lire le Cantique des Cantiques. Qu'eſt-ce encore que ces prétendues ſemaines de Daniel, après leſquelles le Meſſie devait venir. On peut les appliquer comme on veut. L'égliſe dit que ce ſont des ſemaines d'années, et moi je dis que ce ſont des ſemaines de mois, de ſiècles etc. Le prophète ne s'eſt point expliqué, parce qu'il n'en ſavait rien. Il a parlé en homme. Si Dieu avait fait des prophéties, elles auraient un caractère de clarté qui les aurait diſtinguées des autres manières équivoques de deviner, dont les hommes ſe ſervent. Les devins ont trouvé l'art de maſquer leur faibleſſe ſous l'apparence de l'enthouſiaſme; ils ne parlent plus le langage des hommes quand ils ſont ſur le ſacré trépied. Mais Dieu qui n'aurait fait ces prophéties que pour les hommes, aurait parlé d'une ſimplicité digne de lui, et proportionnée aux lumières qu'il a bien voulu nous donner. Il y a donc dans l'embarras des prophéties un ſecond merveilleux qui plaît aux hommes; c'eſt qu'on devine des énigmes.

L'enthouſiaſme des prophètes eſt tout humain, et tout ſemblable à celui des Payens. Dieu n'agit pas par fureur ni par tranſport, ni par figures. Encore un coup, les prophéties doivent être claires et ſimples pour perſuader. Euſèbe nous a conſervé quelques fragmens des anciens Payens contre les

oracles. Oenomaus eſt un de ceux dont les ouvrages méritent le plus d'être regrettés ; voici par exemple comme il traite le dieu de Delphes ſur ce qu'il avait repondu à Créſus *qu'en paſſant le fleuve Halys il renverſerait un grand empire ;* en effet Créſus attaqua Cyrus qui le depouilla de tous ſes Etats. *Tu t'étais vanté*, dit Oenomaus, *que tu ſavais les grains de ſable de la mer, tu te feſais bien valoir ſur ce que tu voyais de Delphes cette tortue que Créſus feſait cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles choſes, voilà de grandes connaiſſances, pour être ſi fier ! quand on te vient conſulter ſur le ſuccès qu'aura la guerre de Créſus et de Cyrus, tu demeures court ; car ſi tu ſavais l'avenir et que tu fuſſes ce qui en doit arriver, pourquoi te ſers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre ? ne ſais-tu point qu'on ne les entendra pas ? ſi tu le ſais, tu te plais donc à te jouer de nous ; ſi tu ne le ſais pas, apprends de nous qu'il faut parler plus clairement, et qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que ſi tu as voulu te ſervir d'équivoques, le mot grec par lequel tu exprimes que Créſus renverſera un grand empire n'eſt pas bien choiſi, et il ne peut ſignifier que la victoire de Créſus ſur Cyrus. S'il faut néceſſairement que les choſes arrivent, pourquoi nous amuſer ſur les ambiguités que tu fais à Delphes. Malheureux, occupé comme tu es à nous chanter des prophéties inutiles, pourquoi tous ces ſacrifices que nous te feſons ? Quelle fureur nous poſſède !*

La prophétie, *ecce virgo concipiet*, ne pouvait pas être un ſigne, car les Juifs regardent la Vierge comme une femme ordinaire. Elle avait un mari ; il couchait avec elle ; qui pouvait deviner qu'elle n'uſait point de la liberté conjugale ?

Les occaſions où les prophéties ont été rendues, ont toutes eu à la lettre un ſens littéral, bien différent de celui de J. C.

Lorſque Xerxés fondit ſur la Grèce avec toutes les forces de l'Aſie, les Athéniens conſultèrent l'oracle d'*Apollon*. La Pythie leur donna pour réponſe que *Minerve protectrice d'Athènes, fille de Jupiter, tâchait en vain par toutes ſortes de moyens d'appaiſer la colère de Jupiter; cependant qu'en faveur de ſa fille il voulait bien ſouffrir que les Athéniens ſe ſauvaſſent dans des murailles de bois, et que Salamine verrait la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs mères, ſoit quand Cérès ſerait diſperſée, ſoit quand elle ſerait ramaſſée.* Sur cela Oenomaus perd entièrement le reſpect pour le dieu de Delphes. *Le combat du père et de la fille*, dit-il, *ſied bien à des dieux. Il eſt beau qu'il y ait dans le ciel des inclinations et des intérêts ſi contraires. Jupiter eſt courroucé contre Athènes; il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Aſie; mais s'il n'a pas pu la ruiner autrement, s'il n'avait plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangères, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette ville toutes les forces de l'Aſie? qu'on ſe ſauve dans des murailles de bois! ſur qui donc tombera ſa colère? ſur des pierres, beau devin! Tu ne ſais point à qui ſeront les enfans dont Salamine verra la perte, s'ils ſeront Grecs ou Perſans; il faut bien qu'ils ſoient de l'une ou de l'autre armée; mais tu ne ſais pas du moins qu'on verra que tu ne le ſais pas. Tu caches le temps de la bataille ſous ces belles expreſſions poétiques, ſoit quand Cérès ſera diſperſée, ſoit quand elle ſera ramaſſée; tu veux nous éblouir par ce langage*

pompeux ; mais ne ſait-on pas bien qu'il faut qu'une bataille ſe donne au temps des ſemailles ou de la moiſſon ? Apparemment ce ne ſera pas en hiver ? quoiqu'il arrive, tu te tireras d'affaire par ce moyen. Si les Grecs perdent la bataille, ce Jupiter que Minerve tâche de fléchir, aura été inexorable. S'ils la gagnent, Jupiter s'eſt enfin laiſſé fléchir. Tu dis qu'on faie dans des murailles de bois ; tu conſeilles, tu ne devines pas ; moi qui ne ſais pas deviner, j'en euſſe bien dit autant. J'euſſe bien jugé que l'effort de la guerre ſerait tombé ſur Athènes ; et que puiſque les Athéniens avaient des vaiſſeaux, le meilleur parti pour eux était d'abandonner leur ville et de ſe mettre tous ſur la mer.

Ainſi les chrétiens ſe tirent d'affaire, ſoit que Dieu puniſſe ou récompenſe les bons ou les méchans; ou quand ils prient qu'ils n'obtiennent pas l'effet de leurs prières malgré les promeſſes de J. C. Une choſe qui marque que les hommes ſe mêlent des oracles, c'eſt l'ambiguité des réponſes, et l'art qu'on avait de les accommoder à tous les événemens qu'on pouvait prévoir. S^t. Paul diſait, il y a 1709 ans, que l'Antechriſt allait venir, et on l'attend encore. S^t. Philippe s'approche de l'eunuque de la reine Candace d'Éthiopie : *Occurrens autem Philippus audivit eum legentem Iſaiam prophetam, et dixit : putas ne, intelligis quod legis ? qui ait, quomodo poſſum ſi non aliquis oſtenderit mihi.* Philippe lui répliqua à ſa fantaiſie. Le bon eunuque croit de tout ſon cœur, et il eſt baptiſé, pas plus de façon : *Reſuſcitans Jeſum, ſicut et in pſalmo ſecundo ſcriptum eſt : filius meus es tu : ego hodie genui te.* La prophétie n'eſt-elle pas claire ? Si on veut prouver la

génération

génération du Verbe. On cite auſſi cette prophétie : *Ego hodie genui te et ego ero illi in patrem, et ipſe eſt mihi in filium.* II Sam. VII. v. 14.

CHAPITRE VI.

Des martyrs.

L'IMAGINATION échauffée eſt la cauſe du martyre. Pour en convenir, il n'y a qu'à faire attention qu'il n'y a pas eu encore de religion qui n'ait eu ſes martyrs. Les chefs des religions ont péri la plupart de mort violente. Toutes les héréſies ont eu leurs Saints, qui ont ſouffert la mort pour la défendre. Ceux que nous appelons fanatiques dans les Cévennes, paſſent pour des martyrs en Hollande, en Angleterre etc. On leur écrit des lettres touchantes pour les animer à perſévérer dans la foi. Chacun juge des choſes ſelon la ſituation où il ſe trouve, et ſelon ſes préjugés. C'eſt l'imagination qui envoie au ſabbat que font les ſorciers et les loups-garoux. La plupart de ceux qui vont au Japon ſouffrir le martyre, ne ſont pas en état de répondre à une difficulté que leur propoſerait un Indien de bon ſens; ils meurent pourtant pour ſoutenir leur religion; ce qui fait voir que c'eſt l'enthouſiaſme et non la raiſon qui les guide. A force d'entendre dire ou de vouloir perſuader quelque choſe, on la croit ſoi-même, ſur-tout quand on eſt né avec une forte imagination, telle que l'ont ceux

du pays des anciens chrétiens. Je suis persuadé que s'il venait un tyran qui fit mourir les chrétiens de tout âge, nous verrions mourir plus de jeunes écoliers et de jeunes personnes que de vieillards. Enfin la conduite des autres n'est pas une règle pour nous. Si les martyrs sont morts, ils avaient leurs raisons; je mourrai comme eux quand je serai persuadé: mais parce que je ne conçois pas le motif de leurs souffrances, que l'imagination peut en être la cause, que d'ailleurs cette preuve est équivoque, puisque je vois des martyrs de toutes les religions; je ne conclurai pas que la religion chrétienne est la véritable, parce qu'elle a ses martyrs. Les pères de l'église disaient que c'était la cause, et non le supplice qui fesait le martyre; et c'est un axiome de la religion, *causa martyrem facit, non pœna.* Ainsi quand on conclut que la religion chrétienne est véritable, parce qu'elle a des martyrs, on suppose ce qui est en question. On aurait grand tort de juger de la justice d'une guerre par le nombre des morts ou des combattans. Que l'imagination humaine est faible! cinq sols font courir un soldat à la mort, sans qu'il sache souvent pour quoi, ni pour qui il s'expose à perdre la vie, qui est le plus grand de tous les biens. Les soldats vont à la guerre, et se voient souvent menés à la boucherie, si j'ose dire, sans aucunement murmurer. Il n'y a point eu de religion, quelque extravagante qu'elle ait été, qui n'ait eu ses martyrs, même dans les Indes, chez les Turcs, les Calvinistes etc. Puisque nous savons que les premiers chrétiens n'étaient dans leur religion que par

enthouſiaſme, et parce qu'on appelle grâce, et que nous voions des martyrs dans toutes les religions, même de nos jours dans la religion réformée, chaſſée de France; il faut trouver un caractère particulier qui diſtingue les martyrs vrais d'avec les faux. Bien loin que les martyrs ſoient une preuve de la véritable religion, au contraire, ils ſont autant de témoins de ſa fauſſeté. Il eſt injurieux à Dieu de dire qu'il livre aux derniers ſupplices ceux qui croient ce qu'il a révélé. D'ailleurs les martyrs font voir que la religion eſt mal établie, et la révélation peu conſtante, puiſqu'il y avait dans le même temps des hommes de bonne foi qui croyaient, dit l'évangile, rendre ſervice à Dieu, en tuant des ſcélérats, des impoſteurs, des perturbateurs du repos public, lorſqu'ils feſaient mourir les martyrs.

CHAPITRE VII.

De l'Ecriture Sainte.

Le langage de Dieu doit être digne de lui. Les fadaiſes et les pauvretés dont l'Ecriture eſt remplie, font bien connaître qu'elle eſt l'ouvrage des hommes. L'Ecriture devait être incorruptible pour être la règle de notre foi; elle devait être écrite en un langage qui pût être entendu de tous les hommes, parce que tous les hommes ſont indiſpenſablement obligés de ſavoir ce que Dieu demande

d'eux, et que Dieu doit le leur apprendre, pour avoir droit de les punir ou de les récompenſer. Or l'Ecriture eſt ſujette à l'erreur en tout ſens. Elle nous parle de Dieu d'une manière ridicule, elle lui donne mille faibleſſes. Elle le fait parler avec le diable au ſujet de Job; elle eſt ſujette à des fautes de copiſtes ou de traducteurs qui ont bouleverſé pluſieurs paſſages. L'original hébreu eſt tout plein d'équivoques : telle eſt la nature de cette langue ſtérile. Il y a non-ſeulement des paſſages que les interprètes les plus réguliers et les plus orthodoxes conviennent avoir été corrompus ; mais il y en a même d'ajoutés. Si un paſſage peut être corrompu, qui m'aſſurera que l'autre ne l'eſt pas auſſi ? Qui m'aſſurera que les livres de l'Ecriture ont été dictés par le S^t Eſprit ? J. C. ne nous en a laiſſé aucun. Pas un livre du Nouveau Teſtament n'a été commencé pendant ſa vie. Mahomet au moins a fait l'Alcoran. Les livres de l'Ecriture n'ont pas été ſeulement compoſés par des particuliers en divers temps ; mais ces particuliers ne ſe ſont jamais vantés pendant leur vie que le S^t Eſprit les eût inſpirés, et leur eût dicté ce qu'ils s'aviſaient d'écrire. Quoi donc ! parce qu'il ſe fait un renverſement dans l'imagination échauffée de St Paul ; parce qu'il s'aviſe de ſe convertir après la mort de J. C., lui qui ne s'était point rendu à ſes prétendus miracles ; enfin parce qu'il s'aviſe d'écrire quatorze épîtres à divers peuples, et que dans la ſuite des ſiècles ſes épîtres ſe ſont conſervées parmi ceux d'un même parti, comme tant de ces livres anciens ; on m'obligera de reconnaître ces livres pour la parole de Dieu

même, et je paſſerai pour impie ſi je n'en crois rien ! La diviſion des livres en protocanoniques et deuterocanoniques ne fait-elle pas voir que c'eſt uniquement le caprice des hommes qui les a canoniſés à leur gré ? quoi donc ! il ne dépendra que de la fantaiſie des hommes de déclarer qu'un livre vient du ciel ; encore ce ne ſera qu'après que ce livre aura fait pour ainſi dire ſon noviciat ſur la terre pendant un certain temps. On n'aura regardé ce livre, dans l'eſpace de pluſieurs ſiècles, que comme un ouvrage ordinaire d'un homme de bien ; et tout d'un coup parce que ce livre contiendra un paſſage propre pour être cité contre de nouveaux prétendus hérétiques, on canoniſera ce livre et on le mettra au rang des livres inſpirés de Dieu ! Ce qui eſt arrivé à pluſieurs livres de l'Ecriture, et entre autres aux deux derniers livres des Maccabées, parce qu'on en prend quelques paſſages pour prouver le purgatoire.

En vérité, il n'y a point de folie que les hommes ne ſoient en état de diviniſer ; c'eſt un moyen de ſe rendre maître des biens de tout l'univers, que d'avoir droit de ſe faire des titres au beſoin. Non-ſeulement J. C. nous devait lui-même donner des livres de l'Ecriture ſainte, mais encore il fallait qu'ils ne fuſſent pas ſujets aux fautes des copiſtes, des traducteurs, et des interprêtes. Autrement un Indien de bon ſens ne peut les regarder que comme des livres ordinaires. Un tel miracle était plus néceſſaire et plus raiſonnable que de reſſuſciter quelques morts. Ces divers prodiges, s'ils ſont vrais, n'ont pu être utiles qu'aux hommes

qui les ont vu ; celui-ci opérerait dans tous les temps. Les auteurs des livres ſacrés n'ont point donné leurs ouvrages comme infaillibles. En tout cas, ils auraient toujours été obligés de juſtifier leurs miſſions, que c'était le S^t Eſprit qui les inſpirait ; mais bien loin d'avoir cette prétention, ils nous ont laiſſé leurs livres comme des livres ordinaires, et même comme des ouvrages qu'ils écrivaient ou à certains peuples, ou à certains particuliers. La diſette des livres, le beſoin d'autorité, enfin un motif humain les a diviniſés. St Luc écrit à Théophile, et lui dit de bonne foi que voyant tant de perſonnes qui feſaient des livres, il lui avait pris envie d'en faire à ſon tour. *Quoniam quidem multi conati ſunt ordinare narrationem, viſum eſt mihi tibi ſcribere optime, Théophile.* Et bien loin de ſe vanter d'être inſpiré du S^t Eſprit, il dit qu'il n'écrit rien qu'après s'être bien informé de tout.

Pourquoi le langage de l'Ecriture n'eſt-il pas naturel ? pourquoi toujours des allégories et des myſtères ? c'eſt, dit-on, que les paraboles et l'allégorie ſont du goût et du ſtyle des Orientaux. L'Ecriture n'eſt donc pas pour nous, elle n'eſt que pour eux !

Pour convaincre un homme de bon ſens que l'Ecriture n'eſt qu'une fadaiſe, il n'a qu'à ſe donner la peine de la lire. Il y trouvera quelques beaux endroits de côté et d'autre ; mais quel eſt le livre où tout eſt mauvais ? L'Alcoran n'a-t-il pas ſes beautés ? L'Ecriture nous donne en quelques endroits une belle idée de Dieu ; mais auſſi elle nous en donne ſouvent une bien peu

digne de lui. Elle le fait ſujet à toutes ſortes de paſſions, de reſſentimens, de repentir, de vengeance ; elle le fait s'entretenir avec le ſerpent, avec le diable dans le livre de Job. Il ſe donne la comédie, il cherche Adam dans le paradis terreſtre; il manque ſur-tout beaucoup de prévoyance ; ſouvent il fait et défait en bien des endroits ; il choiſit Saül, et le rejette. Que d'inconſtance, que de légéreté ! Liſez l'hiſtoire de Jonathan. Dieu n'eſt irrité que de ce que ce fils malheureux, qui ignorait le vœu de ſon père, mangeât un peu de miel. L'Ecriture eſt pleine de contradictions, parce que l'eſprit de l'homme qui en eſt l'auteur ne ſaurait ſe ſoutenir et avoir tout préſent. Dieu dit qu'il ne punit point les enfans du crime des pères ; et en un autre endroit il dit qu'il fera ſentir les effets de ſa vengeance juſqu'à je ne ſais quelle génération.

Jamais on n'accordera la généalogie que St Mathieu fait de J. C. avec celle de St Luc ; un évangéliſte dit que J. C. eſt mort à trois heures, l'autre dit qu'il eſt mort à ſix. Le père Mauduit, dans ſa Diſſertation ſur l'Evangile, dit que c'eſt une faute de copiſte ; cette défaite eſt la plus raiſonnable, et ce qu'on peut dire de mieux ſur cette difficulté. Les interprètes n'en font aucune de reconnaître des fautes de copiſtes dans l'Ecriture, ſans prendre garde qu'ils riſquent à nous faire regarder l'Ecriture comme tous les autres livres qui ſont, dans le monde, ſujets aux mêmes inconvéniens. Si les copiſtes ſont tombés dans des fautes ſur des faits, ils y ſeront tombés auſſi à l'égard des dogmes ; et notre croyance dépendra de la négligence des

copiſtes. Les pères de l'égliſe ont ſenti toutes ces difficultés ; ils nous ont donné des explications bien ingénieuſes de l'Ecriture ; mais enfin ils ſont convenus qu'il fallait beaucoup de ſoumiſſion et d'humilité.

St Auguſtin compare l'Ecriture à une vaſte rivière, où un agneau trouve par-tout le guet, et où un éléphant n'en ſaurait trouver et ſe noie. Mais plus on a de reſpect pour la divinité, plus on doit éviter de s'expoſer à prendre les fables des hommes pour la parole de Dieu. Je ne mépriſe l'Ecriture que parce que je croirais bleſſer le reſpect que je dois à mon Créateur, en le feſant parler et agir d'une manière ſi ridicule et ſi peu digne de lui. Il eſt abſurde de dire que le choix des livres inſpirés de Dieu ait dépendu du caprice des hommes.

N'eſt-il pas impertinent que les moindres théologiens de nos jours parlent plus exactement en matière de religion que l'Ecriture ſainte même ? C'eſt une héréſie de dire ſimplement et ſans diſtinction que J. C. eſt moins grand que ſon Père ; c'eſt pourtant ainſi que parle l'Ecriture ; et J. C. dit lui-même, *Pater major me eſt.* N'eſt-ce pas induire le peuple en erreur ; et les anciens n'avaient-ils pas raiſon de ſoutenir ſur ce paſſage que J. C. était inférieur à Dieu le Père ? L'Ecriture eſt pleine de façons de parler peu exactes, et fort oppoſées à la claire théologie. Il ne faut point être ſurpris ſi l'Ecriture fait converſer Dieu avec les hommes, puiſqu'elle le fait cauſer avec le diable ſon ennemi. Ces converſations ſont également oppoſées à l'idée de Dieu. Ne ſe laſſera-t-on jamais de regarder

Dieu comme un roi, comme un père, comme un ſouverain? Dieu ne s'entretient qu'avec lui-même; il habite dans une lumière inacceſſible. En nous formant, il nous donne tous les organes qui doivent ſervir à nos actions; nous ne pouvons agir que par les règles du mouvement, dont lui ſeul peut être l'auteur. Qu'aurait-il donc à nous dire dans ſes entretiens, quand même il ne répugnerait pas d'ailleurs à l'idée que nous pouvons avoir de lui? On convient que les livres des Evangiles ont été reçus dans l'égliſe après les épîtres de St Paul. Rien n'eſt plus abſurde que ce que nous dit l'Ecriture de J. C. qu'il fut tenté par le diable, qui l'emporta ſur une haute montagne et lui fit voir toutes les grandeurs de la terre, lui promettant de l'en mettre en poſſeſſion, *Si cadens adoraveris me.* Si on liſait une pareille ridiculité dans l'Alcoran, on ſe moquerait des Turcs, et parmi nous c'eſt la plus belle choſe du monde. La tentation de J. C. marque plutôt la fauſſeté de ſa divinité que la force de ſa vertu. Si le diable, qui eſt un eſprit, ne connait pas le fils de ſon créateur, s'il le ſoupçonne de faibleſſe et d'impuiſſance; qu'on permette du moins aux hommes moins éclairés que le diable, de douter juſqu'à ce qu'ils ſoient perſuadés. Au reſte, que prétend-on inférer de cette tentation? ſi le diable connaiſſait le fils de Dieu, il ſavait qu'il était plus que lui, maître de tout ce qu'il pouvait lui montrer, et que ſes offres ſeraient vaines; s'il ne le connaiſſait pas, où eſt le mérite du fils de Dieu, qui eſt Dieu lui-même, de refuſer les dons

du diable et de ne point ſuccomber à la faibleſſe, lui qui eſt le principe de la vertu ? Ce trait de l'Ecriture eſt bien extravagant.

L'Ecriture d'un côté dit que Dieu nous damnera, ſi nous n'obſervons pas ſes commandemens ; et d'un autre côté que nous ne pouvons rien ſans la Grâce. *Sine me nihil poteſtis facere ; non eſt volentis, neque currentis, ſed miſerentis Dei.* Peut-on concevoir que Dieu nous puniſſe de n'avoir pas fait ce que nous ne pouvons pas faire ſans lui ? Quoi donc ! Dieu nous dira ici que nous ne pouvons rien ſans la Grâce, et là il nous maltraitera quand nous n'aurons point exécuté ce que nous ne ſaurions faire ſans lui ; et il nous fera des reproches tendres et nous dira qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait donné tous les ſecours néceſſaires ? *Quid potui facere vineæ meæ et non feci ? Perditio tua ex te Iſrael.* Que de contrariétés ! que l'homme ſe fait bien ſentir dans toutes ſes inventions, quand il nous veut faire voir la puiſſance de Dieu, et la dépendance où nous ſommes de lui ! Il nous dit que nous ne ſaurions rien faire ſans un ſecours ſpécial de ſa puiſſante bonté, et lorſqu'il veut nous entretenir de la juſtice de Dieu, il jette ſur nous toute la faute de nos malheurs.

Expliquer l'Ecriture c'eſt faire injure à Dieu : s'il a parlé, il a ſans doute bien parlé ; et ſi elle a un beſoin continuel d'explications, c'eſt qu'elle n'eſt pas la parole de Dieu ; et s'il me faut croire à l'explication que les hommes me donnent de l'Ecriture, ce n'eſt plus Dieu qui m'inſtruit, ce ſont les hommes ; ſi Dieu nous a parlé ce n'a été que pour nous apprendre

ce que nous ne pouvions ſavoir par nous-mêmes ; ainſi l'Ecriture ne doit nous apprendre que ce qu'il eſt néceſſaire que nous ſachions pour notre ſalut. Que de fables inutiles dans l'Ecriture ! Dire que Dieu parle pour nous apprendre l'hiſtoire de Job et de Judith, et bien d'autres que nous pouvons ſavoir par les hiſtoriens. Quelle ridiculité de dire que Dieu ſe donne la peine lui-même de parler pour nous apprendre ces hiſtoires ! Quand les Epicuriens plaiſantaient des méchans vers, qui venaient de Delphes, et trouvaient mauvais qu'Apollon, dieu de la poéſie, fût infiniment au-deſſous d'Homère, qui n'avait été qu'un ſimple mortel, inſpiré par Apollon même ; alors les prêtres répondaient que la méchanceté même des vers marquait, qu'ils partaient d'un dieu qui avait un noble mépris pour les règles et pour la beauté du ſtyle. Les philoſophes ne ſe payaient point de cela, et pour tourner cette réponſe en ridicule, ils apportaient l'exemple de ce peintre à qui on avait demandé un tableau d'un cheval qui ſe roulât par terre ſur le dos ; il peignit un cheval qui courait, et quand on lui dit que ce n'était pas cela qu'on lui avait demandé, il renverſa le tableau et dit : ne voila-t-il pas un cheval qui ſe roule ſur le dos ? c'eſt ainſi que ces philoſophes ſe moquaient de ceux qui, par un certain raiſonnement qui ſe renverſait, euſſent également conclu que c'était un dieu, ſoit qu'ils fuſſent bons ou méchans. La clarté eſt la principale qualité que doit avoir un écrit. Il eſt étonnant que l'eſprit de l'homme ſoit obligé de ſuppléer dans

l'Ecriture à l'eſprit de Dieu ; qu'il en adouciſſe les façons de parler, et qu'il avoue qu'il aurait pu s'exprimer mieux.

CHAPITRE VIII.

De Jéſus-Chriſt.

JÉSUS-CHRIST était un homme comme Mahomet ; l'imagination vive des habitans de l'Aſie et de l'Afrique contribuait beaucoup à les porter à des enthouſiaſmes : c'eſt pourquoi Jéruſalem eſt ſi féconde en prophéties. Quand on conſidère la conduite de J. C. il n'eſt pas poſſible de ſe perſuader qu'il ait été ce qu'on veut que nous croïons qu'il ſoit. Il eſt venu, dit-on, pour nous inſtruire et pour nous ſauver, et cependant il n'a fait ni l'un ni l'autre. Il ne nous a point inſtruit, il n'a converti perſonne. Il avait douze apôtres dont un d'eux l'a trahi ; les autres l'ont abandonné. Quand un bras puiſſant s'eſt ſaiſi de ſa perſonne, la réalité l'a emporté ſur l'imagination. Alors ſi J. C. avait fait des miracles, il aurait effectivement inſtruit les hommes ; il n'aurait pas eu ſeulement quelques diſciples ; la terre entière aurait tremblé devant lui, et ſe ſerait rendue à ſon maître qui ſe ſeſait voir, en ſuppoſant qu'il fût poſſible que Dieu ſe fît homme pour inſtruire les hommes.

On ne ſaurait pardonner à J. C. de s'être ſi mal acquité de ſon devoir ; il ne nous a rien appris

que quelques ſentimens de morale, que les payens avaient enſeignés avant lui d'une manière plus perſuaſive et plus nette. Il n'a enſeigné aucun dogme de religion. Qu'on examine les principales vérités de foi. J. C. n'en a jamais dit un mot; Jamais il n'a prêché le miracle de ſa naiſſance; il n'a jamais parlé de la Trinité, des ſacremens, du péché originel; voilà pourtant les quatre points fondamentaux de la religion chrétienne. Qu'on parle de bonne foi, il eſt certain que J. C. n'a pas inſtruit les hommes, et que ſon voyage eſt le plus chimérique et le plus inutile de tous les voyages; mais les hommes veulent du merveilleux et du céleſte. Les Mahométans diſent que Mahomet a été enlevé dans le ciel pendant ſa vie, et les chrétiens en font deſcendre J. C.

Dieu ménage donc bien les hommes, puiſqu'il n'oſe pas leur dire qui il eſt. J. C. a été trente ans ſur la terre, ſans jamais avoir oſé dire qui il était: il ne s'eſt enhardi que pendant les trois dernières années de ſa vie, encore il n'a jamais parlé clairement. Quelle comédie! J. C. comme homme était indiſpenſablement obligé de dire qu'il était auſſi Dieu; autrement il a trompé les hommes pendant ſa vie, et ſur-tout pendant trente ans qu'il a demeuré dans le ſilence; et il était coupable ſeul de tous les ſacrilèges qu'on feſait en ne lui rendant aucun des devoirs dûs à la divinité, et en les mépriſant quelquefois. Quoi donc! Dieu vient ſur la terre et il n'y fait rien. Il s'était pourtant fait homme pour y faire quelque choſe; il n'a jamais laiſſé aucun monument aux hommes de ſa venue, aucun

livre, aucune trace. Dois-je m'en rapporter à quelques perſonnes prévenues qui ne l'ont même déclaré Dieu qu'environ quatre cents ans après ſa mort, dans le concile de Nicée. Ma raiſon me vient de Dieu, elle me dit qu'il n'y en a qu'un, que ſa nature eſt infinie, qu'il ne ſaurait faire qu'une perſonne et cependant on me dit qu'il en fait trois. Or, pour croire que cela eſt, c'eſt bien le moins que je puiſſe demander, que celui-là même qui m'a donné cette raiſon, qui m'en fait voir ſi clairement l'impoſſibilité, me diſe et m'aſſure que cela eſt; il eſt venu ſur la terre pour nous l'apprendre, il ne nous l'a point appris.

Je ne dois donc pas m'expoſer à tomber dans l'idolâtrie ſur le rapport de quelques hommes. L'Evangile dit que J. C. a conſommé ſon ouvrage avant que de mourir; il n'y en a point pourtant de plus imparfait.

Les hommes ſont dans le même état où ils étaient avant la venue de ce prétendu meſſie; il n'a déterminé aucun point de notre foi; et il devait au contraire les déterminer tous pour avoir achevé ſon ouvrage. Car la religion chrétienne n'a été dans ſa perfection que pluſieurs ſiècles après ſa mort. Si Dieu a été aſſez puiſſant pour créer l'univers ſans le ſecours de perſonne, il l'aurait donc été auſſi pour contraindre les hommes à l'honorer d'un culte qu'il leur avait preſcrit. Ce culte qu'il aurait demandé des hommes aurait été clair et ſelon la portée de l'eſprit qu'il leur aurait donné; il n'aurait point été ſujet à la réforme, parce qu'on ne reforme que ce qui eſt mal fait, et Dieu ſelon ma

raiſon eſt incapable de mal faire. Dieu étant venu exprès ſur la terre pour nous l'enſeigner, nous l'aurait en effet enſeigné, et y aurait attaché un caractère incorruptible et qui aurait été à l'abri de toute diſpute et de toute critique des hommes. Rien de tout cela: l'Ecriture eſt pleine d'allégories; l'Ecriture a beſoin d'intreprètes et de commentateurs. Non, cela n'eſt point l'ouvrage de Dieu. Il eſt trop parfait pour produire quelque choſe qui ne ſoit pas parfait.

Suppoſons encore que Dieu eût voulu nous inſtruire par les hommes, il les aurait inſpirés; au contraire J. C. a laiſſé ſes apôtres dans des erreurs groſſières; c'eſt un fait conſtant dans l'Ecriture. Ils ont été tous ſujets à l'erreur, même après avoir reçu le S^t. Eſprit. S^t. Paul a convaincu S^t. Pierre. Ils ont donc pu prêcher chacun ſéparément des erreurs; et puiſqu'ils diſputaient ſur des faits de religion, ils n'étaient donc point également inſpirés par le St. Eſprit.

Chaque concile œcuménique nous a appris quelque dogme nouveau; donc J. C. n'avait pas achevé ſon ouvrage. Non, encore une fois, tant de contrariétés ne ſont point l'ouvrage de Dieu.

Bien loin que J. C. ait été dans le temple prêcher lui-même l'inutilité des ſacrifices des Juifs, il a fait tout comme les autres. La S^te. Vierge et S^t. Joſeph ont offert avec lui des ſacrifices le jour de la purification; il allait dans le temple, les bonnes fêtes, pour participer aux ſacrifices avec le reſte du peuple. Dieu qui était ſur la terre pour inſtruire les hommes ne leur diſait rien, et gardait avec eux la

même conduite. Qu'eſt-ce qu'eſt J. C. ſelon la religion chrétienne? C'eſt la ſeconde perſonne de la trinité; qui a bien voulu ſe faire homme et s'humilier juſqu'à mourir ſur une croix pour ſatisfaire à la juſte colère de ſon père, pour être le médiateur entre Dieu et l'homme, pour effacer le péché de notre premier père, et nous faire rendre à l'avenir un culte digne de lui. *Tot verba, tot errores*; car 1°. on ne ſaurait dire que J. C. a bien voulu ſe charger de nos péchés pour ſatisfaire à ſon père, ſans admettre à J. C. une volonté différente de celle de ſon père: il n'eſt donc pas le même Dieu que lui; il n'a donc pas la même nature; car la diverſité de volonté eſt une preuve de la diverſité d'eſſence. 2°. On ne ſaurait s'empêcher de conſidérer ici le père, que comme une perſonne bien emportée; le fils comme un enfant de bon naturel qui fait tout pour l'appaiſer. Que de faibleſſe! que de ridiculité! quel perſonnage on fait jouer à Dieu! Que pourrait-on penſer d'un profeſſeur qui enſeignerait avec ſi peu d'ordre et de clarté que J. C. a enſeigné? que jugerait-on d'un ambaſſadeur qui s'acquitterait de ſon emploi avec ſi peu d'exactitude. Il a fait des miracles, dit-on; quand j'en conviendrais, tout ce qu'on en pourrait conclure, ſerait qu'il eût perſuadé ceux qui auraient vu les miracles; mais outre cela il eſt certain qu'il n'en a pas fait, car s'il en avait fait, tout le peuple juif n'aurait point contribué à ſa perte: *tolle, tolle crucifige eum.* N'eſt-il pas venu pour ceux-là? ne devait-il pas inſtruire une poſtérité infinie, ſans parler même de la multitude qui vivait de ſon temps? que nous a-t-il donc laiſſé pour nous inſtruire?

une

une égliſe, c'eſt-à-dire des hommes comme nous, qui n'étaient alors qu'un petit nombre de perſonnes fort déraiſonnables. Dieu n'aurait pu ordonner la mort de J. C. ſans ordonner le péché des juifs qui l'ont fait mourir.

Qu'on eſt heureux quand on peut voir toutes les conſéquences d'un principe! Nous liſons dans l'ancien Teſtament que Dieu s'entretenait avec les particuliers; il eſt même dit de Moïſe qu'il parlait à Dieu, *ſicut ſolet amicus loqui ad amicum facie ad faciem et non in ænigmate.* Cependant le nouveau Teſtament nous a détrompés, et nous a appris que ces entretiens ne ſe feſaient que par le miniſtère des anges; le S^t. Eſprit n'a donc pas dit vrai dans l'ancien Teſtament, ou il ment dans le nouveau. Si ces anciens n'ont jamais parlé avec Dieu, ils en étaient donc trompés, car ils ſe flattaient fort de parler à lui. Cependant ils ne parlaient qu'aux anges, qui recevaient leurs adorations comme Dieu même.

Jéſus-Chriſt, dit l'auteur de la recherche de la vérité, livre V, chap. 5, (après pluſieurs pères de l'égliſe) connaiſſant parfaitement la maladie et le déſordre de la nature, y a remédié de la manière la plus utile pour nous, et la plus digne de lui qui ſe puiſſe concevoir. Que de préjugés dans ces paroles! dire que Dieu remédie au déſordre de la nature, c'eſt dire que Dieu avait mal fait la nature. Un ouvrier ne remédie à ſon ouvrage que pour une imperfection. S'il l'avait bien fait tout d'un coup, il n'aurait rien eu à changer. D'ailleurs quelle eſt la réforme que J. C. a fait dans le monde? Les hommes, quoi qu'on diſe, ſont les mêmes qu'autrefois. Les philoſophes payens nous ont enſeigné

une morale bien plus pure que celle de J. C. Voyez les Offices de Cicéron. La médiation ſuppoſe une faibleſſe mutuelle entre les deux parties ; on ne peut donc dire que J. C. eſt le médiateur entre Dieu et l'homme, ſans admettre une imperfection, non-ſeulement en nous, mais encore en Dieu. Les catholiques oublient ſouvent leurs principes, et n'en voient pas toutes les conſéquences. J. C. ne nous a pas reconciliés avec ſon père, comme avec la première perſonne de la Trinité; c'eſt avec Dieu qu'il nous a reconciliés. Il eſt le médiateur entre Dieu et nous. Or J. C. eſt autant Dieu que ſon père ; donc il ne peut être le médiateur avec Dieu, puiſqu'il le ſerait avec lui-même. Il eſt ridicule et oppoſé à l'idée de Dieu de dire qu'il puiſſe être appaiſé par des ſacrifices. Dans le ſacrifice, rien ne périt aux yeux de Dieu. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes. Quand ils ſont offenſés, ils ſont ſatisfaits par la vengeance qui affaiblit et qui détruit quelquefois leur ennemi. Or croyant offenſer Dieu, et ne voulant pas le venger ſur eux-mêmes, ils ont cru devoir lui ſacrifier des animaux en leur place ; mais Dieu demande la conſervation et non pas la deſtruction de ſon ouvrage.

Le ſacrifice de J. C. a d'ailleurs quelquechoſe de plus indigne et de plus oppoſé à tous les attributs de Dieu que n'avaient les ſacrifices des payens. Les hommes font jouer à Dieu la comédie. Pendant plus de quatre mille ans, ils lui font demander des ſacrifices des animaux ; enſuite ils lui font dire que les ſacrifices des animaux ſont très-inutiles, et qu'il ne veut que le ſacrifice de ſon fils. Il n'en avait rien

dit dans l'ancienne loi ; les apôtres le publièrent dans la nouvelle. Le beau ſecret pour écarter de l'eſprit du peuple l'horreur et le mépris qu'il a naturellement pour un pendu ! Le ſacrifice de la croix eſt encore une véritable comédie. J. C. a ſouffert comme homme ; *paſſus ſub Pontio Pilato* ; il eſt mort comme homme. Or il eſt de foi que dès l'inſtant de l'union de l'humanité du Verbe, J. C. était ſouverainement heureux. Tous les pères nous apprennent qu'il fallait un effort pour empêcher la gloire de J. C. de rejaillir ſur le peuple, et que bien loin que la transfiguration ſoit miraculeuſe, elle n'eſt au contraire qu'une ceſſation de miracle. Comment J. C. a-t-il donc pu ſouffrir ſur la croix ? et s'il n'a pas ſouffert, comment ſommes-nous rachetés ? Si on répond que ce n'eſt que par métaphore qu'il eſt dit que J. C. a ſouffert, comme ce n'eſt que par figure que l'Ecriture dit que Dieu ſe repent ; on verra que toute la religion chrétienne n'a rien de réel, qu'elle eſt toute métaphorique, et ne conſiſte par conſéquent que dans l'imagination de ſes ſectateurs. On fait faire à Dieu tout ce qu'il peut pour ſauver les hommes : *Quid potui facere vineæ meæ, et non feci ?* On le fait incarner ; on le fait ſouffrir. Hélas ! s'il avait voulu, nous ſerions ſauvés, car la volonté de Dieu ne ſaurait être qu'efficace. Dieu ne veut pas nous ſauver ; or ils font la comédie. Les théologiens ne réſoudront cette difficulté que par des paroles ſans preuves.

Si J. C. ſe fût montré au peuple juif après ſa réſurrection prétendue, toutes les conteſtations euſſent été finies. On ne ſaurait concevoir que J. C.

ait demeuré plus de quarante jours sur la terre après sa résurrection, et qu'il ait évité le peuple. Il n'était venu sur la terre que pour instruire les hommes, et pour leur apprendre sa divinité; rien n'était plus aisé : il n'avait qu'à se montrer au peuple, qui l'aurait sans doute bien reconnu. N'est-il pas ridicule qu'il ait ordonné à ses apôtres de prêcher sa résurrection, et dire qu'ils en étaient les témoins ? que ne se montrait-il ? c'était le peuple qu'il fallait avoir pour témoin. Cela seul l'aurait convaincu de sa divinité. Quelle comédie dans la vie, la mort, l'ascension de J. C. ! Il est caché trente ans ; qu'il joue bien son incognito !

Il fallait qu'il mourût pour ressusciter, il était venu pour s'en aller. Qu'est-ce que trois ans d'instruction ? Et encore quelle instruction ! Une bonne disposition dans l'homme dès sa création, aurait bien mieux valu. Il ne dépendait que de Dieu de la lui donner. Elle ne lui aurait pas plus coûté qu'une future incarnation du Verbe. Il aurait exempté son fils unique de bien des peines, et des petits chagrins qu'il a essuyés sur la terre pendant trente-trois ans ; enfin il lui aurait épargné la douleur et la honte d'un supplice inutile. Les hommes sont sujets à faire jouer de ces plaisantes comédies. Ils font mourir la vierge par forme, et la font ressusciter quelques momens après. Ils la font monter au ciel ; mais il fallait la formalité de mourir. Si J. C. est venu pour se faire connaître, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? et s'il n'est pas venu pour se manifester, pourquoi donc est-il venu ? La douleur peut-elle plus honorer Dieu que le plaisir ?

pourquoi veut-on que les douleurs de J. C. aient honoré Dieu ? N'eſt-il pas également l'auteur du plaiſir comme de la douleur. L'envie et le penchant que les hommes ont de ſe produire, fait que jugeant toujours de Dieu par eux-mêmes, ils ont admis Dieu le fils, et ſe ſont même flattés qu'il les avait fait à ſon image et reſſemblance.

Dans toutes les religions, en pluſieurs occaſions particulières, on a toujours dit : *Expedit unum mori pro populo.* Lorſque par un trait lancé ſur la garde des poulets ſacrés, qui avait rapporté fauſſement l'auſpice à Papirius, elle eut été tuée ſans qu'on ſût de quel côté ce trait était venu, le conſul Papirius, qui ſans doute avait plus de part que les Dieux à cet accident, s'écria : Les Dieux ſont ici préſens ; le criminel eſt puni ; ils ont fait tomber leur colère ſur celui qui le méritait. Nous n'avons plus que des ſujets d'eſpérance. En effet, il fit donner auſſi-tôt le ſignal, et remporta une victoire complette ſur les Samnites. Pourquoi les apôtres ont-ils attendu l'aſcenſion et la pentecôte, pour prêcher la réſurrection de J. C. quand on pouvait dire la voilà ? *Quid potui facere tibi vineæ meæ et non feci* ? Jéſus-Chriſt a tout fait pour embrouiller ; il a négligé les voies les plus ſimples.

Les prophêtes, dit-on, avaient prédit qu'il naîtrait d'une vierge. Il eſt né d'une vierge, à ce qu'on dit ; mais qui pouvait deviner qu'elle fût vierge ? elle avait un mari, homme veuf, qui avait eu des enfans. Il eſt étonnant que les pères diſent ſérieuſement que cela s'eſt fait ainſi pour tromper le diable. Or ſi le diable même, qui a tant d'eſprit, ne pouvait

pas deviner que J. C. fût le Meſſie, comment veut-on que les Juifs aient pu le deviner? Les prophéties étaient donc bien obſcures, puiſque le diable n'y entendait rien. Voilà la manière humaine dont J. C. et les apôtres ont commencé à introduire une religion nouvelle. Ils l'ont tirée de l'ancienne, *non veni ſolvere, ſed adimplere*; et quoique tout fût conſommé à la mort de J. C. et que la ſynagogue fût à tous les diables; néanmoins tous les apôtres et les premiers chrétiens allaient dans le temple prier Dieu comme les Juifs. Quand ils prêchaient, ils diſaient encore : *Deus Abraham, Deus Iſaac et Jacob. Petrus autem et Joannes accedebant in templum ad horam orationis nonam.* Le boiteux qu'ils guérirent n'alla pas rendre grâce à Dieu dans une égliſe; mais il entra avec les apôtres dans le temple, *cum illis in templum.* Si la religion chrétienne dure ſept mille ans, on aura alors une preuve certaine de ſa fauſſeté. Car St Pierre dit, en parlant de la mort de J. C. et de la pentecôte : *Hoc eſt quod dictum eſt per prophetam Joel, et erit in noviſſimis diebus; effundam de ſpiritu meo ſuper omnem carnem.* Or on verra que cela n'eſt pas arrivé *in noviſſimis diebus.* Ne le voyons-nous pas auſſi? car peut-on dire que ce qui arrive dix-ſept cents ans avant la fin du monde arrive à cette fin-là?

On nous dit que la loi de Moïſe était une loi de ſévérité; mais la loi nouvelle une loi de charité. L'exemple d'Ananie et de Saphire prouve le contraire. Mais lorſque trois heures après Saphire vient, pourquoi St Pierre lui demande-t-il : *Dic mihi, mulier, ſi tanti agrum vendidiſti?* L'exemple d'Ananie ne ſuffiſait-il pas? faut il tuer dans la

loi de charité ? il devait lui dire au contraire : Ma bonne femme, ne mentez pas, Dieu vient de punir votre mari. Pourquoi J. C. n'a-t-il jamais ordonné qu'on l'adorât ? Il dit, au contraire, qu'on adore son père ; *Sic Deus diligit mundum ut filium suum unigenitum donet.* A qui le donner ? Dieu a donc plus aimé le monde que son fils.

CHAPITRE IX.

De l'église, et des conciles.

L'ÉGLISE n'est autre chose qu'une société d'hommes. Il y a autant d'églises que de religions différentes. Si vous voulez que je regarde l'église catholique comme la seule véritable, je vous demande quel caractère elle a pour exiger de moi un tel consentement. L'église catholique se prétend infaillible : elle doit me le prouver. Elle ne saurait être infaillible, sans avoir une connaissance infinie, parce que les choses ont un rapport infini ; c'est pourquoi bien loin que l'église ait une telle connaissance, on remarque mille contradictions dans ses décrets.

Il y a des bulles d'excommunication contre ceux qui disent qu'il y avait des antipodes. On se retranche, et on dit que l'église n'est pas infaillible dans le fait, mais seulement dans le droit. Mais on voit que cette distinction vient de la faiblesse de l'église. On la veut infaillible dans le fait, parce qu'il serait

facile alors de la convaincre de fauſſeté ; les faits ſe prouvent, au lieu que dans le droit chacun a ſon opinion. L'égliſe devrait être infaillible dans le fait. C'eſt un fait que J. C. ſoit venu. C'eſt un fait, ni plus ni moins que de tant d'Evangiles qu'il y avait au commencement, le S^t Eſprit n'en ait inſpiré que quatre. Si l'égliſe eſt faillible dans le fait, j'ai donc raiſon de douter qu'il y ait une Ecriture et un J. C.

L'égliſe n'a point de caractère ſenſible qui la diſtingue des autres aſſemblées, ce caractère était néceſſaire. Les hommes ne ſont-ils pas également l'ouvrage de Dieu ? Quelle vanité, ou plutôt quelle faibleſſe de croire qu'il aime plus ceux-ci que ceux-là. On ne ſaurait s'empêcher, ſelon ce beau ſyſtème, de ſe repréſenter Dieu comme ces mères aveugles qui ont une prédilection déraiſonnable pour certains de leurs enfans.

Les conciles ſont une preuve de la fauſſeté de la religion, car qu'eſt-ce qu'un concile ? c'eſt une aſſemblée d'hommes qui, après avoir bien diſputé, conviennent entre eux qu'ils propoſeront au reſte du monde une telle ou telle propoſition comme une vérité que Dieu a révélée. Il dépend donc uniquement de la fantaiſie des hommes de déclarer quelles ſont les propoſitions révélées.

Sommes-nous raiſonnables de donner aux hommes une telle autorité ſur notre raiſon ? non ; puiſque la religion chrétienne devait ſe tranſmettre dans la ſuite de tous les ſiècles, elle devait être certaine en tous ſes points ; tout devait être déterminé par le Meſſie. Le contraire eſt une

preuve de la faibleſſe de l'homme, qui ne ſaurait tout prévenir. Si le S^t Eſprit préſidait aux conciles, comme on le prétend, on n'y verrait pas tant de brigues, ni tant de diſputes ; ils ne dureraient pas ſi long-temps. Pourquoi le S^t Eſprit ſera-t-il plutôt dans un concile œcuménique ? eſt-ce qu'une nation ne l'intéreſſe pas encore aſſez ? Combien faut-il donc de perſonnes pour l'intéreſſer ? D'où vient donc que J. C. a dit : *ubi erunt duo aut tres in meo nomine congregati, ibi ſum in medio eorum* ? Les anciens conciles ne valaient pas une de nos aſſemblées du clergé, cependant ils étaient infaillibles, et celles-ci ne le ſont pas. Les conciles nationaux ſe vantent auſſi d'être inſpirés du S^t Eſprit.

Puiſque Dieu agit toujours par les voies les plus ſimples, pourquoi lui fait-on chercher tant de myſtères ? il prend la peine de s'incarner et ne nous apprend rien ; il eſt avec ſes apôtres, et les laiſſe auſſi bêtes qu'auparavant ! Des conciles, c'eſt-à-dire, des hommes nous inſtruiſent de ce que nous devons croire. Après avoir bien diſputé entre eux avant que de pouvoir convenir de quelque choſe, ils s'expliquent par ménagement d'une manière équivoque, qui donne ſouvent gain de cauſe aux deux partis. Non, ce n'eſt pas ainſi que Dieu parle. L'inſpiration ou l'aſſiſtance du S^t Eſprit dans l'égliſe eſt une pure imagination. Si le S^t Eſprit inſpirait l'égliſe, on n'y verrait point tant d'abus, ni tant de contrariétés ; elle n'aurait jamais excommunié ceux qui croyaient et ſoutenaient qu'il y avait d'autres hommes ſous nos pieds. On ne verrait pas tant de bulles contraires les unes

aux autres. On n'aurait jamais vu deux papes s'excommunier réciproquement, et ce qu'il y a de plus plaisant, des saints des deux partis de ces deux papes. On ne disputerait pas dans les conciles avec tant de chaleur et d'opiniâtreté, si on n'y sesait rien que par l'inspiration du St Esprit. Enfin on ne remarquerait pas dans l'Eglise toutes les mêmes faiblesses qu'on observe dans telles autres sectes que ce soit. Jésus-Christ n'a pas promis sa présence spirituelle seulement aux conciles généraux, il l'a promise aux moindres assemblées ; *ubi erunt duo aut tres* etc.

Quel amour-propre de croire que Dieu nous a choisis pour être son peuple particulier, et que les autres hommes n'ont pas le même rapport avec lui. Le choix qu'on prétend que Dieu a fait de la famille d'Abraham pour composer tout le peuple juif, est encore un étrange effet de l'amour propre de ce peuple. Tous les commencemens de monarchie ont toujours quelque chose de fabuleux, et le ciel s'en mêle toujours.

Prendre de l'argent pour prier pour les morts, et tirer un grand revenu d'une erreur, c'est une imposture impie, et une imposition sacrilège qu'on met sur le peuple ignorant et aveugle. Dieu est jaloux, dit l'Ecriture. Je ne veux point ici critiquer cette expression ; mais je demande pourquoi les catholiques attribuent ils aux saints, ou paraissent leur attribuer les perfections de Dieu même ? Sans parler du culte qu'ils leur rendent, ils leur adressent leurs prières, comme si les saints pouvaient voir ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Ils n'ont pas changé de nature pour être saints, et

Dieu ne partage avec perſonne ſon immenſité et les autres attributs de ſon eſſence divine. Quand les chrétiens vont à la Chine, ils rient des honneurs qu'on y rend à la ſtatue et aux images de Confucius. Les Chinois rient à leur tour de voir ſacrifier devant des images de ſaints, d'entendre chanter des litanies en ſe promenant deux à deux; enfin de voir faire parmi nous des choſes qui nous paraiſſent ſaintes, et qui leur paraiſſent toutes groteſques, comme elles nous paraîtraient ſi nous n'y étions pas accoutumés. C'eſt l'orgueil des ſavans qui a introduit dans l'égliſe tant de queſtions nouvelles et épineuſes, et qui a obligé le peuple à recevoir leurs ſentimens comme des révélations anciennes, quoiqu'on n'en remarque aucune trace dans l'antiquité. C'eſt la cupidité et l'ambition de quelques autres qui a introduit les dogmes qui favoriſent leurs intérêts temporels. La cour de Rome inſpire du reſpect pour les indulgences et pour les diſpenſes; qu'on ceſſe de les acheter, et on nous enſeignera que Dieu n'exempte perſonne de la pratique de ſa loi, et de celle que le S^t Eſprit a dictée à ſon égliſe.

Un Indien de bonne foi arrive en Europe; il élève ſa voix, et demande à tous les hommes: qui m'aſſurera de la vérité de la révélation divine? qui de vous ſe prétend infaillible? L'égliſe romaine paraît: c'eſt moi, dit-elle, qui ſuis infaillible. L'Indien s'apprête à l'écouter; mais auparavant il lui demande quelle preuve elle peut lui donner de l'infaillibilité dont elle ſe flatte? C'eſt l'Ecriture, répond l'Egliſe. Qu'eſt-ce que c'eſt que l'Ecriture,

répond l'Indien. C'eſt un livre inſpiré de Dieu, dit l'Égliſe. A quelle marque le connaîtrai-je ? réplique encore l'Indien. C'eſt moi qui vous en aſſure, ajoute l'Égliſe. Si l'Indien eſt d'auſſi bon ſens que de bonne foi, que doit-il faire ? a-t-il encore quelque choſe à demander ?

Pluſieurs corps de l'égliſe romaine s'accuſent réciproquement d'avoir une doctrine corrompue et hérétique : tous ne conviennent pas où réſide l'autorité de déclarer et d'expoſer la doctrine, ſi c'eſt dans le pape, ou dans le concile général ; ſi ce n'eſt ni dans l'un ni dans l'autre conſidéré à part, mais dans tous les deux joints enſemble. Quand tout cela ſerait certain, que d'embarras n'y trouverait-on point ? L'Égliſe prétend à la gloire d'être catholique, c'eſt-à-dire, univerſelle ; elle n'eſt pourtant qu'une très-petite aſſemblée par rapport à ceux qui ſont hors de ſon ſein ; et J. C. l'a appelée un très-petit troupeau, *puſillus grex*. Qu'on ne diſe donc pas que ceux qui ne la connaiſſent pas ſe ſingulariſent : c'eſt l'égliſe qui eſt coupable de ſingularité. Les erreurs ne ſe forment pas tout d'un coup ; auſſi l'égliſe ne s'eſt établie que peu à peu, et les myſtères n'étaient pas en auſſi grand nombre autrefois qu'aujourd'hui. Dieu n'aurait pas gardé cette conduite, s'il avait révélé une doctrine. Le progrès de l'égliſe eſt tout humain. On commença par ſéduire le peuple dans un temps où il n'y avait point de livres imprimés, où l'imagination ſeule régnait, où les viſions les plus extravagantes trouvaient des ſectateurs. La diverſité d'opinion était du gout de ce ſiècle.

On a d'abord impoſé par un extérieur déſintéreſſé, et par une doctrine qui tient du merveilleux. Bien loin que le peuple n'embraſſe pas une religion contraire à ſes ſens, elle eſt de ſon goût en ce point même ; elle n'aurait rien de merveilleux, ſi elle ne révoltait les ſens. De quelque manière qu'on s'y prenne, il faut du merveilleux au peuple, ſoit en favoriſant les ſens, ſoit en ne les favoriſant pas. Il aime ce qui paraît au-deſſus de lui, et croit qu'on l'élève quand on lui dit ce qu'il ne comprend pas. Il eſt vrai qu'on lui offrait un crucifié, mais on lui diſait que ce crucifié avait fait des miracles, qu'il était reſſuſcité, monté aux cieux, qu'il était Dieu, que ce n'était que pour eux qu'il était réduit en cet état déplorable. C'eſt ainſi qu'on s'eſt attiré la compaſſion et la crédulité du peuple incapable de réflexion et d'examen ; les prédicateurs parlaient avec zèle ; peut-être à force de parler ont-ils cru dire la vérité. La mort qu'ils ſouffraient avec conſtance excitait la pitié et la confiance du peuple. Le culte qu'on rendait aux cendres des martyrs, flattait ſa vanité. Quelques perſonnes d'eſprit ont embraſſé cette religion dans la ſuite, ou par inconſtance ou par ſingularité, ou par une certaine envie de briller dans un nouveau parti, ou enfin parce qu'ils ſentaient le ridicule de leur religion. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. C'eſt ainſi que dans des circonſtances particulières, par l'envie de gagner une bataille, les rois ont promis d'embraſſer la religion chrétienne ; lorſque cette promeſſe a réveillé leur ardeur dans le combat, les ſoldats ont été animés par leur exemple, et les

ennemis ſurpris de ce nouvel effort ont été vaincus.

Enfin quand les rois ſe ſont fait chrétiens, leurs peuples les ont ſuivis avec empreſſement, et c'eſt alors que l'égliſe eſt devenue puiſſante et a abandonné inſenſiblement cet extérieur pauvre qu'elle conſervait avec le peuple. Les chefs ont cru devoir vivre comme les rois, qui en embraſſant leur doctrine ſe ſoumettaient à leur caprice. Enfin l'égliſe s'eſt emparé de Rome et ſe flatte d'avoir droit de commander à l'univers. Il n'y a rien dont l'imagination échauffée ne ſoit capable. Les ſorciers croient véritablement aller au ſabbat.

Saint Paul renverſé par haſard de ſon cheval, crut ouïr la parole de J. C., qui lui demandait raiſon de la perſécution qu'il feſait à ſes diſciples. La peur qu'il a, lui fait entendre ce qu'il n'entend pas, et de perſécuteur il devient apôtre et prêche l'Evangile, peut-être de bonne foi; ſon imagination échauffée lui fait croire dans la ſuite qu'il eſt élevé au troiſième ciel; il ſe flatte même que J. C. en perſonne l'inſtruit; il ſe vante parmi ceux de ſon nouveau parti, qui le regardent d'abord comme un de leurs principaux chefs. Ainſi celui qui pendant la vie de J. C. n'avait jamais eu la curioſité d'approfondir un ſeul de ſes prétendus miracles, eſt tout d'un coup converti par ſa chûte, et il change en prodige la honte d'être mauvais écuyer. Il n'y a point encore eu de ridicule qui n'ait eu des ſectateurs, ce qui doit humilier ceux que l'approbation des hommes flatte.

La religion des Payens couvrait autrefois la face

de la terre, et elle se conserve encore dans les vastes régions de l'Orient. Donnez-moi une douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui éclaire et qui fait le jour; je ne désespère pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver le moyen de la maintenir quelque temps. La voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée. Il y avait sur le Parnasse un trou d'où il sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres, et qui montait à la tête. Peut-être que quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disait, et dit par hasard quelque vérité: aussi-tôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison; elle contient la science de l'avenir; on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect. Les cérémonies en viennent peu à peu. Ainsi naquit l'oracle de Delphes; et comme il devait son origine à une sainte exhalaison qui entêtait, il fallait absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. Qu'il y ait un oracle d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille; si les Dieux parlaient bien là, pourquoi ne parleront-ils pas ici? Les peuples frappés du merveilleux de la chose, et avides de l'utilité qu'ils en espèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux; et puis l'ancienneté survient à tous ces oracles, qui leur fait tout le bien du monde. Ajoutez à tout cela que dans le temps de la première institution et des Dieux et des oracles, l'ignorance était beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La philosophie n'était

point encore née, et les ſuperſtitions les plus extravagantes n'avaient aucune contradiction à eſſuyer de ſa part. Il eſt vrai que ce qu'on appelle peuple n'eſt jamais fort éclairé ; cependant la groſſiéreté qui generalement le caractériſe, admet encore quelques différences ſelon les ſiècles. Du moins il y en a où tout le monde eſt peuple ; et ceux-là ſont ſans comparaiſon les plus favorables à l'établiſſement des erreurs. C'eſt ainſi qu'Alexandre, dont Lucien nous décrit ſi agréablement la vie, joua ſi long-temps les Grecs avec ſes ſerpens. Avant que de commencer ſes cérémonies il criait, qu'on chaſſe d'ici les chrétiens ; à quoi le peuple répondait comme en une eſpèce de chœur, qu'on chaſſe les Epicuriens. Selon Strabon, il n'y avait rien de plus gai dans toutes les religions que les pélerinages, ſurtout ceux qui ſe feſaient à Sérapis, vers le temps de certaines fêtes. On ne ſaurait concevoir, dit-il, la multitude de gens qui deſcendent ſur un canal d'Alexandrie à Canopé ou Canapé, où eſt ce temple. Jour et nuit ce ne ſont que bateaux pleins d'hommes et de femmes, qui chantent et qui ſe divertiſſent avec toute la liberté poſſible. Il y a ſur ce canal une infinité d'hôtelleries, qui ſervent à recevoir les voyageurs et à favoriſer leurs divertiſſemens. Auſſi le ſophiſte Eunapius, payen, paraît beaucoup regretter ce temple, et il nous en décrit la fin malheureuſe avec aſſez de bile. Il dit que des gens qui n'avaient jamais entendu parler de guerre, ſe trouvèrent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce temple, et principalement contre les riches offrandes dont il était plein ; que dans ces

lieux

lieux ſaints on y plaça des moines, gens infames et inutiles, qui, pourvu qu'ils euſſent un habit noir et mal-propre, prenaient une autorité tyrannique ſur les eſprits des peuples ; et que ces moines, au lieu des dieux qu'on y voyait par les lumières de la raiſon, donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, que l'on avait ſalées afin de les conſerver. C'eſt ainſi que cet auteur traite les moines et les reliques.

L'égliſe eſt entièrement maîtreſſe de la foi, et ne ſe ſoumet qu'en apparence à l'autorité de l'Ecriture. L'égliſe ayant ajouté et diminué comme il lui a plu au culte ancien, elle s'eſt aviſée d'un expédient par lequel elle peut ſoutenir ce qu'elle a fait ſans choquer l'Ecriture : en enſeignant que l'égliſe eſt ſoumiſe à l'Ecriture ſainte, elle pretend en même temps que c'eſt à l'égliſe à interpréter l'Ecriture. Ainſi l'Ecriture ne peut dire que ce qu'il plaira à l'égliſe de lui faire dire ; et l'Ecriture n'a qu'un vain titre d'honneur et d'autorité, tandis que l'égliſe a le ſouverain pouvoir et l'indépendance abſolue. Il en eſt de cela comme des ordonnances légales du conſeil du roi. Il n'appartient pas même aux chrétiens d'examiner ni de lire l'Ecriture ; l'Egliſe la lira et l'examinera pour eux, et leur dira que ce qu'elle enſeigne eſt tiré de l'Ecriture, que c'eſt à eux à le croire, et que, s'ils ne le croient pas, ils ſeront damnés. Bel expédient dont l'égliſe ſe ſert pour nous faire ſuivre ce qu'elle enſeigne ! Ainſi elle prétend n'être jugée que par l'Ecriture interprétée par elle-même : C'eſt une perſonne qui ſe ſoumet à la loi, mais qui veut qu'aucune autre perſonne qu'elle ne puiſſe interpréter,

ni examiner, ni lire même cette loi. L'Ecriture eſt donc entièrement ſoumiſe à l'égliſe, puiſqu'elle eſt ſoumiſe à la tradition qui dépend entièrement de l'égliſe. Que les riches étaient malheureux au commencement de l'égliſe, et ſelon l'Evangile! qu'ils ſont heureux aujourd'hui ſelon la pratique de l'égliſe! Car enfin qu'un riche meure, toute l'Égliſe prie pour lui et prend des habits de deuil. Les prêtres s'enrhument à force de crier. Les cierges ne ſont pas épargnés. On chante la meſſe partout pour de l'argent bien entendu ; et comme ſi le ſacrifice de J. C. ne ſuffiſait pas une fois, on le renouvelle des milliers de fois. Qu'un pauvre meure, on le regarde comme un chien ; une miſérable croix de bois fait toute ſa pompe funèbre. On le jette dans quelque recoin de cimetière, vas où tu pourras ! pas ſeulement la moindre prière pour ſon ame. Il n'a point d'argent pour en acheter, c'eſt tout dire.

CHAPITRE X.

Des Pères de l'Égliſe.

La poſtérité conſacre les marbres et les autres monumens de l'antiquité ; et nous avons naturellement du reſpect pour ce qui a été ſi long-temps avant nous. Combien d'habiles gens n'y-a-t-il pas qui de nos jours ont écrit avec plus d'érudition, d'éloquence, de force et de juſteſſe d'eſprit et de préciſion, que les Auguſtins et les Jérômes ? Qu'on mette néanmoins dans la balance du vulgaire le nom d'Auguſtin

d'un côté et ceux de quelques modernes de l'autre : il en faudrait beaucoup sans doute pour élever seulement un Augustin. Les pères cependant étaient des hommes comme les autres ; leurs écrits sont remplis d'erreurs ; à parler même en chrétien, il n'y en a aucun qui ne soit tombé dans quelques opinions erronnées. Saint Cyprien a soutenu que le baptême des chrétiens était nutile ; St Jérôme et St Augustin ont eu une cruelle dispute sur un fait de religion. Si le St Esprit les eût inspirés, ces disputes ne seraient point arrivées, il les eût également inspirés tous deux.

Les plus anciens pères de l'église étaient des apostats de la religion de leurs ancêtres. Ils ont introduit dans la religion chrétienne les erreurs de leur philosophie, et la plupart des coutumes du paganisme. Un renversement d'imagination dans un temps plein de sectes, où l'on fesait gloire de donner dans les partis, a été la grâce efficace de leurs conversions. Les pères de l'église n'ont point parlé avec exactitude et justesse d'esprit ; ils se sont toujours exprimés dans un style oratoire et allégorique. L'allégorie plaît au peuple ; elle l'amuse et attire son admiration. On suit toujours le goût et le génie de son siècle. Lorsque l'allégorie était à la mode, tout le monde allégorisait ; mais encore un coup, l'allégorie n'est qu'une figure d'imagination, elle ne prouve rien. Le vulgaire, qui a naturellement du respect pour l'antiquité, regarde les anciens pères comme des hommes extraordinaires, qui avaient commerce avec le St Esprit, comme il croit que les patriarches s'entretenaient avec Dieu.

Le peuple en cela n'a pas assez bonne opinion de lui-même; il ne sait point qu'il n'y a pas en Dieu d'acception de personnes (comme parle l'Écriture); tous lui sont également chers; il est notre père commun; il ne s'est pas plus entretenu avec les anciens, qu'il s'entretient avec nous. L'Écriture ne nous dit pas des anges ce que les hommes nous en disent, sur-tout Denis dans sa hiérarchie. Où a-t-il donc pris tant de belles choses ?

CHAPITRE XI.

Des Sacremens.

Tout était figure et cérémonie dans l'ancien Testament. Les hommes étaient moins occupés dans l'économie mosaïque, à régler leurs mœurs qu'à purifier leurs corps. Dieu qui n'est touché que des dispositions de l'esprit, était entré lui-même, s'il en faut croire les Juifs, dans un long détail sur les purifications, que nous méprisons dans l'Alcoran et que nous respectons dans la Bible. Les apôtres n'étaient pas désabusés de ce culte extérieur; les uns voulaient retenir la circoncision, les autres prêchaient aux nouveaux chrétiens la distinction des viandes; enfin tous les apôtres assemblés défendent de manger du sang des animaux; cette défense si expresse, prononcée par le concile le plus infaillible, est cependant violée dans tout le christianisme. Ceux qui ont succédé aux apôtres ont été moins attachés aux cérémonies

que ces premiers miniſtres de l'évangile ; cependant le premier devoir du chrétien, c'eſt une cérémonie. Il faut qu'il ſe lave, s'il veut être ſauvé ; autrement le ciel eſt fermé pour lui.

Le fondement de cette cérémonie eſt une pomme. Ce fruit mangé par une femme nous rend coupables aux yeux de Dieu ; mais quel eſt notre crime ? c'eſt d'être nés d'une mère que nous n'avons pas choiſie. Cette pomme cueillie ſur l'arbre de la ſcience irrite ſi fort la divinité, qu'il ne reſte qu'un ſeul moyen pour la fléchir. Dieu eſt triple et unique en même temps ; un de ſes trois êtres ſe détache et ſe fait homme ; on le fait mourir parmi les voleurs ; ſa divinité ſe ſoumet à cette ignominie ; quand il meurt, Dieu s'appaiſe, il ouvre les cieux aux hommes. Cette mort qui a tant coûté à la divinité qui la partage, qui l'a expoſée à mille outrages, eſt encore inutile au genre humain, ſi un prêtre ne verſe ſur notre tête un verre d'eau pure ; mais cette eau verſée, nous ſommes abſous avec auſſi peu de raiſon que nous avons été condamnés. Cette cérémonie où l'on nous lave des crimes que nous n'avons pas commis, n'eſt connue encore que d'un petit nombre de peuples ; mais toutes les nations qui ne l'ont point reçue ſont anathématiſées ; le diable en ſera toujours le maître, tant qu'il éloignera le verre d'eau. Quelques prêtres, conduits par un zèle ignorant, parcourent le monde en prêchant la néceſſité de ce verre d'eau. Quand les enfans des ſauvages viennent à mourir, ils croient envoyer ces enfans au ciel, en leur jetant furtivement quel-

ques gouttes d'eau. Dieu qui voit tomber les hommes comme les feuilles, leur ferme impitoyablement la porte du séjour bienheureux, si leur tête a toujours été sèche.

Le baptême n'est pas la seule condition qui ouvre à nos ames le paradis. Quand nous sommes dans l'enfance, cette cérémonie suffit pour nous conduire au ciel; mais dès que notre esprit s'ouvre, il faut manger ce Dieu réellement ou en figure; les fruits de sa mort sont attachés à un morceau de pain. De plus il faut boire : selon quelques sectes ce n'est gagner le ciel qu'à demi que de manger du pain sec : c'est-là le second sacrement. Le troisième consiste dans quelques cérémonies, par lesquelles on donne pouvoir à un homme de faire descendre J. C. dans un morceau de pain; ces cérémonies qui consistent en paroles, en signes, en onctions, impriment un caractère ineffaçable selon quelques chrétiens; d'autres qui les ont retranchées en partie, se contentent de mettre les mains sur la tête au nouveau prêtre, et ne croient pas que cette cérémonie mérite le nom de sacrement. Le détail que nous venons de faire suffit seul pour dévoiler le ridicule des sacremens. La confirmation, le mariage, l'extrême-onction, ne renferment pas moins d'absurdités; ils ont cela de commun avec les autres, qu'ils sont inutiles à la religion; cela seul découvre leur origine, qui ne peut être que le caprice, l'aveuglement et la faiblesse de l'esprit humain. Comment, me dira-t-on, des hommes qui ont du génie peuvent-ils donc se prêter à des opinions si ridicules? La plupart de ceux qui ont de l'esprit ne connaissent-ils pas le ridicule du christianisme?

Ils penſent juſte, ils parlent mal ; la liberté leur manque ; la néceſſité les maîtriſe. D'ailleurs, c'eſt peu connaître l'eſprit de l'homme que de le croire à l'abri des opinions abſurdes, quand il eſt fort élevé. Tout eſt machinal en nous ; les premières impreſſions ſont quelquefois ſi vives qu'elles aſſerviſſent toujours l'eſprit ; elles deviennent une eſpèce de folie. Une application immodérée de l'eſprit le dérange ; elle nous perſuade que nous ſommes rois, dieux, etc.

Voilà l'état des hommes en fait de religion ; ils ſe ſont échauffé l'imagination ſur le chriſtianiſme. Leur eſprit frappé s'eſt livré ſans réſerve aux idées ridicules qui le ſurprennent. Les autres religions nous offrent des preuves ſenſibles de tout cela. Nous ne doutons pas que le mahométiſme ne ſoit ridicule ; les cérémonies des payens nous paraiſſent pleines d'abſurdités. Il eſt certain qu'il y a eu et qu'il y a encore des eſprits ſublimes véritablement attachés aux opinions des mahométans ; on ne ſaurait nier que le paganiſme n'ait eu des ſectateurs zélés et éclairés. Ce qui arrive parmi les turcs ne peut-il pas arriver parmi nous ? Enfin l'autorité du monde entier ne doit pas balancer la raiſon. C'eſt cette lumière qui doit nous raſſurer ; ceux qui la combattent ont même beſoin d'elle pour en montrer la faibleſſe. Les religions qui affaibliront ſon témoignage, affaibliront leur appui. Ce n'eſt que par la raiſon qu'elles peuvent exiger la ſoumiſſion de nos eſprits. Il faut une évidence pour nous engager dans la croyance d'un dogme ou d'un fait. Croire n'eſt pas préciſément dire je crois ; c'eſt aſſurer qu'on voit

clairement une choſe. Si une religion me dit que des choſes, dont je vois clairement la fauſſeté, ſont néanmoins véritables, dès lors elle me fait douter des raiſons qui me portent à l'embraſſer; ces raiſons peuvent ſe trouver fauſſes ſelon ſes propres principes. Enfin l'être qui nous a formés n'a pas moins de raiſon, d'équité, de bonté que nous en avons; or nous nous croirions injuſtes, déraiſonnables, mauvais, ſi nous exigions qu'on ſe livrât à des idées qui ne porteraient pas l'évidence avec elles.

CHAPITRE XII.

De la Trinité.

Nous avons vu dans les chapitres précédens que la première condition, que doit avoir une bonne religion pour être véritable, c'eſt qu'elle ne nous donne pas une fauſſe idée de Dieu; parce qu'autrement Dieu ſerait contraire à lui-même; d'autant que l'idée naturelle que nous avons de lui ne nous peut venir que de lui-même, de quelque manière qu'on l'entende. Or ſi, par la révélation, il nous donnait de lui-même une idée contraire à celle qu'il nous a donnée par la raiſon, il y aurait dans ſa conduite une contrariété dont nous ſavons bien qu'il eſt incapable. Or la Trinité des chrétiens eſt entièrement oppoſée à l'idée que la nature nous donne de Dieu. Donc cette prétendue Trinité n'eſt qu'un reſte du paganiſme. La raiſon nous fait voir que Dieu eſt infiniment ſimple. Donc il n'eſt

pas triple, puiſque s'il était triple, de quelque manière qu'on l'entende, on pourrait conſidérer un être encore plus ſimple que lui, ſavoir un qui ne ſerait pas triple en perſonne. Les émanations divines, ou plutôt les trois prétendues perſonnes de la Trinité, ne ſont autre choſe que les divers rapports ſous leſquels les Philoſophes parmi les anciens concevaient un ſeul et même Dieu. Platon, qui n'oſait enſeigner publiquement l'unité d'un Dieu, le conſidère comme puiſſant, comme ſage, comme bon; il en fait trois de tous ces trois égards, la puiſſance, la ſageſſe, la bonté. Les anciens pères, qui étaient tous diſciples de Platon, ont porté cette doctrine dans le chriſtianiſme, et ont fait trois perſonnes des trois qualités qui ne conviennent qu'à un ſeul et même Dieu. Plus la Trinité eſt oppoſée à la raiſon, et plus il faut de preuves claires pour nous convaincre que Dieu a révélé ce myſtère. Je le répète une bonne fois pour ne le redire jamais; je croirai avec confiance ce que Dieu a révélé, parce que je ſais que Dieu ne ſaurait me tromper; mais il faut qu'on me prouve clairement la révélation. Les paroles ne ſont qu'un air battu, lorſqu'elles ne ſignifient rien; on fait parler les perroquets et les machines; tout ce qui n'eſt appuyé que ſur des mots et non ſur de véritables idées n'eſt d'aucune conſidération. C'eſt pour cela qu'on ne fait aucun cas des jeux de mots, des équivoques, des faux brillans. Or tout le ſyſtème de la Trinité n'eſt appuyé que ſur des paroles vides de ſens; génération, proceſſion, perſonne, hypoſtaſe, etc. On dit que les anciens pères ont parlé avec

ménagement de la divinité de J. C. et de celle du S^t Eſprit ; comme ſi Dieu avait quelque eſpèce de honte de ſe manifeſter aux hommes, ſuppoſé qu'il voulût ſe manifeſter ; et comme ſi J. C. n'avait pas dit qu'il rougirait devant ſon père de ceux qui avaient rougi de le confeſſer devant les hommes. Non, ſi les anciens n'ont point parlé de la divinité de J. C. et encore moins de celle du S^t Eſprit, c'eſt qu'elle leur était inconnue. Pourquoi en effet n'aurait-on pas eu le même égard dans les ſiècles ſuivans ? Eſt-ce qu'on aurait moins à craindre d'inſpirer le polythéiſme ? N'était-ce pas des infirmes et des novices dans la foi que ces pauvres catéchumènes, à qui les pères des ſiècles poſtérieurs enſeignaient la Trinité.

Explication de la Trinité, ſuivant les théologiens.

Les théologiens diſent que la connaiſſance que Dieu a de ſoi-même, a engendré le fils; que de cette connaiſſance procède l'amour qu'il a de lui-même, et que cet amour eſt le St. Eſprit. Ainſi il faut ſuppoſer, 1° Dieu tout ſeul, 2°. qu'il ſe connaît, 3°. que cette connaiſſance fait qu'il s'aime, voilà toute la Trinité. On répond : comment le connaiſſeur, la connaiſſance, et l'amour qui en procède, peuvent-ils faire trois perſonnes différentes, et tout à fait diſtinctes l'une de l'autre ? comment le connaiſſeur peut-il envoyer du ciel en terre ſa connaiſſance, qu'on appelle ſon fils, pour y faire tout ce qu'on dit qu'il a fait ? et comment cette connaiſſance, qu'on appelle fils, peut-elle envoyer ſéparément d'elle-

même cet amour qu'on appelle S^t. Esprit? Les actions de ces trois personnes étant rapportées comme tout à fait différentes les unes des autres, cette observation doit en naître infailliblement. Enfin comment cette connaissance, qu'on appelle fils, a-t-elle pu prendre chair et figure d'homme, agir, souffrir, et mourir, séparément du connaisseur qu'on appelle père, et de son amour qu'on appelle S^t. Esprit? Dans quel endroit de la S^te. Ecriture a-t-on trouvé cette distinction de connaisseur, de connaissance et de l'amour qui en résulte, et que ces trois choses sont trois personnes réelles et distinctes? Peut-on comprendre que la science, la connaissance, l'amour, la haine, les pensées, les désirs, enfin toutes les actions internes de l'homme, soient autant de personnes distinctes en lui? Les théologiens répondront à cela que tout ce qui est en Dieu est Dieu, et que c'est ce qui fait ces personnes. Je comprends bien tout ce qui est en Dieu est Dieu; mais je ne comprends pas que ces actions internes de Dieu fassent des personnes réelles et distinctes, autrement tous les attributs de Dieu feraient chacun une personne, comme sa science, sa justice, sa miséricorde, sa patience Cela multiplierait bien davantage ces personnes divines, mais l'église sans doute ne s'en est pas encore avisée. Quand on nous donne pour réponse à toutes ces difficultés, que ce sont des mystères incompréhensibles, toutes les religions feront passer sous une pareille réponse les plus grandes extravagances. Dans la loi de nature et dans celle de Moïse, on ne s'était pas encore avisé d'un si beau mystère. On ne l'a sans doute enseigné que pour donner une divinité à J. C.

mais où en ſont les preuves et les fondemens? Il faut avoir l'imagination bien forte pour inventer cette Trinité, et un eſprit bien ſubtil pour former ces termes extraordinaires d'hypoſtaſe, et d'union hypoſtatique, qui ſurprennent et éblouiſſent le peuple crédule, et qui exigent cette foi aveugle pour un prétendu myſtère, que ceux qui l'ont imaginé n'ont jamais entendu. Il y a plus: Dieu, quoiqu'en trois perſonnes, eſt indiviſible. Donc s'il eſt vrai que Dieu ſe ſoit fait homme et ſoit mort pour nous, il faut que le père et le fils ſe ſoient fait hommes et ſoient morts de même. Tout ce qu'on dit pour les diſtinguer et les exclure de cette incarnation, ſont de pures ſubtilités ſophiſtiques, qui ne ſont appuyées ſur rien et qui ne ſatisfont nullement. Enfin ſuppoſant que Dieu ſe ſoit fait homme pour mourir et ſatisfaire Dieu de l'offenſe que l'homme lui avait faite; c'eſt donc Dieu qui, pour venger Dieu et le ſatisfaire, a fait mourir Dieu. Quelle abſurdité! Que penſerait-on d'un roi qui ayant été offenſé par ſes ſujets, ferait mourir par la main des bourreaux ſon fils unique, ou pour mieux dire lui-même (car il n'y a point de diſtinction) pour réparation de cette offenſe, et exempter ſes ſujets de la punition qu'ils méritent. Cette offenſe venait, dit-on, de ce qu'Adam avait mangé d'une pomme que Dieu lui avait défendue. Voilà une terrible offenſe pour mériter que non-ſeulement Adam, mais encore toute ſa poſtérité qui en était innocente, en fût punie ſi grièvement juſqu'a l'infini. Il s'eſt commis une infinité de crimes bien plus atroces; et il s'en commet tous les jours, et pour

lesquels Dieu n'inflige point de punition si cruelle et si générale. Adam seul devait porter la peine de son crime.

CHAPITRE XIII.

Du péché originel.

DIEU est trop juste pour punir les enfans du péché de leurs pères. Il le dit lui-même dans l'Ecriture, Deut. chap. 24. v. 16. En effet il n'y aurait point de péché, s'il n'y avait point de loi, dit S^t^. Paul. Or, continue-t-il, comment saurait-on qu'il y a une loi, si on ne l'a point apprise? je demande sur ces passages, qui sont de l'Ecriture, comment les enfans auxquels Dieu n'a rien prescrit avant leur naissance, peuvent être coupables?

Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes; ils n'ont d'autres voies que la douleur, pour punir ceux qui les offensent, ils croient donc que la douleur est une punition. Ainsi comme ils sentent qu'ils souffrent, ils se persuadent qu'ils ont commis quelque crime qui leur a attiré leurs souffrances; et parce qu'ils éprouvent qu'on souffre avant que d'avoir été en état de faire aucune action, et que par conséquent on n'a pu mériter la souffrance soi-même, ils se figurent que c'est quelqu'autre qui l'a attirée sur eux, et ne croient personne plus propre pour cela que le père de tous les hommes. Ils trouvent ainsi, en remontant, la source de leur

misère ; ils sont tellement accoutumés à ces conséquences, que lorsqu'ils voient une famille malheureuse, ou par la perte du bien, ou par quelques maladies qui se perpétuent de père en fils, ils regardent ces accidens comme des effets de quelque péché particulier, de quelque bien injustement acquis ou retenu ; ainsi comme ils se voient tous sujets à des maux généraux, au froid, au chaud, et à la mort, ils se sont imaginés que leur père commun leur avait attiré ces châtimens. Ils ne se sont pas contentés de dire en général, que leurs pères avaient péché : ils ont voulu déterminer en particulier la qualité de l'offense, et comme l'erreur ne se soutient pas, les uns ont dit que le premier père qui s'appelait Adam, Gen. chap. 3. avait mangé d'une pomme contre l'ordre de Dieu. D'autres ont dit qu'il s'appelait Prométhée, et qu'ayant volé le feu du ciel, les dieux avaient envoyé Pandore avec une boîte pleine des maux dont nous nous plaignons. Ceux qui ont quelque connaissance de l'antiquité, et qui ne se laissent point prévenir, conviendront que les payens n'ont pas pillé les Juifs en ce point. Les livres des Juifs n'ont été connus des payens qu'après la version des Septante ; on peut même assurer qu'ils le furent fort peu alors. Le défaut d'impression ne rendait pas les livres fort communs, sur-tout qnand ils étaient en un si gros volume que la Bible. Or il est certain que la fable de Prométhée était répandue dans le paganisme avant la version des Septante. Les auteurs grecs les plus anciens en font mention. La douleur pourtant n'est pas une punition : si la douleur était

une punition, il ſerait de la juſtice de Dieu que cette punition fût égale dans tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché en lui également. On ne ſaurait pourtant diſconvenir de l'inégalité de la punition, même dans les enfans. Les uns naiſſent aveugles et muets, les autres boîteux; non-ſeulement les maux du corps ſont bien différens parmi les hommes, mais encore la concupiſcence et l'ignorance. Ainſi, ce qui eſt une punition du même péché eſt parmi nous d'un degré bien différent. Si la douleur était une punition, le plaiſir devrait être une récompenſe, ce dont on ne convient pas. D'où viennent le plaiſir et la douleur ? il n'eſt pas difficile de le deviner. La douleur eſt un avertiſſement que nous donne l'auteur de la nature pour nous faire éviter par ſentiment, c'eſt-à-dire par la voie la plus courte, ce qui pourrait nuire à notre corps. Quand nous ſommes auprès du feu, il nous faudrait faire de grands raiſonnemens pour ſavoir s'il nous eſt contraire, ou s'il ne l'eſt pas. Il nous faudrait connaître la nature du feu et la diſpoſition actuelle de notre machine. Il faudrait avoir des yeux plus perçans que ceux que nous avons. Le ſentiment termine toutes ces diſcuſſions. Quand nous avons froid, le feu donne à notre ſang le mouvement qui lui convient : nous nous plaiſons alors à nous y arrêter. Si nous avons chaud, le feu, en augmentant le mouvement de notre ſang, nous incommode; nous le fuyons et tout cela machinalement, par le plaiſir et par la douleur. Le plaiſir eſt auſſi utile que la douleur, ſoit pour notre propre conſervation, ſoit pour celle de la ſociété. Il eſt

certain que notre conſervation particulière, et celle de la ſociété en général, ſont les deux pièces mouvantes, pour ainſi dire, de tout ce qui ſe paſſe dans le monde par rapport à nous. Mais pour ne pas entrer dans une autre queſtion, combien feſons-nous de choſes utiles à la ſociété, que nous ne ferions pas ſans le plaiſir ou la douleur. La douleur que cauſe le mépris, le plaiſir qu'excite la louange procurent mille biens à la ſociété. C'eſt la douleur encore un coup qui nous approche du feu, quand cette approche eſt néceſſaire; c'eſt le plaiſir qui nous y retient après nous y avoir conduits. C'eſt la douleur et le plaiſir qui nous font prendre notre nourriture. Enfin un peu de méditation nous fera comprendre que le plaiſir et la douleur ne ſont ni une récompenſe, ni une punition, et que l'auteur de la nature ne pouvait trouver une voie plus courte pour nous faire éviter le mal et pour nous porter au bien, non-ſeulement par rapport à nous, mais par rapport à toute la ſociété. Ce qui nous doit faire voir que nous agiſſons bien plus machinalement que nous ne penſons. Les déſordres de la nature et la réforme que Dieu y aurait apportée, marquerait une imperfection en Dieu. On ne réforme, je le répète, que ce qui eſt mal fait, et Dieu eſt incapable de mal faire. L'homme n'eſt point corrompu; on ne ſaurait ſoutenir qu'il l'eſt ſans attaquer la ſageſſe et la puiſſance infinie de ſon auteur. L'homme eſt tel qu'il eſt par ſa nature. La nature eſt l'ordre que Dieu a établi, qui par conſéquent ne ſaurait être mauvais. On ne pourrait réformer l'homme

ſans

ſans tomber dans de grands inconvéniens. La terre ſerait-elle ſuffiſante pour contenir tous les hommes, s'ils ne mouraient pas ? Eh ! que deviendrait chacun de nous en particulier ? Déſabuſons-nous ; la mort eſt néceſſaire pour l'ordre de la nature, et ce n'eſt point un ſi grand mal qu'on le penſe. Dieu fait ce que nous devenons : nous contribuons à l'ordre de l'univers. Ce qu'il y a de bien aſſuré, c'eſt que nous ne ſerons point changés en tiſons d'enfer. Dieu eſt tout-puiſſant, mais ſa toute-puiſſance n'a pas pour objet de faire des contradictions. Or, ſelon la nature de la matière, l'homme doit être tel qu'il eſt, et n'a jamais été autrement. La nature de la matière a été déterminée avant le prétendu péché de l'homme, et cette nature de la matière n'eſt telle que par la volonté de Dieu. Ainſi l'homme n'eſt tel qu'il eſt que par la nature de la matière. En effet, la matière eſt diviſible et impénétrable. Le moins ſolide eſt ſéparé par le plus ſolide. Toute matière eſt ſujette aux règles du mouvement. L'homme eſt donc eſſentiellement mortel, parce qu'ayant un corps, il eſt diviſible ; et il eſt faux que le péché ait cauſé la mort de l'homme, et les autres inconvéniens dont nous nous plaignons. Si nous voulions faire de ſérieuſes réflexions ſur l'état où nous nous trouvons, nous verrions que tous nos malheurs prétendus ne dépendent que de notre imagination. Nous voulons dominer ſur les autres, et nous nous croyons malheureux quand nous n'avons pas ce qui nous élève. Pour cela, il faut des richeſſes ; nous nous regardons comme infortunés quand nous en manquons. La différence

des viſages, qui contribue tant à l'ordre de l'univers, et qui eſt d'un ſi grand ſecours dans la ſociété, ſerait une punition et une ſuite du péché originel, ſi les choſes qui ne nous plaiſent pas ne venaient que par punition ; car on ſe plaint ſouvent de n'être pas fait d'une certaine façon. D'où nous pourrait venir notre prétendue inclination au mal, qu'on nous dit être une ſuite du péché de notre premier père ? ou elle nous vient de Dieu, ou de nous-mêmes, ou des autres créatures. 1°. Elle ne ſaurait venir de Dieu, parce que Dieu ne fait rien de mal. On ne ſaurait dire que Dieu nous a donné cette inclination pour nous punir de la déſobéiſſance de nos pères ; un tel penchant ſerait une plaiſante punition, non-ſeulement parce que nous avons du plaiſir à la ſuivre, mais encore parce que Dieu ne ſaurait nous punir en nous donnant une mauvaiſe inclination. Quelle idée ſerait-ce donner de Dieu ! 2°. Elle ne ſaurait venir de nous-mêmes ; nous ne pouvons ni nous créer, ni nous donner des inclinations, ni nous défaire abſolument de celles que nous avons. Si nous avions un tel pouvoir, nous nous réformerions à notre gré ; enfin ſi elle venait de nous, elle ne ſe trouverait pas dans tous les hommes. 3°. Les créatures peuvent bien être l'occaſion qui nous détermine à réduire nos facultés en actes ; mais comme elles ſont hors de nous, elles ne nous peuvent donner ni facultés ni inclination. Nous n'avons donc point de mauvaiſes inclinations ; tous nos penchans ſont bons, parce qu'ils viennent de Dieu. Nous en feſons quelques mauvais uſages par rapport aux créatures ; mais les circonſtances qui font trouver ces uſages mauvais,

ne changent rien au fond de ce que nous appelons mauvais penchant. C'eſt un inſtinct que Dieu nous a donné, qui donne le branle à tout ce que nous feſons, ſoit pour notre propre conſervation, ſoit pour celle de la ſociété. On remarque dans les animaux de toute eſpèce ce même penchant qu'on dit être mauvais en nous. Ils portent donc avec nous la peine de nos crimes. Il eſt déraiſonnable de prétendre que parce qu'on s'imagine que l'homme eſt le chef des animaux, ceux-ci ont dû reſſentir les effets de ſa mauvaiſe conduite. La nature, quand on l'interroge, nous fait ſentir le ridicule d'une imagination ſi groteſque. Les animaux ont donc été bien étonnés de voir changer tout d'un coup l'ordre de l'univers ; car ils ont été créés avant nous. Les animaux, au contraire, ne devaient jamais ſe reſſentir de la faibleſſe de l'homme ; et celui-ci aurait été bien plus puni s'ils les eût vus exempts de ſes maux. Dieu étant tout-puiſſant, peut faire tout ce qu'il y a de meilleur et de plus avantageux pour nous, puiſqu'il eſt infiniment bon et infiniment ſage. Ce que notre imagination trouve mal, eſt bon et très-ſagement ordonné. Connaiſſons mieux le Seigneur, nous en eſtimerons plus ſon ouvrage ; il eſt de l'infinie bonté de Dieu de n'avoir pas mis l'homme dans une ſituation où il put l'offenſer et ſe perdre. Qu'eſt-ce que la nature corrompue ? eſt-ce qu'elle eſt dans un autre état qu'elle a toujours été ? les offenſes, les règles déterminées au moment de la création ont-elles pu changer ? Si l'homme aime à ſentir et à être agréablement remué, c'eſt parce que telle eſt ſa

nature, et non un effet du péché. Comment Adam aurait-il eu du plaiſir à manger de la pomme, s'il n'avait été tel par ſa nature, que cette manducation put lui plaire et le déterminer ? Julien l'apoſtat ne règne que deux ans ; ſa fin prématurée eſt regardée comme une punition de Dieu, de ce qu'il voulait détruire le chriſtianiſme. Jovianus lui ſuccède ; il commence, à ſe porter avec zèle à la deſtruction du paganiſme, et à l'établiſſement de la religion chrétienne ; et cependant il ne règne que ſept mois. Aſſurément un tel homme était néceſſaire au monde pour l'établiſſement du chriſtianiſme. Eſt-ce une punition ? eſt-ce une récompenſe ? ce ne peut être une punition, puiſqu'il ne feſait que le bien, et on ne punit que le mal ; ce ne peut être une récompenſe, puiſqu'il n'a pas achevé ſon ouvrage. Zoſime remarque que quand Théodoſe déclare au ſénat romain que le fiſc était trop chargé des dépenſes qu'il fallait faire pour les ſacrifices, les anciennes cérémonies ceſſèrent ; mais toutes ſortes de malheurs fondirent ſur l'Empire romain. C'était une fauſſe religion ; il fallait apparemment que ce fuſſent les démons qui ſe vengeaient d'être mépriſés. Cependant ſelon l'Ecriture, les démons ne peuvent cauſer aucuns déſordres que par l'ordre de Dieu ; le leur aurait-il donc ordonné ? Si rien n'arrive que par les règles déterminées du mouvement ; ſi le corps de l'homme ne ſe remue que conformément à ces règles, comment Dieu peut-il nous punir ? pouvons-nous ne pas le ſuivre, *in ipſo vivimus, movemur et ſumus.* Comment nous jugera-t-il ? c'était donner à l'homme des

armes pour ſe tuer, que de lui donner une liberté telle qu'il pût offenſer Dieu. Dire que le péché d'Adam était néceſſaire pour un plus grand bien, c'eſt faire dépendre Dieu de quelque autre choſe que de lui-même. Pourquoi le tonnerre ne tombe-t-il pas ſur les impies ? pourquoi n'inſpire-t-il pas une fois la terreur aux méchans, en exhalant des flammes brûlantes du corps d'un ſcélérat ? Pourquoi le tonnerre tombe-t-il dans les déſerts, ſur une égliſe, ſans aucun autre but que de frapper inutilement ? Eſt-ce pour exercer les bras de Jupiter ? d'où vient que dans le calme il eſt dans l'impoſſibilité de lancer le tonnerre ? eſt-ce qu'il a beſoin de nues pour y placer ſon tribunal de juſtice, et pour s'approcher de la terre ? pourquoi précipiter ſes feux dans la mer ? les flots ſont-ils criminels ? quel démêlé peut-il avoir avec les poiſſons ?

CHAPITRE XIV.

De l'idée que nous devons avoir de Dieu, et qu'il n'a point révélé aux hommes un culte particulier dont il eût voulu être honoré.

MA raiſon me dit que Dieu eſt le plus parfait de tous les êtres. Il doit contenir éminemment toutes les perfections que nous obſervons dans toutes les créatures, puiſque lui ſeul peut être l'auteur de ces perfections. Mais prenons garde de nous tromper, quand nous attribuons à Dieu des

perfections qui ne ſont perfections que par rapport à nous. Les hommes conſidèrent ordinairement Dieu comme un grand roi, comme un père, comme un grand juge, comme un homme puiſſant: toutes ces comparaiſons ne peuvent être que défectueuſes. Dieu eſt infiniment au-deſſus de ce qui convient à l'homme. Quand les hommes conſidèrent Dieu comme créateur, ils diſent qu'il fait tout pour ſa gloire, *ad majorem Dei gloriam.* Cependant l'idée de la gloire ne ſaurait convenir à Dieu. La gloire ſuppoſe néceſſairement du rapport; c'eſt-à-dire que la gloire n'exiſte que dans l'imagination des autres. Chercher à s'acquérir de la gloire, c'eſt chercher à paraître grand dans l'imagination des autres. Ainſi la gloire, quelque ſens qu'on puiſſe lui donner, ne ſaurait jamais convenir à Dieu, qui eſt infiniment au-deſſus de l'imagination des créatures. Il eſt donc abſurde de dire que Dieu récompenſe dans le ciel pour faire éclater ſa bonté, qu'il punit dans l'enfer, pour manifeſter ſa juſtice. Quels ſont les ſpectateurs deſquels Dieu cherche à s'attirer l'eſtime, ſoit lorſqu'il récompenſe, ſoit lorſqu'il punit? On ne ſaurait dire que Dieu agit pour faire éclater quelques-unes de ſes perfections ſans dire qu'il cherche l'admiration d'un être égal à lui. C'eſt ainſi que, ſans s'en apercevoir, on avance que Dieu n'a pas été toujours heureux, puiſqu'il y a eu une éternité, où il n'a pas eu la ſatisfaction de faire éclater ſon mérite infini: car avant la création du monde il n'était qu'avec lui-même. C'eſt un principe de religion, qu'on ne doit point agir dans le doute; ainſi quand je ne ſuis pas aſſuré que la religion de mes pères eſt véritable ou

fauſſe, je ne dois nullement m'expoſer à rendre un culte à Dieu, que peut-être il abhorre, et que la bonne foi n'excuſe pas en matière de religion; les Mahométans ſont coupables d'être Mahométans, comme les chrétiens ſont peut-être coupables d'être chrétiens. Qu'on ne me diſe donc pas qu'on ne riſque rien de ſuivre la religion de ſes pères; peut-être qu'on riſque tout. Je ne dois pas aſſurer qu'une telle religion en particulier ſoit véritable, avant que d'en être dûment convaincu.

On peut conſidérer les créatures par rapport à Dieu et par rapport à elles-mêmes. Toutes les créatures ſont bonnes par rapport à Dieu: *vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona;* elles ſont dans une dépendance entière à ſon égard. On ne ſaurait concevoir qu'il ſe paſſe quelque choſe dans le monde qui ſoit contraire à la volonté de Dieu, et aux règles qu'il a établies dans la création, et dont tout ce qui arrive n'eſt qu'un enchaînement et une ſuite. Rien par conſéquent ne peut être mauvais par rapport à Dieu. Il n'a rien à punir ni à récompenſer. On ne punit que le mal, il ne ſaurait y en avoir par rapport à Dieu; on ne récompenſe que le bien, et il ne ſaurait ſe trouver dans le monde d'autre bien que celui dont Dieu eſt l'auteur. Il n'y a donc point de punition à craindre, ni de récompenſe à eſpérer de la part de Dieu; il n'y a donc point de religion.

En conſidérant les créatures par rapport à elles-mêmes, on trouvera que, ſous différentes rélations, elles peuvent ou ſe nuire ou ſe faire plaiſir. De certaines choſes conviennent à la nature de l'homme, d'autres lui nuiſent; ainſi

les créatures intelligentes doivent être portées, par la crainte de la punition, à ne pas ſe nuire mutuellement; et on doit même, par la récompenſe, les exciter à s'être utiles les unes aux autres, parce qu'elles peuvent ſe nuire réciproquement à cauſe de leurs différentes ſituations et de leurs natures particulières. Or comme il n'y a rien qui nous intéreſſe tant que notre propre conſervation, et que par les règles de l'auteur de la nature, la douleur nous éloigne de ce qui nous nuit, et le plaiſir nous fait approcher de ce qui nous convient, nous devons par la douleur que cauſe la punition, et par le plaiſir que cauſe la récompenſe, exciter dans les créatures ſenſibles tous les mouvemens qui nous conviennent. C'eſt par cet art qu'on dreſſe les animaux à faire tant de choſes ſurprenantes. Les rois qui ont gardé une ſemblable conduite, ont toujours enrichi leurs états de mille nouvelles inventions; tout a fleuri de leur temps.

Une vipère qui bleſſe un homme, ou le lion qui le mange dans une forêt ne ſaurait offenſer Dieu. Ces animaux ne nuiſent qu'à l'homme; qu'il ſe venge donc d'eux, qu'il les puniſſe, qu'il les détruiſe, s'il le peut. Ils ſont mauvais par rapport à lui; mais ils ſont bons par rapport à Dieu. Auſſi a-t-il donné à toutes les créatures des armes naturelles pour ſe défendre contre celles qui pourraient lui nuire. Un voleur nuit à la ſociété, il détruit l'ordre et la ſureté qui doit ſe trouver parmi les hommes : c'eſt une vipère qui les bleſſe. Que les hommes le puniſſent donc! qu'ils le retranchent de la ſociété, comme une machine mal réglée;

mais le créateur qui l'a fait n'a rien à punir en lui. Nous n'agiſſons, encore un coup, que par des règles déterminées du mouvement. Nos muſcles ſont déterminés à ſe mouvoir par des cauſes qui ne dépendent pas de notre caprice, quelques illuſions que le vulgaire ſe faſſe ſur ce point: et Dieu n'aurait pas plus de raiſon de nous punir d'avoir volé, que d'être devenu fou. Car l'auteur de la nature qui a tout créé, a laiſſé la puiſſance à l'homme de ſe l'acquérir, puiſqu'il a fait ces choſes pour ſon utilité et qu'il a mis en lui le plaiſir et la douleur, afin que les objets qui l'entourent lui deviennent intéreſſans. Ainſi un voleur, fait le bien et le mal; le bien par rapport à lui, le mal par rapport aux autres, et rien par rapport à Dieu. Ce ſont les hommes qu'il offenſe, et non pas Dieu, et c'eſt à eux à le punir puiſqu'il les a offenſés, et qu'il pèche contre les règles qu'ils ont établies entre eux; mais Dieu n'a rien à punir en lui. Les hommes veulent toujours juger de Dieu par-eux-mêmes; ils puniſſent et ils croient que Dieu punit et récompenſe de même Il paraît, au contraire, être de la nature de Dieu, et une véritable perfection en lui, que d'être hors d'état de faire ni l'un ni l'autre. Sous un être infini et tout-puiſſant, il ne doit ſe faire que ſa ſeule volonté, de laquelle Dieu n'a aucun compte à nous rendre, et qu'il eſt impoſſible que nous connaiſſions jamais; Dieu n'a que lui-même à punir et à récompenſer.

Il eſt de l'eſſence de Dieu de faire ce qu'il y a de plus parfait; or comme c'eſt une imperfection que de pouvoir offenſer Dieu, il était de la bonté et de la ſageſſe

de Dieu de mettre l'homme dans une ſituation à ne pouvoir l'offenſer pour ſe perdre ; il ne faut pas douter que Dieu ne l'ait fait. Si Dieu avait exigé de nous un culte dont il voulût être honoré, il l'aurait révélé dès le commencement. C'eſt une ridiculité que Dieu ſe ſoit manifeſté de différentes manières, en divers temps, qu'il ait traité les hommes en eſclaves dans l'ancienne loi, et qu'il les traite en enfans dans la nouvelle. C'eſt l'imagination des hommes qui varie, mais Dieu ne change point et n'a jamais changé. Il eſt abſurde de dire que Dieu ait permis de certaines choſes en divers temps, *ob duritiem cordis*, et qu'il ſe ſoit aviſé de les défendre dans d'autres. Les hommes ont toujours été les mêmes; on dit tantôt qu'ils ſe ſont pervertis de plus en plus, et tantôt on les regarde comme plus parfaits que les anciens. On veut qu'il ait été permis aux anciens de répudier leurs femmes, *ob duritiem cordis*, et l'on veut que les Phariſiens du temps de J. C. et les Juifs alors ſi imparfaits n'aient pas eu beſoin de cette condeſcendance ; ils étaient donc plus parfaits que leurs pères. Tant il eſt vrai que c'eſt le propre de l'erreur de ſe démentir.

Il y a des philoſophes qui prétendent que nous voyons tout en Dieu, qu'il nous a donné des idées innées des premiers principes, et que ce n'eſt que par cette raiſon que tous les hommes de l'univers conviennent que le tout eſt plus grand que la partie. Je ne veux pas réfuter ici cette belle imagination. Je ne veux pas leur demander pourquoi il faut tant d'attention pour de certaines choſes, et pourquoi il n'en faut point pour d'autres ? Je n'inſiſterai non plus

ſur ce que tous les hommes ne voient que très-peu de choſes de la même manière. Si c'eſt en Dieu qu'un Mahométan de bonne foi voit que ſa religion eſt véritable, d'où vient que ſouvent après une longue et ſincère attention de part et d'autre, on ne laiſſe pas de penſer diverſement? Mais je leur demande d'où vient que Dieu ne nous a point donné l'idée innée d'une certaine religion? était il plus néceſſaire de nous apprendre que le tout eſt plus grand que ſa partie? Les ſens et l'expérience ne nous l'auraient-ils pas appris? Le mérite de la foi ſerait le même; la certitude de la révélation ne ſaurait que l'augmenter. Il s'agirait toujours de croire et de pratiquer, car je ne demande pas que Dieu nous donne une idée de la ſubſtance des myſtères, ni qu'il nous les explique; c'eſt alors qu'il n'y aurait plus de foi; mais je demande ſeulement qu'il nous donne une certitude de ſa révélation. Dieu eſt trop juſte et trop bon pour ne pas l'avoir fait, s'il y avait dans le monde quelque véritable religion. La croyance d'un Dieu n'eſt nullement l'effet du haſard ni de la politique, et encore moins de l'ignorance, puiſqu'elle ſe trouve dans tous les hommes. Tels ſeraient tous les articles de la religion, que Dieu aurait révélée.

Il ne convient pas à la ſageſſe et à la bonté de Dieu d'exiger de l'homme plus qu'il n'eſt capable de faire, c'eſt-à-dire au-delà de ſes plus grands et de ſes plus ſincères efforts. Or s'il y a des hommes qui ſoient ou qui aient été dans une véritable impuiſſance de s'aſſurer de la révélation, c'eſt une preuve certaine qu'il n'y en a point. Nous n'avons que deux voies pour

connaître la volonté de Dieu, la raiſon et la révélation D'où vient que la raiſon eſt plus ou moins dans tous les hommes, et qu'il y en a tant qui ignorent la révélation, qu'il n'y en a eu même que fort peu qu'on nous dit en avoir été les témoins ? c'eſt qu'effectivement il y a une raiſon, et qu'il n'y a jamais eu de révélation.

On croit agir volontairement lorſqu'on agit dans la paſſion ; on croit penſer avec liberté quand on rêve. Un fou croit faire librement ce qu'il fait, et nous croyons agir librement dans nos actions ordinaires ; cependant un certain mouvement de liqueur, une certaine diſpoſition des organes fait un homme fou, un homme paſſionné, un homme ſage ; la nature eſt uniforme. Suppoſer l'homme libre et dire qu'il ſe détermine par lui-même, c'eſt le faire égal à Dieu ; c'eſt faire ce que Dieu même ne peut pas faire. La détermination eſt une action ; or ſi l'homme pouvait ſe déterminer par lui-même, il pourrait donc agir par lui-même : il ſerait Dieu et pourrait créer. Pourquoi l'homme ne pourrait-il ſe déterminer qu'en certaines actions ? L'homme doit agir d'une manière générale et uniforme, c'eſt-à-dire que ſes actions doivent avoir la même cauſe. S'il ſe fait en lui quelques actions machinales, elles ſe font toutes machinalement ; et s'il s'en fait quelques-unes librement, elles ſe font toutes librement. La volonté de l'homme ne veut que parce qu'elle eſt déterminée ; il faut qu'elle ſente l'impreſſion du bien et du mal. L'horloge ne va que ſelon qu'elle eſt montée. Dirons-nous que nous ne devons pas monter l'horloge ? Ainſi quoique l'homme n'agiſſe

que ſelon qu'il eſt déterminé, il faut pourtant monter l'homme, le déterminer ſelon nos intérêts, étudier ce qui le détermine ; la crainte du châtiment l'empêche de voler, les récompenſes l'invitent à bien faire. La nature eſt uniforme dans l'univers ; tout eſt ſujet ici-bas à la même viciſſitude. Les feuilles tombent, les hommes meurent.

Il y a trois objets de la religion : Dieu, nous-mêmes, et le prochain. Dieu eſt proprement le ſeul et vrai objet de la religion ; les autres le ſont de la ſociété. Quand je veux détruire la religion, je veux ſeulement détruire un culte que Dieu n'a pas révélé, et qu'il n'exige point de nous par rapport à lui. Mais je ne trouve pas mauvais que la religion ſubſiſte par rapport à nous et au prochain. Pour lors c'eſt la morale de la ſociété.

Il y a des choſes que nous ne connaiſſons que par des idées que j'appelle idées de reſſemblance. Ainſi avant que d'avoir été à Rome, je ne connais Rome que par une idée de reſſemblance, et parce que je connais d'autres villes et d'autres édifices. De même nous ne connaiſſons Dieu que par une idée de reſſemblance. Tout eſt rapport ; la victoire eſt bonne et mauvaiſe ; un bourreau eſt bon et mauvais. Combien de familles perdues et déſolées chez nos ennemis, du même accident qui nous fait faire des feux de joie !

S'il y a un Dieu, dit-on, il doit y avoir un culte. Le monde n'eſt pas éternel ; il y a eu un Dieu, et point de culte. Les bêtes ne rendent aucun culte à Dieu. Si l'homme n'était pas, il y aurait un Dieu, des créatures, et point de culte. Si la religion chrétienne avait trouvé les hommes dans l'état de la raiſon, il y aurait

bien lieu de s'étonner qu'elle ſe fût établie ; mais elle les a trouvés dans des erreurs encore plus groſſières ; une erreur a fait place à une autre. Quand on connaît l'homme et les paſſions qui l'agitent, rien ne ſurprend en lui ; il eſt ſuſceptible de nouveauté ; il l'embraſſe bien ſouvent ſans raiſonner, et ſeulement parce que la nouveauté lui plait. Ceux qui entendirent prêcher les apôtres avaient une grande pente à la crédulité. Les ſtoïciens croiaient aux oracles et aux ſonges. Le grand Criſpe ne retranchait de ſa croyance aucun des points qui entraient dans celle de la moindre femmelette.

La religion chrétienne nous donne une fauſſe idée de Dieu, car la juſtice humaine eſt une émanation de la juſtice divine, et doit être en ſoi de la même nature. Or, ſelon la juſtice humaine, nous ne ſaurions que blâmer la conduite de Dieu envers ſon fils, envers Adam, envers les peuples à qui on n'a jamais prêché, envers les enfans qui meurent avant le baptême. Auſſi anciennement les chrétiens ſavaient tromper Dieu en ſe feſant baptiſer le plus tard qu'ils pouvaient : le baptême effaçant tous les péchés, ils allaient droit au ciel ; c'était, en vérité, un fort plaiſant moyen d'attraper Dieu. La religion payenne a été contredite par d'habiles payens : de même la religion chrétienne par les chrétiens, mais on les a appelés impies, ou du moins hérétiques. Dieu n'eſt point l'homme ; l'homme ſerait plus noble que Dieu, puiſque Dieu ſerait pour lui. L'homme n'eſt point pour Dieu, parce que Dieu n'a beſoin de rien. L'homme a été fait parce que Dieu a voulu le faire.

Trois choſes font voir la fauſſeté de la religion. 1°. La fauſſeté phyſique, ſur laquelle elle eſt fondée. 2°. La fauſſe idée qu'elle donne de Dieu et de la liberté de l'homme. 3°. Le peu de rapport entre les moyens qu'elle nous preſcrit et la fin de ces moyens. Si les hommes ne ſavaient point écrire; s'ils ne s'étaient pas aviſés de ce moyen qu'ils n'ont pas toujours eu, et que Dieu ne leur a pas appris, comment ſauraient-ils les points de la religion? peut-on concevoir que Dieu faſſe dépendre la religion d'un art qui n'a pas toujours été, qui n'eſt pas auſſi ancien que la religion, et qui eſt encore inconnu à une infinité de peuples. N'y ayant que ce ſeul moyen pour apprendre la religion, comment un ſourd de naiſſance peut-il l'apprendre? puiſqu'il n'a point de religion, il eſt donc damné éternellement; car ſelon la religion chrétienne, nous ſommes obligés de croire qu'un homme ſans religion eſt damné; et ſi nous ne le croyons pas, nous ſerons damnés nous-mêmes. Quelle injuſtice! Le ſeul doute d'un homme de bonne foi eſt une preuve qu'il n'y a point de religion.

L'état de faibleſſe où nous voyons que l'homme ſe trouve dans les derniers inſtans de ſa vie, nous fait dire qu'il ne peut plus agir, et par conſéquent qu'il ne peut plus mériter, et comme nous le croyons immortel, nous diſons qu'il va ſubir ſon jugement. Les remords ne prouvent ni la divinité ni la religion. Les remords ne ſont qu'un ſentiment intérieur. Or nos ſentimens intérieurs ne prouvent rien, ſinon que nous ſentons et que nous ſommes. Le remords ne vient que du préjugé. Si nous étions exempts

de préjugés, nous ſerions exempts de remords. Les remords ne viennent que de l'éducation et d'une diſpoſition particulière de nos organes. Si les remords provenaient d'une autre cauſe, ils ſeraient les mêmes dans tous les hommes ; et pour les mêmes faits, s'ils étaient une preuve de quelque choſe exiſtante hors de nous, indépendamment de nous. Or les uns ont des remords à faire une choſe que les autres font ſans peine. Par exemple, un chrétien n'aurait aucun remords d'avoir foulé aux pieds l'image de Mahomet, et il en aurait un très-grand d'avoir foulé aux pieds le crucifix ; de même que le Turc n'aurait aucun remords d'avoir foulé aux pieds un crucifix, et il en aurait un très-grand d'avoir foulé aux pieds l'image de Mahomet, parce que l'un croit en J C. l'autre croit en Mahomet. Les remords ne proviennent donc que du préjugé : on n'a point de remords à la guerre de ſe tuer les uns les autres ; enfin le remords ſerait en tout temps le même, avant l'action comme après l'action ; ce qui n'eſt point. Mais quand notre machine eſt épuiſée des eſprits qui l'agitaient dans la paſſion, alors les anciennes idées ſe réveillent et font très-facilement cette impreſſion, qu'on appelle les remords.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Que la religion n'eſt pas néceſſaire pour la ſociété civile, qu'elle tend à la détruire, et qu'elle retient dans des bornes légitimes moins de perſonnes qu'on ne penſe.

Si la religion était néceſſaire dans le monde, et que chacun fut obligé de vivre dans celle où il eſt né, il eſt fûr que Dieu en aurait donné quelques marques certaines et évidentes. La viciſſitude des choſes humaines, le changement de langue aurait porté la juſtice de Dieu à nous laiſſer une marque invariable de la vérité de la religion. Nous ne ſaurions deviner la volonté de Dieu, s'il ne nous la manifeſte clairement; et une des plus grandes preuves que Dieu n'a point révélé de religion, c'eſt que la religion a beſoin d'être prouvée. La religion n'eſt proprement que le culte que nous devons à Dieu, comme d'entendre la meſſe, de fréquenter les ſacremens, de croire la Trinité, l'incarnation, etc. La vie civile eſt très-indépendante de ce culte. Ainſi on peut remplir les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami, d'un bon parent, en un mot d'un honnête homme, indépendamment du culte qu'on dit que nous devons à Dieu. Il eſt vrai que des gens qui, par intérêt, veulent que tout le monde s'acquitte envers eux des devoirs que la ſociété exige, ont lié ces devoirs avec ceux de la religion, et ont prétendu qu'une partie du culte divin conſiſtait à remplir les devoirs et les

obligations des citoyens. Ils multiplient ainſi les motifs qui nous portent à leur être utiles. Cette politique eſt judicieuſe, quoique intéreſſée, mais elle n'eſt point véritable, parce qu'enfin il s'agit toujours de faire voir que Dieu a révélé que tel était le culte qu'il demandait de nous.

Si nous n'étions pas prévenus, nous verrions que la religion chrétienne eſt très-nuiſible à la ſociété civile. Il n'y a que ceux qui la pratiquent par ignorance, ou ceux qui ne raiſonnent pas conſéquemment, qui puiſſent s'en former une autre idée. Le mépris outré des richeſſes, que la religion chrétienne ordonne à ſes ſectateurs, détruit entièrement le commerce qui eſt l'ame de la ſociété. Il ſuffit de vouloir devenir riche pour tomber dans les filets du démon, ſelon l'Ecriture : *qui volunt divites fieri, incidunt in laqueos diaboli.* C'eſt cependant ce déſir qui lie les nations et les particuliers par un ordre admirable de la providence. Si vous ôtez ce déſir à l'univers, dans quel aſſoupiſſement allez-vous le faire tomber ! La religion chrétienne blâme encore le déſir de ſavoir, et toute ſorte de curioſité ; dans quelle ignorance ce principe ne conduit-il pas ! Elle blâme encore tout penchant d'un ſexe pour l'autre ; et ſi l'on ne peut pas ſe vaincre ſur ce point, il faut ſe marier ou vivre dans un gémiſſement continuel : point de converſation, point d'entretien avec des perſonnes d'un ſexe différent. Si on ne commet point d'offenſe dans ces entretiens, on s'expoſe toujours à en commettre ; *qui amat periculum, peribit in illo.* Ces entretiens ne ſont donc permis qu'en des occaſions extraordinaires. Combien

de conſéquences contraires à la ſociété civile ne tirera-t-on pas de ce principe ? combien de mariages mal aſſortis ? que dira-t-on même de l'auteur de la nature, de nous avoir donné lui-même un penchant qu'il devait condamner et punir ? peut-on regarder Dieu comme juſte après cela ? pourquoi nous donnait-il un tel penchant, s'il voulait nous empêcher de le ſuivre ? peut-on le faire agir d'une manière ſi peu ſage ? Mais que dira-t-on ſi l'on conſidère que la religion chrétienne conſidère le mariage comme un état d'imperfection en comparaiſon du célibat ? qu'on liſe ce que diſent St Paul et les pères ſur ce point, on verra que les chrétiens devraient avoir honte de ſe marier ; et que deviendrait la ſociété civile ſans le mariage ?

Enfin la religion chrétienne condamne tout ce qui ſert à ſatisfaire les ſens, et ne veut pas que nous ſuivions en rien notre volonté propre, comme la ſource de tout mal. Les grandeurs ſont de véritables baſſeſſes ; tout ce qu'on appelle pompe du monde eſt condamné par la religion, qui nous dit que tout ce qui eſt dans le monde eſt *concupiſcentia oculorum*, *concupiſcentia carnis*, *ſuperbia vitæ*. Or qu'y a-t-il dans la ſociété qui ne ſoit pas compris dans ces trois claſſes ? Je ſais que, par des diſtinctions, dont on paye les eſprits ſuperficiels, on prétend juſtifier la religion des reproches que je lui fais ici. La religion, diſent-ils, ne blâme que l'attachement à la ſcience, aux plaiſirs, aux richeſſes, aux grandeurs, ſans blâmer toutes ces choſes en elles-mêmes. Mais, en vérité, ſi l'on me défend le déſir d'une choſe, comment la rechercherai-je ; et ſi je

ne la recherche pas, que deviendra la ſociété ? Mais il faut, dit-on, les rechercher pour l'utilité qu'on en retire, et non pas pour elles-mêmes. Sans examiner ſi ce dernier faux-fuyant n'eſt pas contraire à ſa doctrine, pourquoi donc la religion chrétienne me dit-elle que l'état le plus parfait eſt celui dans lequel on ſe prive entièrement de toutes choſes ? et pourquoi me dit-elle que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour tendre à cette perfection, qui eſt auſſi ſpirituelle que Dieu même, qui a tout quitté en ce monde pour embraſſer la pauvreté ?

Ceux qui n'ont pas aſſez de forces en eux-mêmes pour ſe défaire de leurs préjugés, et qui, ſans examiner les principes, les ſuppoſent véritables, tirent de grandes conſéquences de la morale de la religion, quand ils ont l'eſprit juſte. Ils embraſſent la vie monaſtique, c'eſt-à-dire qu'ils ſe ſéparent entièrement de la ſociété civile. Leur conduite eſt très-blâmable, ſi on raiſonne ſelon l'ordre de la nature et de la ſociété; elle eſt très-régulière ſelon les principes de la religion chrétienne. Celle-ci défend de ſuivre ſa propre volonté : ils font vœu d'obéiſſance. Elle défend les plaiſirs ſenſuels, ſur-tout ceux que le divin auteur excite lui-même par l'impreſſion qu'un ſexe fait ſur l'autre, ſoit par la ſimple préſence ou par une union plus étroite : ils font vœu de chaſteté, et ils détruiſent même quelquefois leur propre corps par des auſtérités criminelles. Elle défend l'amour des grandeurs, le déſir des richeſſes : ils font vœu de pauvreté. Quelle louange ne leur donne-t-on pas dans le

monde, ſur-tout s'ils ont quitté de grands biens ou renoncé aux droits d'une naiſſance illuſtre pour embraſſer cet état ! Quoi de plus oppoſé à la ſociété civile ! La nature cède ainſi à l'imagination des hommes. Que des dames du monde aillent rendre viſite à une religieuſe, elles ſe regardent, elles rougiſſent de leur état, et la religieuſe s'applaudit du ſien ; et ſi par malheur une jeune fille d'un naturel ſuſceptible à ces ſottes impreſſions ſe trouve ſpectatrice de cette ſcène, elle s'applaudit d'être en état d'en faire autant, et quelquefois elle eſt aſſez folle pour le faire. Si vous ôtez de l'univers l'ambition, l'amour des richeſſes et du plaiſir, il ne faut plus demander quand eſt-ce que le monde finira ? vous en amenez la fin.

Les moines, ces prétendus pauvres volontaires, ne ſont pas ſeulement inutiles à la ſociété par la vie oiſive qu'ils mènent, mais ils lui nuiſent véritablement. Comme ils font vœu de pauvreté, et qu'ils ſe font nourrir par le public, pour la peine qu'ils prennent de ne rien faire, ils dérobent aux véritables pauvres ce que la ſimplicité du peuple leur donne en achetant avec les tréſors temporels des tréſors imaginaires d'indulgences. Ce qui fait voir l'illuſion qui ſe trouve dans cette conduite des moines, c'eſt qu'il ſemble que ceux mêmes, qui embraſſent cet état de bonne foi, ne faſſent vœu de pauvreté que pour être plus à leur aiſe, et pour poſſéder de plus grands biens. La plupart ſont logés magnifiquement ; les ordres anciens ont acquis de vaſtes poſſeſſions ; les pauvres hermites de l'ordre de St. Bruneau (c'eſt la qualité qu'ils prennent dans leurs contrats) ſont puiſſamment

riches, ſans rien dire des religieux de St Benoît, des Jéſuites, et des autres ordres dont le nombre eſt infini; la plupart deſquels, ſous prétexte de religion, exercent une tyrannie honteuſe et horrible ſur le peuple ignorant et ſtupide; et l'on peut dire qu'ils ſont autant ou même plus puiſſans que les ſouverains. L'inquiſition en eſt une preuve convaincante. Ainſi l'on peut dire que leur communauté en général ne pratique point le déſintéreſſement: nous le voyons par la miſère des particuliers; tandis que les moines s'enrichiſſent en feſant vœu de pauvreté. Je ne déſeſpère pas qu'ils ne ſoient un jour maîtres du monde, ſi cela continue; quel horrible aveuglement!

Tous les chrétiens doivent tendre à la perfection, dit J. C. Or puiſque la virginité, ſelon la religion chrétienne, eſt plus parfaite que le mariage, il s'enſuit que tous les chrétiens doivent tendre à la virginité; c'eſt à quoi on les exhorte. Qui ne remarquera pas la fauſſeté de ce principe ſi contraire à la nature et au but que la raiſon me dit que Dieu s'eſt propoſé en créant l'homme? Si toute la terre était chrétienne, et que tous les chrétiens ſuiviſſent ce principe, la fin du monde ne ſerait pas éloignée. Cela ne tend-il pas à la déſtruction de l'eſpèce. Voyez les louanges qu'on donne à S^t^. Alexis, d'avoir abandonné ſa femme le ſoir même de ſes nôces et d'avoir mené une vie gueuſe et inutile dans la maiſon de ſon père. On nous le donne pour un grand ſaint, qu'on nous propoſe comme un exemple merveilleux à imiter. Que les chrétiens l'imitent, que deviendra la ſociété? Le

peuple aime ce qui lui paraît au-deſſus de la nature. On loue les vierges parce qu'on regarde communément cet état comme très-difficile et extraordinaire, on ſe figure qu'il eſt rare de s'y maintenir. Qu'il eſt oppoſé à la vie civile de vivre ſeul, de prendre ſa nourriture par un trou, comme ſi elle venait du ciel, en un mot que la vie des moines nuit à la ſociété! Si tous les hommes vivaient à part, ſans aucune ſociété et ſans aucun commerce les uns avec les autres, il ſerait impoſſible qu'ils ſe fiſſent aucun bien. Or il eſt bien plus raiſonnable de croire qu'en ſe rendant mutuellement ſervice et en s'acquittant des devoirs de citoyen, on remplit beaucoup mieux le but pour lequel Dieu nous a mis au monde. Ainſi, à le bien prendre, l'état monaſtique eſt l'état le plus imparfait de tous les états. Le peuple en juge autrement, il n'enviſage que la peine qu'il coûte de vaincre le penchant de la nature; il ſe trompe puiſque ce penchant habituel eſt la marque que Dieu nous donne de ſa volonté.

C'eſt ſe défier de la volonté de Dieu, et du ſoin qu'il prend de ſes créatures, que de croire que les moines ſoient néceſſaires pour prier Dieu pour les autres hommes; car outre qu'il s'en faut beaucoup que les moines prient toujours, ils ſont hommes comme les autres; ils n'ont d'autre caractère ſpécial que celui que l'imagination leur attribue, et que leurs habits particuliers, d'ailleurs très-plaiſans, leur ont acquis; mais ils ſont comme nous aux yeux de Dieu. Il eſt ſans doute plus agréable à Dieu qu'on le prie ſoi-même que de le faire prier par autrui. Mais le peuple veut toujours juger de

Dieu comme d'un roi: les villes, les communautés donnent des penſions à de certains courtiſans pour les protéger auprès des ſouverains; le peuple tient la même conduite. Il prie ſur la terre les ſaints qu'il croit dans les cieux; il leur fait même des préſens, et il entretient encore les moines, parce qu'il ſe flatte que n'ayant d'autre emploi que celui de prier Dieu, ils s'en acquittent mieux que lui. Les rois ont des courtiſans et des miniſtres; il fallait bien que les hommes en donnaſſent à Dieu.

La religion chrétienne nous détache trop de la félicité préſente; elle veut que nous rapportions tout à une félicité à venir, que nous ne connaiſſons pas. Or pour l'utilité de la ſociété civile, il faudrait ſe rendre heureux en ce monde; parce qu'il paraît, à la conduite de l'auteur de la nature, qu'il a eu en vue la félicité des hommes en général plutôt que celle de quelques particuliers. Nous devons tous entrer dans ce deſſein, en tâchant de nous rendre heureux mutuellement. Si nous obſervons bien ce qui ſe paſſe dans le monde, nous verrons que ce deſſein bien exécuté eſt une voie ſûre pour notre félicité particulière; l'auteur de la nature ſemble ne nous la donner qu'à ce prix. Ceux qui ne ſont bons que pour eux-mêmes ſont ordinairement miſérables. Cette miſère eſt un éguillon dont la providence ſe ſert pour les faire ſortir d'un état inutile à la ſociété. Plus un état nous rend utiles, et plus il nous enrichit. L'amour de nous-mêmes, l'humanité, la nature enfin nous retient, et nous retiendra plus que la religion. Qu'on ſe conſulte: la vanité, les paſſions retiennent les hommes et les

portent à tout. Nous ne devons pas donner lieu au vulgaire de nous confondre avec les méchans. La religion eſt le tombeau de la raiſon; elle empêche de faire du progrès dans les ſciences : les Auguſtins, les Ambroiſes auraient été loin dans les ſciences ſans la religion. Enfin la religion tend à nous rendre malheureux dans ce monde, ſous les eſpérances d'une autre vie que celle-ci. En un mot, pour être bon chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément tout ce que nos paſteurs nous enſeignent, renoncer à tous les plaiſirs, aux honneurs, aux richeſſes, vivre ſeul dans un déſert, abandonner ſes parens, ſes amis, garder ſa virginité ; enfin faire tout ce qui eſt contraire à la nature; donner toutes ſortes de richeſſes aux moines, après cela vous êtes ſûr, à ce qu'ils vous promettent, d'aller droit au ciel.

CHAPITRE XVI.

De l'exiſtence d'un être ſuprême, et de la conduite qu'un honnête homme doit garder dans ſa vie.

Je ne ſaurais conſidérer la beauté, l'ordre et l'harmonie de toutes les parties du monde, ſans conclure que le monde, et les parties qui le compoſent, aient été arrangées par un être ſage et tout-puiſſant, quand même la nature ſerait éternelle. Combien de choſes merveilleuſes n'admirons-nous pas dans le monde ? Le flux et le reflux de la mer,

la nature des corps fluides, la lumière, les couleurs, la circulation du ſang, le jeu de chaque partie du corps des créatures animées, et le concert admirable de tout enſemble. Toutes ces choſes épuiſent l'eſprit humain, avant qu'il en puiſſe imaginer la véritable cauſe. S'il faut tant d'eſprit et d'attention pour les démêler, quelle ſageſſe a-t-il fallu pour les inventer!

Il n'y a pas une plante dont la ſtructure ne ſoit un ouvrage admirable et qui ne demande plus de connaiſſance dans l'auteur. Peut-on après cela penſer que l'univers ſoit une production du haſard? Qu'on le ſuppoſe éternel, ſi l'on veut; on n'évite point la force de cet argument. La conſervation du monde eſt auſſi difficile que ſa production; le temps qui conſume tout, l'action qui détruit continuellement les inſtrumens, dérangerait et détruirait enfin quelques reſſorts, ſi une ſageſſe infinie ne veillait à tout et n'avait ſagement pourvu à tous les accidens, et n'entretenait continuellement les mouvemens réguliers qu'elle peut ſeule avoir imprimés à la nature incapable d'elle-même de ſe mouvoir. Les aſtres que nous voyons, et leurs mouvemens continuels et réguliers ne nous convainquent-ils pas de la puiſſance et de l'exiſtence d'un être ſuprême. Mais lorſqu'un eſprit éclairé par l'aſtronomie parcourt attentivement l'exactitude et la régularité de ces vaſtes corps dans leurs révolutions, quelque ſyſtème qu'il embraſſe, il faut qu'il ait recours à une cauſe intelligente, de qui vient la régularité de la diſpoſition et du mouvement. Le plus ſtupide des hommes eſt convaincu que tout effet a une cauſe, et qu'un

très-grand effet ſuppoſe une cauſe dont la vertu eſt très-grande. Le conſentement général s'oppoſe à toute exception à cet égard. On ne trouve aucun particulier qui ne reconnaiſſe une cauſe de toute choſe ; or la cauſe d'une choſe intelligente ne peut être qu'une intelligence parfaite. Un ouvrage d'une ſtructure où la diſpoſition des parties répond à une fin, eſt aſſurément l'effet d'une cauſe intelligente. Voilà donc un auteur intelligent reconnu. Le même ſens commun dicte qu'aucune cauſe n'a pu borner ni limiter la perfection de la cauſe ; qu'elle eſt donc ſans bornes. Voilà l'auteur du monde reconnu pour un être infini ; la ſageſſe, la bonté, la puiſſance, la juſtice, en un mot toutes les perfections ſont renfermées dans cet être infini ; et il eſt difficile de concevoir qu'il ſoit infini et qu'il ne ſoit pas unique. C'eſt cet être ſuprême que j'appelle Dieu, lui qui nous donne, pour nous conduire, la raiſon qui ſe trouve dans tous les hommes. Tant que nous la ſuivrons ſans prévention, nous ne pourrons jamais nous tromper. Il eſt de la providence de Dieu d'en avoir uſé ainſi. Pourquoi donc ſoumettre cette lumière qui nous eſt naturelle, et qui par conſéquent ne nous vient que de lui, à l'injuſte tyrannie des hommes ? Comment puis-je être ſûr du chemin que je dois tenir, en ſuivant les lumières d'autrui ? Ma raiſon peut errer, j'en conviens, mais celle des autres hommes n'eſt-elle pas ſujette aux mêmes défauts ? Un honnête homme ne doit pas donner ſon conſentement à un diſcours duquel il ne conçoit pas le ſens. Il faut auſſi qu'il prenne bien garde ſi ce qu'on lui dit s'accorde avec la

lumière claire et évidente de la raiſon. Car lorſqu'il conçoit que cela ne s'accorde pas, il eſt impoſſible qu'il s'y ſoumette, et qu'il puiſſe conſentir à ce qui répugne à cette lumière. Quoiqu'il y ait beaucoup de choſes au-deſſus de notre raiſon, cependant nous ne voyons pas qu'elle choque aucun de ces principes clairs et évidens qui ſont gravés dans notre eſprit. Nous ne ſommes pas capables de concevoir que la plus petite partie de matière puiſſe être diviſée éternellement; cependant il s'en faut de beaucoup que cela ſoit contraire à notre raiſon, puiſque c'eſt elle qui nous démontre que cela eſt ainſi, quoique nous ne comprenions pas comment cela ſe peut faire. Il y a d'autres choſes qui ſont directement contraires à ces principes évidens, et à ces notions claires que notre raiſon trouve dans ſa propre nature : par exemple, qu'une partie ſoit égale au tout. Si nous admettions cette propoſition, ce ſerait renoncer aux claires idées de la raiſon et de l'eſprit, ſur leſquelles la certitude de tout ce que nous ſavons ou que nous connaiſſons eſt appuyée, comme ſur les premiers principes ſans leſquels nous ne ſaurions avoir nulle aſſurance.

C'eſt par cette raiſon que nous concevons qu'il n'y a rien de plus difficile, que ce que Dieu a déjà fait dans la création du monde ; d'où nous devons conclure que Dieu peut faire tout ce qui eſt poſſible ; et c'eſt ce que nous devons entendre, lorſque nous diſons que Dieu eſt tout-puiſſant. Mais il n'y a ſans doute perſonne qui voulût ſoutenir que Dieu pût faire des choſes qui impliquent contradiction en elles-mêmes, ou qui ſont formel-

lement contraires à ſa nature et à ſes attributs. L'immutabilité du conſeil de Dieu eſt une ſuite néceſſaire de ſa ſageſſe. Quiconque change de deſſein, ou ſe repent de quelque choſe, fait connaître que ſa prévoyance eſt imparfaite, et ſa ſageſſe défectueuſe. Dieu n'eſt ſuſceptible d'aucune imperfection. Une perſonne ſage qui conſidère ſérieuſement ſans paſſion, et ſans préjugé, les preuves ſur leſquelles eſt fondée la religion chrétienne, reconnaîtra ſans peine qu'un ouvrage auſſi imparfait ne peut provenir d'un être auſſi parfait que Dieu; mais qu'il ne peut ſortir que de l'eſprit humain, qui ne peut tout ſavoir ni tout prévoir.

Il y a des perſonnes qui ne croient point à la religion chrétienne par débauche et par impiété; ceux-là ne ſauraient être honnêtes gens. Comme dès leur enfance on ne leur a défendu le mal que par la crainte de l'enfer, dès qu'ils ne craignent plus cet enfer, ils ne font plus de difficulté de pratiquer le mal; mais il y en a d'autres qui ne croient point à la religion chrétienne par raiſon; ceux-là ſont de très-honnêtes gens. L'eſprit d'ordre les fait agir, et la raiſon leur perſuade par cet eſprit d'ordre, combien il leur importe d'avoir de l'honneur et de la probité. Il doit y avoir naturellement plus de probité dans une perſonne perſuadée par raiſon de la fauſſeté de la religion chrétienne, que dans un chrétien même. La confeſſion autoriſe le crime par l'aſſurance d'en être abſous; on commet facilement un crime lorſqu'on en eſpère le pardon; au lieu que l'homme dans l'ordre moral ne trouve point de reſſource pour ſe pardonner ſes fautes. Il y a des actions eſſentiellement bonnes,

qu'un honnête homme doit pratiquer, comme celle de reconnaître un Dieu, de ne faire aux autres que ce que nous voudrions qu'il nous fût fait; d'où je conclus, que les actions contraires ſont eſſentiellement mauvaiſes.

La preuve certaine à laquelle nous devons reconnaître ſi nous aimons Dieu, c'eſt de voir ſi nous ſentons une ferme et conſtante réſolution de lui obéir. Ainſi nous ne devons avoir pour guide que la raiſon qui nous vient de lui-même. Auſſitôt qu'elle a reconnu qu'il parle, elle doit ſe taire et écouter. La vénération intérieure, que nous devons avoir pour Dieu, doit conſiſter dans une connaiſſance convenable de ſon être et de ſes attributs, et notre reſpect extérieur doit paraître en ce que nous feſons les choſes qui nous paraiſſent convenables à ſon excellence et à notre dépendance de lui. Puiſque Dieu eſt le créateur et le maître de toutes choſes, nous devons auſſi les employer à l'uſage pour lequel il les a faites, et nous en ſervir pour la fin qu'il s'eſt propoſée en les créant; d'autant plus que par la raiſon qu'il nous a donnée, nous pouvons connaître ſon but et ſon deſſein. Il ne faut donc, en aucun temps, abuſer de ces choſes ni en faire des excès qui puiſſent altérer notre ſanté, troubler notre raiſon ou nous empêcher, en quelque manière que ce ſoit, de faire notre devoir. De même, Dieu ayant fait pluſieurs choſes pour l'uſage et le ſervice de tous les hommes; il n'eſt pas juſte que ces choſes ſoient accumulées entre les mains de quelques-uns avec ſuperfluité, pendant que les autres manquent de ce qui leur

eſt néceſſaire à la vie. L'homme n'eſt pas fait pour être oiſif, il faut qu'il s'occupe à quelque choſe, et qu'il ait toujours pour but le bien de la ſociété. Dieu ne ſe propoſe pas ſeulement le bonheur de quelques particuliers, mais en général le bien et la félicité de tous les hommes. Ainſi les hommes doivent ſe rendre mutuellement des ſervices, quelque différence qu'il y ait entre eux; parce qu'il n'y a perſonne, tel grand et élevé qu'il ſoit, à qui il ne puiſſe arriver d'avoir beſoin du ſecours et de l'amitié du plus pauvre. On doit s'obliger mutuellement. La fidélité et la ſincérité ſont très-eſſentielles à la ſociété; ces vertus procurent de grands avantages aux hommes et contribuent beaucoup à les rendre mutuellement heureux. Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes et avec autant de ſincérité, c'eſt-à-dire, que nous devons toujours faire pour les autres ce que nous jugerions raiſonnable qu'ils fiſſent pour nous, ſi nous étions dans les circonſtances où ils ſe trouvent, et qu'ils fuſſent dans celles où nous ſommes. Celui qui eſt obligé par devoir de faire quelque choſe, eſt auſſi obligé de ſe mettre en état d'exécuter et d'employer tous les moyens et tous les inſtrumens pour en venir heureuſement à bout. Voilà la religion, et la conduite que doit ſe préſcrire un honnête homme. Les ſages de l'antiquité ont pratiqué cette morale dont Platon eſt le père. A l'examiner ſans prévention, on la trouvera auſſi pure que celle des chrétiens, dont elle eſt le fondement. Ceux-ci la pratiquent parce qu'on leur enſeigne que Dieu le veut et l'ordonne; les autres, au

contraire, ne la pratiquent que parce que la raiſon et la nature la leur inſpirent. Jéſus-Chriſt n'eſt donc pas venu pour réformer la nature, qu'on nous dit avoir été corrompue. Jéſus-Chriſt et l'Ecriture ne nous enſeignent pas un point de morale qui n'ait été enſeigné et pratiqué par tout ce qu'il y avait de gens éclairés dans le paganiſme. Quelle eſt donc cette nature corrompue ? Les exemples de tant de ſages payens font bien voir qu'ils avaient une aſſez grande connaiſſance d'un être ſuprême et qu'ils ne manquaient pas de facultés pour faire ce qui était bon. Avaient-ils d'autres lois divines que celle qui eſt écrite dans le cœur, et que la raiſon ſeule inſpire naturellement ? Non ; mais c'eſt que la raiſon et la nature ſont l'ouvrage de Dieu, et les religions l'ouvrage des hommes.

EPITRES.

EPITRE

A MILORD BALTIMORE,

Sur la Liberté.

L'ESPRIT libre, Milord, qui règne en Angleterre,
Qu'on abhorre à Berlin, mais qu'à Londre on révère,
Qu'arma la vérité de ſa mâle vigueur,
Pour abattre à ſes pieds l'impoſture et l'erreur:
Cet eſprit généreux dont l'ardeur vous enflâme,
De vos progrès puiſſans eſt le principe et l'ame.
Sans lui Londre aujourd'hui, libre de ſes tyrans,
Languirait ſous le joug de préjugés puiſſans.
Aſile des beaux arts, temple de la ſcience!
Dans vos murs profanés par l'abſurde ignorance,
Vous auriez vu fleurir un Claude, (*a*) un Mongeron (*b*)
Au lieu d'un ſage Lock, d'un immortel Newton.
Tous les ſiècles fameux, nos illuſtres modèles,
Des progrès de l'eſprit époques immortelles,
Ont vu l'homme penſant d'un génie indompté
S'élancer hardiment juſqu'à la vérité.
Le berceau des beaux-arts, la floriſſante Grèce,

(*a*) Prêtre de Charenton, qui a beaucoup écrit ſur la diſpute de la grâce.

(*b*) Janſéniſte fameux, qui fut arrêté à Paris pour avoir préſenté un placet très-libre au roi.

Cette première école où germa la ſageſſe,
Qui marchant à tâtons cherchait la vérité,
Nourriſſait dans ſon ſein l'auguſte liberté.
D'elle les orateurs et les héros naquirent,
Sous ſon puiſſant abri les ſages s'inſtruiſirent,
On eſtima l'eſprit; tout Grec oſa penſer,
Et dans la vérité chacun voulut puiſer.
L'Empire et cet eſprit paſſant d'Athène à Rome,
Aux Latins policés fournit plus d'un grand homme.
Un Cicéron parut, l'appui des innocens,
Lançant ſur l'oppreſſeur ſes foudres éloquens,
Cicéron qui, foulant les erreurs à Tuſcule,
Doutait, examinait, et jugeait ſans ſcrupule.
L'inflexible Caton, maître de ſon poignard,
Ce ſtoïque ennemi du généreux Céſar:
Et vous puiſſant génie, arbitre du Permeſſe,
Vainqueur des préjugés, vous immortel Lucrèce,
A qui la vérité confia ſon flambeau,
Qui du zèle ſacré déchirant le bandeau,
Vites deſſous vos pieds, l'erreur difforme et louche,
Pâlir, s'enveloppant de ſon ombre farouche,
Vous deviez vos ſuccès, ô mânes généreux,
A cette liberté que n'ont plus vos neveux.
A préſent Rome eſclave et rampant ſous ſes maîtres,
De la main des Céſars a paſſé juſqu'aux prêtres;
Un pontife inſolent, fier ou voluptueux,

Régit du Vatican les intérêts dès cieux;
D'anathêmes ſacrés fait gronder le tonnerre,
Et confond dans ſes droits le ciel avec la terre;
On voit à ſes côtés la ſolle ambition,
L'artifice, l'erreur, la ſuperſtition,
L'intérêt tout-puiſſant, l'avarice ruſée
Ordonner de la foi, de la terre abuſée,
Et l'Inquiſition, barbare tribunal,
Leur fournir au beſoin ſon ſecours infernal:
Cet infame ſénat, de ſa voix inſenſée,
Condamne l'innocent et juge la penſée;
Le bûcher eſt le prix d'un bon raiſonnement;
Il conſume à la fois l'auteur et l'argument;
Et l'Europe aveuglée au pontiſe ſoumiſe,
Adore ſes décrets et forme ſon égliſe;
Cent rois, cent nations, de ſon ſceptre d'airain,
Ont reconnu chez eux le pouvoir ſouverain;
Mais ce chef dangereux leur donnant des entraves,
De libres qu'ils étaient en fit autant d'eſclaves.
Voyez-vous dans Madrid ces bûchers ſolennels,
Où pour l'amour de Dieu l'on brûle les mortels?
Ecoutez dans Paris ces querelles frivoles,
Ces docteurs acharnés aux guerres de paroles:
Voyez le fanatiſme attroupant tous les ſots,
Contre l'homme penſant animer les bigots.
L'eſprit libre français, l'éloquence hardie,

Sous le joug monacal, languit abâtardie :
Obſervez ces Germains ſoumis à leurs paſteurs,
D'Ignace et d'Auguſtin aveugles ſectateurs,
Leur Céſar malheureux fugitif en Hongrie,
Fuit le Dieu des combats en implorant Marie,
Attend tout d'un miracle et du ſecours des ſaints ;
Tandis que le Divan ſe rit de ſes deſſeins,
Et voyant du Croiſſant triompher la planète
Au-deſſus de Jéſus élève ſon Prophète.

Mais ces prélats Romains qui preſcrivent des lois,
Ne ſont pas ſeuls tyrans des peuples et des rois ;
Avec moins de grandeur, avec bien moins de faſte,
Le calviniſme enferme un pouvoir auſſi vaſte ;
Sous des dehors trompeurs ſa ſainte humilité,
Couvre l'ambition, l'orgueil, la vanité.
On le vit autrefois, ſortant de la pouſſière,
Ebranler par ſon choc le trône de ſaint Pierre ;
Ce parti s'accroiſſant, tout un nombreux eſſain
Sut s'affranchir du joug du pontife romain ;
Perſécutés par-tout ils blâmaient la contrainte,
De leur foi opprimée au ciel portaient la plainte.
Mais ces perſécutés bientôt changeant de mœurs,
Des autres à leur tour furent perſécuteurs,
Et de leurs ennemis même employant les armes,
Portèrent dans leur ſein le trouble et les alarmes.

Leurs docteurs furieux mépriſant le bon ſens,
Selon leurs intérêts changeaient leurs argumens,
Et, de barbares mots cherchant la vaine emphaſe,
Embrouillaient la diſpute, obſcurciſſant la phraſe;
Tout ſentiment nouveau, toute autre opinion,
Semblaient à leur parti menacer du Talion.
L'Afrique eſt moins fertile en monſtres, en inſectes,
Que ce parti nouveau l'eſt en nouvelles ſectes,
Pleines d'un même fiel, promptes à ſe venger,
Et d'un zèle enflammé prêtes à s'égorger.
Oh ! fanatiſme affreux ! ſeul Dieu qui les inſpire,
Qui ranimez leur haine afin de les détruire;
Redites-moi quel bras, quel ſalutaire bras,
Les ſauva malgré vous de l'horreur du trépas ?
Ils auraient dû périr en ſe feſant la guerre,
Ainſi que ces héros enfantés par la terre,
Qui nés des dents d'un monſtre, en avaient la fureur,
Se livraient follement au glaive deſtructeur.

Sont-ce là les chrétiens dont l'Europe nous vante
La religion douce, aimable et bienfeſante ?
Un Océan de ſang verſé par leur fureur,
Sur leurs rivaux vaincus éleva leur grandeur;
Souvent l'homme penſant, pourſuivi comme Athée,
A vu ſa liberté par eux perſécutée.
Galilée opprimé, par ſuperſtition,

Fut mis dans les cachots de l'Inquiſition ;
Il avait démontré la figure du monde ;
Son crime était, hélas ! ſa ſcience profonde.
Et Bayle pourſuivi par un prélat (*a*) fougueux,
N'échappa qu'avec peine à ſes traits furieux.
Ainſi la liberté, ſi naturelle à l'homme,
Eſt maudite à Genève, et condamnée à Rome.
Ainſi l'homme à penſer du ciel autoriſé
De l'égliſe eſt puni, parce qu'il a penſé.

En Europe et par-tout le bon ſens à la gêne,
Intimidé, puni, ne reſpire qu'à peine ;
Le ſcrupule et la peur nous tiennent engagés,
De l'éducation timides préjugés ;
La foi, le glaive en main, couvre notre paupière
D'un voile impénétrable aux traits de la lumière ;
Et l'ignorance amène avec l'obſcurité
L'aveugle obéiſſance et la crédulité.
En vain l'ame en ſoi-même, eſclave rétrécie,
Cherche encor le reſſort de ſon libre génie.
Comme on voit des ſerins entourés par des fers,
Dont l'aile n'a jamais fendu le champ des airs,
Qui triſtes priſonniers, méconnaiſſent l'uſage
De ces agiles bras que couvre leur plumage ;

(*a*) Jurieu.

Tandis que l'aigle libre ayant pris ſon eſſor,
D'un vol précipité s'éloigne de ce bord ;
Il part à coups preſſés, il traverſe la nue,
Et s'ouvre dans les cieux des routes inconnues.

O trop heureux pays, où par la liberté
Fleuriſſent les beaux-arts, l'eſprit, la vérité !
O toi pays charmant, pays que je révère,
Quand verrai-je tes bords, reſpectable Angleterre ?
Savante nation, dont les ſoins vigilans
Animent à la fois, la vertu, les talens.
Tout art eſt eſtimé, tout ſuccès a ſa gloire,
Et quiconque eſt illuſtre a fondé ſa mémoire.
Anglais ! vous ſurpaſſez l'eſprit grec et romain ;
Vos ſages font honneur à tout le genre humain,
Dans la nuit du chaos vous portez la lumière,
Vous trouvez les ſecrets de la nature entière ;
Newton de l'univers profond calculateur,
Arracha ſes reſſorts des mains du créateur,
Ces reſſorts ſi cachés, qui dans l'eſpace immenſe,
Se dérobaient aux yeux de l'humaine ſcience.
Lock ſage, modéré, craignant d'être ſéduit,
Marche à la vérité par le doute conduit ;
Et vous enfin, Milord, dont l'eſprit, la ſcience,
Ennobliſſent encor le rang et la naiſſance,
Qui, ſuivant hardiment vos déſirs curieux,

Jugez tout par vous-même, et voyez par vos yeux:
Vous de qui le palais des ſages eſt le temple,
Vous qui de nos Germains devez être l'exemple,
Qui remportez d'ici nos cœurs et nos regrets,
Et changez en partant nos roſes en cyprès.

Ah! quand verrai-je enfin ma ſtérile patrie,
Réformer de ſon goût l'antique barbarie,
Offrir un doux aſile aux beaux-arts négligés;
Réchauffer leur ardeur, dans ſon ſein protégés,
Et, feſant refleurir l'eſprit et le génie,
Rendre la gloire aux arts, et les arts à la vie.

EPITRE

SUR LA MECHANCETÉ DES HOMMES.

1761.

Je penſais autrefois, encor jeune et novice,
Etranger dans le monde, étranger dans le vice,
Que l'homme eſt le meilleur de tous les animaux.
Il eſt bon, me diſais-je, il a peu de défauts;
Il n'eſt point furieux, cruel, ingrat, ou traître;
Je le prenais enfin pour ce qu'il devait être,
Et dans le fond du cœur j'étais bien convaincu
Qu'on rencontre en tous lieux l'honneur et la vertu.

Cette charmante erreur, fille de l'ignorance,
Se diſſipa trop tôt; dans peu l'expérience,
Dans le tumulte affreux où je me vis jeté,
Fit briller à mes yeux la triſte vérité;
Je cherchais des vertus et je trouvais des crimes.
Que de tours odieux! que d'affreuſes maximes!
Fripons, fourbes, trompeurs, faux, perfides, ingrats,
La foule d'envieux environna mes pas;
Et mon ame étonnée, interdite, éperdue,
S'en fiait avec peine au rapport de ma vue.
Je confeſſais enfin, frappé de tant de maux,

Que malgré la raiſon, de tous les animaux
L'homme eſt le plus cruel, le plus dur et féroce.

Non, l'animal n'a point ce caractère atroce ;
Sa faim le rend avide et non diſſimulé ;
Son courroux, s'il s'enflamme, eſt bientôt exhalé ;
Mais l'homme étant vengé conſerve encor ſa haine.
Qui dirait, en voyant cette eſpèce inhumaine,
Perverſe et tant encline à la méchanceté,
Que, parmi tant d'horreurs et tant d'iniquité,
On pourrait rencontrer de ces ames divines
Qui ſans doute des cieux tirent leurs origines ;
Eſprits conſolateurs des maux que nous ſouffrons,
Qui paraiſſent des dieux au milieu des démons ?
Mais d'un préſent ſi beau, ſi précieux, ſi rare,
La main de la nature en tout temps fut avare.

Le mal aſſurément domine ici par-tout ;
Il s'offre à l'univers de l'un à l'autre bout,
On le trouve en autrui, trop ſouvent en ſoi-même.

Et, quoi ! l'être parfait, ce Dieu grand et ſuprême,
Fit-il également de ſa divine main
Cet ange que j'honore et ce monſtre inhumain ?

Je m'arrête interdit au bord de cet abyme,
Où ſe perd, en ſondant, l'eſprit le plus ſublime.

Mes yeux reſpectueux de ces profonds ſecrets
Detournent auſſi-tôt leurs regards indiſcrets.
Il nous ſuffit ici, malheureux que nous ſommes,
De ſavoir éviter les trahiſons des hommes,
D'apprendre en contemplant ce ſpectacle touchant,
Combien le cœur humain eſt perfide et méchant.

Il le paraît ſur-tout quand, libre de contrainte,
Du frein ſacré des lois il étouffe la crainte,
Ou quand impunément il oſe les braver.

Du rang où la fortune a daigné l'élever;
Sur ces lieux éminens à l'abri du tonnerre,
Enivré d'amour-propre, il écraſe la terre.
C'eſt de-là que des grands les folles paſſions
Percent malgré leur voile aux yeux des nations.
Ennemi déclaré de leur culte idolâtre,
Le haſard agiſſant ſans deſſein et ſans choix,
Voulut qu'un philoſophe eût le ſceptre d'un roi;
Et dans ce rang auguſte, entouré d'adverſaires,
Je les pris pour des rois, mais c'étaient des corſaires.
Que ce récit apprenne aux mortels ignorans,
Pour quels indignes dieux a fumé leur encens.

Le bonheur, autrefois compagnon de ma vie,
Excita contre moi la fureur et l'envie
Des rois ambitieux dont les ſanglans complots

De mes voiſins jaloux ont ſoulevé les flots.
De leurs bras réunis l'effort me perſécute ;
Leur haine a préparé leur triomphe et ma chute :
Dans la brûlante ſoif qu'ils ont de dominer,
Il n'eſt rien de ſacré qu'ils n'oſent profaner.
L'orgueil leur met en main la foudre vengereſſe,
Pour outrer les tranſports de leur fougueuſe ivreſſe,
Il leur peint leurs forfaits ſous les traits éclatans
Des dieux qui de l'Olympe écraſent les Titans.
Mais mon cœur dans ce trouble atteint d'un coup plus rud
Eprouva de mon ſang la dure ingratitude :
Des princes élevés et nourris en mon ſein
Ont tâché d'y plonger le poignard aſſaſſin.
Un luſtre entier, témoin de ce ſanglant ravage,
A vu renouveler le crime et mon outrage ;
Et malgré tant d'aſſauts, mon bras faible et tremblant
Soutenir ſans ſecours ce trône chancelant.

Le ſeul peuple en Europe auquel la foi nous lie,
En triomphant des mers, nous plaint et nous oublie.
Mots conſacrés, mais vains entre les nations,
De l'amitié des rois douces illuſions ;
Nés de la politique et de la conjoncture,
Vous gardez le limon de cette ſource impure :
Et quand vous préſentez le plus flatteur eſpoir,
Vous abuſez qui croit de vous ſe prévaloir.

Ces nobles ſentimens et cette grandeur d'ame
Que la vertu nourrit et que l'honneur enflâme,
A l'eſprit des traités n'ont pu s'aſſocier ;
L'intérêt y domine et marche le premier ;
Ses infames conſeils, dictés par l'artifice,
Des faibles ſouverains altèrent la juſtice.
Sous le nom de Minerve, il apprend à ſon roi
Comment en conſcience il peut manquer de foi.
En mettant ſa parole, au cas qu'il la révoque,
Sous le frivole abri d'une phraſe équivoque.
Dans cette affreuſe école inſtruit à s'avilir,
On apprend à tromper, on finit par trahir :
Les traités chez les grands ſont les ſceaux des parjures.

Voilà d'autres amis, témoins de nos injures,
Indécis, incertains, pleins de crainte et glacés,
Faibles conſolateurs de nos malheurs paſſés,
Ils ont dreſſé d'avance un pompeux cénotaphe
Décoré de nos noms, chargés d'une épitaphe.
Satisfaits de laiſſer au monde conſterné
Un léger ſouvenir d'un peuple exterminé ;
En ſouffrirons-nous moins ? Pour guérir nos atteintes,
Il faut de vrais ſecours, non de vaines complaintes,
Une mâle aſſiſtance, un vigoureux ſoutien,
Qui partage avec nous et le mal et le bien.

Quittez le nom d'amis, vous que la crainte arrête ;

Vous tranquilles du port contemplant la tempête,
Qui, ſans tendre la main à ceux qui vont périr,
Par les flots courroucés les laiſſez engloutir;
Vos cœurs à la pitié toujours inacceſſibles,
Aux malheurs étrangers demeurent inſenſibles.
Le nom de l'amitié, pour moi ſaint et ſacré,
Ne décorera point qui l'a déshonoré!
Je le refuſe à vous, placés au rang ſuprême,
Dont l'amour reſſerré ſe concentre en ſoi-même,
Qui toujours abuſant du pouvoir ſouverain,
Joignez aux cœurs de fer des entrailles d'airain.

Mais que l'un de ces rois de bonne foi m'explique,
Quel principe erronné régla ſa politique;
Et comment de ſang-froid il a pu regarder
Ce torrent orageux, courant tout inonder,
Dévaſtant les Etats, en effaçant la trace,
Et qui voiſin de lui d'aſſez près le menace
D'un ſort non moins funeſte et plus injurieux.

Ce n'était pas ainſi que penſaient nos ayeux,
Lorſque de Charles-Quint le ſanglant héritage
De Joſeph, de Philippe attendait le partage.
A peine la diſcorde arma ces héritiers,
A peine couvraient-ils les champs de leurs guerriers,
Que l'Europe auſſi-tôt, attentive aux alarmes,
Par un effort ſoudain parut d'abord en armes,

Meſura

Mesura les secours, et par un juste choix
Rétablit l'équilibre et protégea les rois.
Si de ses libertés elle prit la défense;
Si sa main put alors redresser la balance
Qu'un monarque puissant fait pencher à son gré,
Le mal était moins proche et moins désespéré
Que le danger présent dont l'aspect la menace.

Rien n'égalait alors l'impétueuse audace
De ce complot de rois, monarques conjurés,
Contre la liberté des Germains déchirés;
Unis par l'artifice et par la politique.
De ce corps monstrueux l'esprit est despotique;
Ennemi des puissans qu'il veut exterminer,
S'il peut, par tant de coups et d'efforts, opprimer
Le seul roi libre encor qui daigne se défendre;
Alors sans résistance, osant tout entreprendre,
Gouvernant l'univers au gré de ses projets,
Il réduira les rois au rang de ses sujets.
Voilà dans l'avenir ce que tout œil peut lire,
Et ce que tout le monde en secret doit se dire.

Peuples trop amoureux de votre oisiveté,
Assoupis dans les bras de la sécurité,
De votre inaction goûtez long-temps les charmes;
Laissez verser le sang et répandre des larmes
A ceux dont les efforts ont du moins combattu:

Et puiſqu'enfin l'Europe eſt ſtérile en vertu,
Puiſque dans mes revers en vain je vous implore,
Tournons tout notre eſpoir vers les bords de l'aurore;
Je découvre de loin un peuple plein d'honneur,
Ami de l'oppreſſé, fléau de l'oppreſſeur,
Qui ſage et fortuné dans les murs de Solime,
De l'infidélité n'a point connu le crime:
Voyez vers l'Helleſpont les puiſſans armemens;
Il marche, il va remplir la foi de ſes fermens.

Qu'importe à ma raiſon des rites et du culte
D'un ami généreux qui venge mon inſulte?
Eu duſſent de dépit créver mes envieux;
Qui daigne m'aſſiſter eſt chrétien à mes yeux,
Plus chrétien mille fois que l'ennemi barbare,
D'Etats et de tréſors uſurpateur avare.

De la religion et l'eſprit et la loi
Conſiſte dans les mœurs et non pas dans la foi;
Celui qui veut ma perte eſt le ſeul infidèle.

Ah! laiſſons tonner Rome et frémir le faux zèle;
Qu'importe qu'un docteur imbécille, indiſcret,
Maudiſſe plein de fiel Platon ou Mahomet?
Jadis le fanatiſme aux horreurs de la guerre,
Par de vains argumens ſut entraîner la terre:
De nos jours ce prétexte, aux regards pénétrans,
N'eſt plus qu'un maſque uſé des fureurs des tyrans.

Vous, rapides vainqueurs, vous braves Janiſſaires,
Accourez, combattez, frappez vos adverſaires.
Aux champs de la victoire allez vous ſignaler;
Vos pâles ennemis commencent à trembler,
Puiſſent-ils à vos pieds expier leurs parjures!
Puiſſe votre triomphe effacer nos injures,
Et vos nobles deſſeins, d'un bon ſuccès ſuivis,
Enchaîner le Danube au Croiſſant aſſervi!
Accourez, immolez d'une main enhardie
Les crimes de l'Europe aux vertus de l'Aſie.
De ces climats lointains va ſortir un vengeur,
De la Pruſſe aux abois heureux libérateur.
Le trône des ſultans, aux ennemis terrible,
A produit un héros dont le cœur eſt ſenſible;
Digne de ſes ayeux et du ſang Ottoman,
Je vois revivre en lui l'eſprit de Soliman;
Il va, noble héritier de ce puiſſant génie,
D'un innombrable camp couvrir la Pannonie,
Et du Nord conſterné preſſer en même temps
Des bords du Tanaïs les cruels habitans.

Mais ces puiſſans travaux qu'il eſt prêt d'entreprendre,
Ces combats que pour nous ſon courage va rendre,
N'eſt-ce que l'amitié qui conduiſe ſes pas?
Comment peut-on s'aimer ne ſe connaiſſant pas?
Scrutateurs indiſcrets d'une vertu bornée,

Reſpectons d'un héros la courſe fortunée
Dont les ſecours réels, donnés comme promis,
Renverſent les deſſeins de tous nos ennemis.

Si d'un œil pénétrant il a prévu les ſuites
Qu'aura l'ambition, ſans frein et ſans limites,
De deux puiſſans voiſins, accrus de nos débris;
Si pour tant de haſards il ſe propoſe un prix;
En cueillerons-nous moins, forts de ſon aſſiſtance,
Les fruits de ſes ſecours et ceux de ſa vaillance?
Ah! ſoyons en ces temps ſi fouillés d'attentats,
Reconnaiſſans outrés, plutôt que d'être ingrats.

Voilà le ſort des grands qui gouvernent le monde;
Des chagrins, des revers, une douleur profonde,
Des pièges, des dangers, des ennemis cruels,
Des ſoins pour des ingrats, des ſoucis éternels:
Et ſi tant de travaux deviennent inutiles,
Les malheureux ont tort, on les croit malhabiles;
Et ces grands aux haſards plus que d'autres ſoumis,
Entourés d'envieux, n'ont point de vrais amis.

Si je m'en étais cru, j'aurais cent fois moi-même
Arraché de mon front le fatal diadême;
Le trône eſt un objet qui ne m'a point tenté,
L'éclat qui l'environne eſt faſte et vanité;
L'honneur et le devoir forcent à le défendre;

S'il eſt de la grandeur à ſavoir en deſcendre,
Il eſt de la baſſeſſe à s'en laiſſer chaſſer;
Mais puiſque le deſtin a daigné m'y placer,
Je veux, quelque rigueur qu'ait le ſort que je brave,
Ni régner en tyran, ni mourir en eſclave.

Le bonheur au pouvoir ne fut point attaché;
Le peuple l'y croit voir ſous la pompe caché:
Ce que ſon œil ſaiſit n'en eſt que l'apparence,
Une ombre qui dément la frivole eſpérance.

Pour moi, qui dans le monde ai de tout éprouvé,
Ayant goûté de tout mon cœur vide a trouvé
Qu'en ce chaos de maux le ſeul bien véritable,
Aux grandeurs, à la gloire, au plaiſir préférable,
Le charme et le ſoutien de la proſpérité,
Le tendre compagnon de notre adverſité,
Le ſeul conſolateur dans un deſtin funeſte,
Bien qui change un mortel en citoyen céleſte,
Aux ingrats par le ciel juſtement dénié,
C'eſt de pouvoir en paix jouir de l'amitié.

Ah! je l'ai poſſédée, une fois dans ma vie,
Dans le ſein d'une ſœur que la mort m'a ravie!
Amitié, don du ciel, ſeul et ſouverain bien,
Tu n'es plus qu'un vain nom, ſon tombeau fut le tien.

EPITRE

A CATT.

1761.

O Catt! nos jours, nos ans s'écoulent;
Qui peut, hélas! les racheter?
Les deſtins cruels qui nous roulent
Ne ſe laiſſent point arrêter.
Nous avons deux temps dans la vie;
L'un eſt l'empire de l'erreur,
Où nous jouiſſons du bonheur;
L'autre eſt pour la philoſophie,
Toujours triſte, morne et rêveur.

De vos beaux jours et de votre âge
Le premier eſt l'heureux partage;
Les doux plaiſirs, les paſſions,
Les charmes des illuſions
Attirent, par leur aſſemblage,
Les prémices de votre hommage.
La vive imagination
Du plus frivole badinage
Vous fait une occupation,
Vous montrant la légère image
D'un plaiſir facile et volage.

Ici l'amour, en badinant,
Décoche une flèche dorée,
Dont vous ſentez incontinent
La pointe en votre cœur entrée;
Vous ſoupirez, vous vous troublez;
Et vos feux bouillans redoublés,
Tous les ſentimens de votre ame
Sont pour l'objet qui vous enflamme.

Le poſſéder, c'eſt être heureux,
La jouiſſance éteint vos feux;
Vous l'abandonnez, car tout s'uſe;
L'inconſtance a plus d'une excuſe,
Et les amans n'en manquent pas.
Vous quittez Flore, et vers Sylvie
L'amour a dirigé vos pas;
Tout le bonheur de votre vie
Eſt de poſſéder ſes appas.
Bientôt une autre lui ſuccède;
Vient ſon tour, et celle-là cède
Votre cœur au nouvel objet
Dont Vénus vous rend le ſujet.
Ainſi courant de belle en belle,
Un heureux inſtinct vous appelle
A goûter des plaiſirs nouveaux:
Des ſoucis la troupe cruelle,

La prévoyance et la ſéquelle,
Ne vous livrent jamais d'aſſauts.

Votre cœur ouvert ſe déploie
Au ſein de la ſociété;
Et, ſans gêne et ſans gravité,
Aux épanchemens de la joie
Vous vous livrez en liberté.
Tout ſemble créé pour vous plaire;
Votre gaîté que rien n'altère
Du moindre objet fait ſon profit.
La vérité, ſans contredit,
Souvent dure et toujours ſévère,
Ne vaut pas, quoi qu'on nous en dit,
Une jouiſſance en chimère.
Etre heureux, c'eſt la grande affaire,
Et dans ce ſéjour impoſteur,
Où tout eſt fiction et ſonge,
Où chacun dans l'erreur ſe plonge,
Qu'importe donc que le bonheur
Soit en nous l'effet de l'erreur?
Chériſſons-en juſqu'au menſonge.

On nous le dit, nous ſommes tous,
Les uns moins, les autres plus fous.
Fuyez la folie intraitable

D'humeur dure et peu ſociable,
Et conſervez toujours chez vous
La plus vive et la plus aimable:
De tous les agrémens pour nous
Elle eſt la ſource intariſſable.

Pour jouir long-temps de ce bien,
Gardons de n'approfondir rien:
Les objets ne ſont que folie;
Effleurez leur ſuperficie:
Nos plaiſirs ſont comme une fleur;
Cueillez-la d'une main légère;
A ſa nuance, à ſa couleur,
Au doux parfum de ſon odeur,
S'attache un prix imaginaire.
Ah! nos ſens ont tout à riſquer
De qui veut métaphyſiquer;
La roſe ſous la main profane
Qui s'obſtine à la diſſéquer
Perd tout ſon éclat et ſe fane;
Le monde, ſans rien excepter,
S'échappe dès qu'on le pénètre:
L'examiner et le connaître,
C'eſt apprendre à s'en dégoûter.

Pour moi, qu'une longue infortune,
Que l'âge et les maux ont flétri,

Sous le fardeau qui m'importune,
J'ai fait divorce avec les ris;
Mon erreur s'eſt évanouie;
Je touche aux bornes de ma vie;
Et la raiſon, à mes eſprits
Montrant ſon auſtère figure,
Règle mes occupations,
Et veut, qu'en ſuivant ſon allure,
Avec ſon compas je meſure
La moindre de mes actions.

Cette raiſon a ſes apôtres;
Mais dure, inflexible envers nous,
C'eſt un pédagogue en courroux
Qui nous nuit en ſervant les autres.

Malgré tous les deſtins divers
Dont le caprice nous irrite,
Nous lutinant dans l'univers
Nous allons tous au même gîte;
Les ignorans et les experts
Paſſeront tous l'eau du Cocyte;
L'amour et les plaiſirs légers,
Juſqu'au portique des enfers,
En foule iront à votre ſuite.

Pour moi en rêvant triſtement,
Peut-être en hâtant le moment,
Au coup du ciſeau de la Parque,
J'irai mélancoliquement
Paſſer dans la fatale barque.

N'allez donc pas vous deſſaiſir
Des erreurs, charmes de la vie;
O Catt! un moment de plaiſir
Vaut cent ans de philoſophie.

L'ÉCOLE DU MONDE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

FAITE PAR MONSIEUR SATYRICUS,

Pour être jouée incognito.

ACTEURS.

Monſieur BARDUS, père de Bilveſée.

BILVESÉE, jeune Etudiant revenu de l'univerſité.

Monſieur ARGAN, père de Julie.

Madame ARGAN.

JULIE, ſa fille, promiſe à Mondor.

MONDOR, amant de Julie.

NERINE, ſuivante de Madame Argan.

MARTIN, valet de Bilveſée.

MERLIN, valet de Mondor.

La ſcène eſt à Berlin, dans une maiſon où demeurent pluſieurs familles.

L'ÉCOLE DU MONDE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTIN, NERINE.

MARTIN.

Ne pourrai-je pas trouver à parler à quelqu'un de la maiſon, pour arranger les meſures qu'il nous faudra prendre pour faire notre révérence à M. Bardus? mais voilà Nérine qui vient tout à propos. (*à Nérine.*) Bon-jour, ma belle enfant, tu ne ſaurais croire combien j'ai été impatient de te revoir.

NERINE.

Pas tant qu'on le dirait bien; car il y a deux jours que tu es de retour de l'univerſité, et je ne t'ai point vu.

MARTIN.

Qui diable t'a dit que nous ſommes ici depuis deux jours ?

NERINE.

Tout ſe fait dans ce monde, mon pauvre garçon, et la curioſité des filles, qui veut être nourrie de nouvelles, en trouve ſur ſon chemin en les cherchant; quand Suzon, Marie, Chloé, Fanchon et Nanon ſont enſemble, elles raiſonnent du prochain, et chacune contant l'hiſtoire de ſon quartier, elles en forment enſemble l'hiſtoire de la ville; vois-tu, je ſais tout ce qui ſe paſſe.

MARTIN.

Tiens, puiſque tu ſais tout, je veux tout t'avouer, mais au moins ne décèle pas mon maître, car ſon père ne le lui pardonnerait jamais.

NERINE.

Je ſuis curieuſe, mais je ne ſuis pas méchante; je ne me mêle pas des fredaines de ton maître ; tu ſais qu'il y a deux jours que M. Bardus ſon père l'attend pour le fiancer à ma maîtreſſe. Mais ſi je ſuis indifférente ſur M. Bilveſée, je ne le ſuis pas ſur ton ſujet.

MARTIN.

Diſtingue du moins le maître du valet; quand mon maître a étudié la nature et tout le ſavoir à l'univerſité,

l'univerſité, je n'ai penſé qu'aux moyens de te plaire ; quand il a couru le grand chemin de la galanterie, mes penſées t'ont été fidèles, quand même je ne l'étais pas ; et quand il vient ici ſe loger pendant deux jours chez l'officieuſe la Roche, je n'ai oſé ſortir, de crainte que ſon père me vît ; auſſi ne ſuis-je ici qu'en tremblant ; mais comme je ſuis en habit de voyage, et que mon maître veut rentrer aujourd'hui dans la maiſon paternelle, je ne riſque rien.

NERINE.

Je t'avoue que dans tout ce diſcours, je n'aime point cette madame la Roche.

MARTIN.

Ma belle enfant, il n'y a rien de tel que la galanterie. Nous autres valets paſſerions pour mauſſades, ſi nous n'étions pas galans ; et quel honneur pour toi de dire que M. Martin t'a ſacrifié une kyrielle de belles qui ſe déſeſpèrent de ton triomphe.

NERINE.

Je ne ſuis pas de cet avis. Je veux moi de la fidélité de bon aloi ; je ſuis la très-humble ſervante des conquêtes que tu me ſacrifies. Monſieur Martin, Monſieur Martin, tu t'es gâté à cette maudite univerſité ; je prévois que ton maître aura pris tous les vices de la jeuneſſe qu'il a fréquentée, et qu'au

lieu de revenir ici bien ſavant, il n'arrivera que bien débauché.

MARTIN.

Et par quoi en juges-tu?

NERINE.

Par le proverbe qui dit, tel maître, tel valet. Mais j'entends du bruit : c'eſt ton maître et le mien, appelle Bilveſée, mais ſauve-toi.

SCENE II

NERINE, M. BARDUS, M. ARGAN.

BARDUS.

J'AVOUE que je ne comprends rien à ce retardement; peut-être qu'épuiſé par ces ſtudieuſes veilles, il s'eſt attiré une maladie; peut-être lui eſt-il arrivé un malheur en chemin; peut-être ſes profeſſeurs ont-ils voulu achever quelque cours de phyſique, ou quelque collège commencé, avant que de le laiſſer partir, j'aurais dû envoyer à la poſte pour en ſavoir des nouvelles.

ARGAN.

Voici Nérine, que je vais charger de cette commiſſion.

NERINE *ſort.*

Monſieur, je vais y envoyer dans ce moment.

ARGAN.

J'entre dans votre inquiétude, et je comprends combien vos entrailles doivent être émues au moindre délai qui diffère l'arrivée d'un fils bien-aimé, d'un fils unique, d'un fils en qui vous avez mis toute votre eſpérance.

BARDUS.

Si je l'aime! j'ai bien raiſon, il me reſſemble, et il promettait beaucoup depuis ſa tendre jeuneſſe; il ſavait lire et écrire à l'âge de huit ans; il était doux comme un mouton, et à l'âge de quinze ans il avait déjà étudié tout le rabinage.

ARGAN.

Mais pourquoi l'avez-vous appliqué à une étude auſſi ſtérile?

BARDUS.

Comment, ſtérile! étude ſtérile! bon homme, vous n'y entendez rien; le rabinage donne une érudition profonde, et rien n'eſt plus beau dans une lettre ou dans un ouvrage, que la citation de quelques Rabins; mais je ne borne pas mon fils à cette étude-là; je lui ai fait étudier Cujas et Bartole, la métaphyſique, la phyſique, et la plus ſublime géométrie.

ARGAN.

Il me ſemble que la métaphyſique n'eſt pas une ſcience à laquelle on dût appliquer un jeune homme.

C'eſt lui apprendre à faire l'hiſtoire chimérique d'un pays où jamais homme n'a habité ni n'habitera; je ne condamne pas votre goût, mais les belles-lettres.....

BARDUS.

Vas, vas, les belles-lettres; cela eſt ſi commun, cela court par les rues; ce ne ſont que des petits eſprits qui veulent plaire aux femmelettes qui s'y appliquent; Virgile et Homère, et ſi vous voulez Cicéron même, n'étaient pas dignes de délier les ſouliers de Platon, et ce grand philoſophe, qui ignorait l'algèbre, était bien au-deſſous du ſavantiſſime et doctiſſime Leibnitz et de ſes diſciples.

ARGAN.

Je ne ſuis pas tout à fait d'accord avec vous ſur ce chapitre, et il me ſemble que les belles-lettres ſont tout à fait propres pour des gens qu'on deſtine au monde, et qu'on eſpère de mettre dans les grandes affaires. Pour qu'un jeune homme parle bien, il faut qu'il ſoit éloquent; et pour nourrir ſa converſation, il faut que ſa mémoire ſoit meublée de tous les bons ouvrages anciens et modernes. Les belles-lettres donnent un vernis de politeſſe au diſcours, et comme l'art du monde eſt l'art de plaire, il eſt ſûr qu'un jeune homme qui a du génie réuſſira mieux en ſe parant de quelque bon mot d'*Horace*, qu'en débitant un théorème d'Archimède.

BARDUS.

Mon cher ami..... J'en ſuis fâché..... Vous avez l'eſprit gâté par cette étude qui ne demande

que du génie; nous autres, nous mépriſons une application auſſi frivole; nous ſommes les ſcrutateurs de la nature, et nous approfondiſſons les choſes, quand vous ne faites que gliſſer ſur leur ſuperficie. D'un côté par le calcul, et de l'autre par nos ſyſtèmes métaphyſiques, nous arrachons ce que l'auteur de l'univers voulait dérober aux hommes; vous arrangez des mots, nous recherchons des vérités; c'eſt-là le caractère des grands hommes, ils ſont amans paſſionnés des vérités, et ils ſont toujours occupés à en découvrir de nouvelles.

ARGAN.

Il me ſemble qu'après les avoir trouvées, et vos géomètres et vos métaphyſiciens ne s'accordent pas toujours ſur les faits.

BARDUS.

C'eſt que les uns n'y entendent rien.

ARGAN.

Qui nous répondra donc de l'intelligence des autres?

BARDUS.

Les calculs et l'algèbre.

ARGAN.

Pour l'algèbre, j'eſpère bien que vous ne l'aurez pas fait apprendre à votre fils.

BARDUS.

Vous radotez, je crois; je lui ai fait apprendre le latin, le grec, l'hébreu, le ſyriaque, le coſte et les

Elémens du chinois, pour que ſachant écrire en toutes ces langues, ſa correſpondance en devienne plus utile à l'Etat.

ARGAN.

Je doute fort qu'une correſpondance coſte puiſſe être établie pour l'utilité du commerce ou de la politique de la Pruſſe ; et je ne penſe pas même que l'algèbre puiſſe être néceſſaire, ſi ce n'eſt à quelque déchiffreur de vieux contes, ou à quelque contrôleur de bordereaux.

BARDUS.

Eſt-il poſſible de raiſonner à ce point? ne vous apercevez-vous pas que notre Etat et le monde en général n'eſt ſi mal gouverné que parce que tous ceux qui ſe mêlent de politique ſont des ignorans qui ne ſavant ni Euclide ni l'algèbre, et qui n'ont étudié ni le principe de la contradiction, ni le corollaire de la raiſon ſuffiſante.

ARGAN.

Mon cher Bardus, votre grande ſcience vous fait extravaguer, y penſez-vous bien? gouverner l'Etat par l'algèbre? Nous demandons à ceux qui doivent nous conduire de la prudence, de la ſageſſe, de la pénétration et ſur-tout de l'équité ; que le ſouverain et ceux qui le conſeillent, ayant un ſincère attachement à la patrie, connaiſſent ſes maux en y remédiant, que fuyant également l'ambition et la faibleſſe, ils maintiennent les peuples en paix, ſans ſouffrir que la témérité des voiſins aviliſſe la

majeſté de l'Etat, que, renonçant à toute partialité, ils récompenſent la vertu et puniſſent le vice ſans égard à la perſonne, et qu'enfin leur bonté ſoit toujours une dernière reſſource pour ces malheureux que la nature et la fortune ſemblent perſécuter à la fois. Faut-il de l'algèbre pour gouverner ou pour conſeiller de la ſorte ?

BARDUS.

Oui, il en faut; car les équations algébriques ſont les ſeuls chemins qui nous font voyager au pays de la vérité, où les conſéquences nous ſervent de ſtations pour nous conduire, elles rendent l'eſprit exact, et empêchent ceux qui connaiſſent cette ſcience toute divine, de ne jamais s'égarer; vous feriez bien de mettre auſſi votre fille à l'algèbre.

ARGAN.

Vous déſirez que je deſtine Julie au jeune Bilveſée, mais je ne vois pas qu'ils aient beſoin d'algèbre pour engendrer.

BARDUS.

Il en faut par-tout, et je me pâme d'aiſe en penſant quelle petite race de ſavans ils vont engendrer.

ARGAN.

Tout doucement; je me ſuis engagé ſous condition que Julie conſentît à ce mariage; mais ſi elle s'y oppoſe, je vous déclare que je ne ſerai point aſſez barbare pour l'y forcer, et qu'en ce cas, il faut renoncer à ce projet.

BARDUS.

Quoi! vous qui êtes le père, vous irez demander l'avis de votre fille pour la marier ? n'êtes-vous pas le maître dans votre maiſon ? Quelle plaiſante complaiſance pour votre fille! ma foi, mon fils épouſera qui il me plaira de lui donner pour femme.

ARGAN.

Si je fais cas de la philoſophie, ce n'eſt pas de celle qui s'exerce en vaines ſpéculations, mais de celle qui pratique une bonne et ſaine morale; ſi la nature nous a donné des droits ſur nos enfans, elle n'a pas voulu que nous en abuſions; nous ſommes leurs premiers amis et non pas leurs tyrans; Julie eſt bien élevée, elle n'a aucune inclination vicieuſe, elle eſt en âge de raiſon; ainſi c'eſt à elle à ſavoir ſi elle pourra ſe réſoudre à paſſer toute ſa vie ſous les lois de votre fils, ou ſi elle y répugne; les mariages forcés ont fait ſouvent perdre leur innocence à de jeunes cœurs nés vertueux; le ciel me préſerve de devenir le complice des crimes qu'un malheureux mariage forcerait ma fille de commettre.

BARDUS.

Voilà de la morale bien à propos! quoi! mon fils jouira après mon décès de ſix mille bons écus de rente! il n'y a perſonne ici qui en ait autant.

ARGAN.

Faut-il donc toujours courtiſer les plus riches?

BARDUS.

Je crois que vous penchez pour ce Mondor, pour cette cervelle vide, qui cite à tout propos et ſon Virgile et ſon Boileau, et mademoiſelle Julie, ſi j'en dois croire la médiſance, prend dans ſes leçons de l'ame des ſentimens des entrailles, et tout ce maudit jargon que vos beaux eſprits débitent, et où je n'entends et ne veux jamais entendre rien.

ARGAN.

Ne vous échauffez pas; votre bile eſt facilement émue pour une bile philoſophique, je vous l'ai dit, et je le répète, je ne ferai point contraire aux vœux de votre fils, mais je ne forcerai pas non plus ma fille; tout ce que je peux faire pour votre ſervice, c'eſt de lui parler et de la préparer à l'arrivée de Bilveſée, et comme rien ne preſſe, il faut qu'ils ſe connaiſſent avant que de s'épouſer. Vous m'avez dit d'ailleurs que le mariage ne devait ſe conſommer qu'au retour de votre fils de ſes voyages.

BARDUS.

Bon cela! mais fiançons-les toujours.

ARGAN.

Je vais de ce pas parler à Julie et conſulter ma femme, et ſi Bilveſée arrive, vous pouvez le leur amener. *Il ſort.*

SCENE III.

BARDUS.

VOILA un bon homme; mais c'eſt le portrait de tout ce monde qui rampe ſur la ſurface de ce plat univers; nous autres que la philoſophie élève juſqu'à l'Empirée, à peine les apercevons-nous, et leur faible raiſon et la ſtérile morale dont ils ſe parent, enflent leur amour-propre, et leur fait accroire qu'ils nous valent. Grâces aux ſoins que j'ai pris de l'éducation de mon fils, ce ſera bien autre choſe! Attendez, Newton, Leibnitz, et vous ſubtil Mallebranche, je vous prépare un rival qui vous ſurpaſſera tous. Mais, qui voilà?

SCENE IV.

BARDUS, MARTIN.

BARDUS.

AH! te voilà, Martin; où eſt ton maître?

MARTIN.

Monſieur, nous arrivons fort haraſſés du voyage, et monſieur votre fils demande la permiſſion de vous préſenter ſes reſpects.

BARDUS.

Quels complimens! qu'il entre.

MARTIN.

Monſieur, dans le moment. *il ſort.*

BARDUS.

Il eſt reſpectueux et rempli d'attentions pour ſon père, c'eſt ce qu'on appelle un fils bien élevé.

SCENE V.

BARDUS, BILVESÉE, MARTIN.

BARDUS.

Approche, unique eſpérance de ma famille, image de ton père! Oh! mon cher fils, que je t'embraſſe! *ils ſe baiſent*, hé bien, comment vont les monades?

Le fils a l'air embarraſſé.

MARTIN, *d'un air complimenteur.*

Monſieur, elles ſont vos très-humbles ſervantes.

BARDUS *à Martin.*

Ce n'eſt pas à toi que je parle.

à ſon fils.

Comment vont les monades?

BILVESÉE.

Mon père, elles ſont toujours comme elles étaient, fort eſtimées.

MARTIN.

Oh! oui, monſieur, nous les eſtimons beaucoup.

BARDUS.

Mais en as-tu fait tout le cours dans tes études.

BILVESÉE.

Mon père, les monades.....

MARTIN.

Les monades, monſieur, ſont prodigieuſement renchéries.

BARDUS.

Que veux-tu dire, les monades ſont renchéries! je n'y comprends rien.

BILVESÉE.

C'eſt que, mon père....

MARTIN.

C'eſt que, monſieur, on nous les voulait vendre trop cher.

BARDUS.

Qu'eſt-ce à dire?

BILVESÉE.

C'eſt que monſieur le profeſſeur les vend plus cher.

MARTIN.

Oui, monſieur. La pièce en eſt renchérie au point que nous n'avons pu en acheter.

BARDUS.

Je ne prétends point plaiſanter. Le docteur Difucius mon ami m'a bien promis de t'inſtruire et de t'initier dans nos myſtères métaphyſiques; n'a-t-il point encore répondu à un ouvrage aſſez mauvais, où l'on réfute ſon ſyſtème.

MARTIN.

Monſieur, il eſt encore à la citation de ſes vingt-quatre premiers volumes in-folio, et il a bien des corollaires, des théorimènes, et des ar... des ar... des agrémens à arranger.

BARDUS *à Martin.*

Ce n'eſt pas à toi, faquin, que je prétends, c'eſt à mon fils.

BILVESÉE.

Monſieur, il travaille beaucoup, et mademoiſelle ſa fille m'a dit qu'il eſt toujours occupé à réfuter quelqu'un.

BARDUS.

Avoir été deux ans à Halle ſans ſavoir l'hiſtoire de toutes les réfutations qui s'y font!

BILVESÉE.

C'eſt, mon père, que j'ai toujours été appliqué à l'étude, et que hors mes leçons, je n'ai pas ſu ce qui ſe paſſait, hors ce que m'ont appris vos lettres.

MARTIN.

Oh! Monſieur, nous avons toujours étudié avec une aſſiduité...

BARDUS.

Tu auras pris les leçons de la fille au lieu de prendre celles du père, de ce grand homme, de l'honneur de l'Allemagne et de l'humanité.

BILVESÉE.

Je vous assure, mon père, que j'ai bien suivi vos instructions, et que j'ai écrit tous mes collèges.

MARTIN.

Oui, monsieur, toute notre science est par écrit dans notre valise, quand nous l'en aurons retirée, vous trouverez à qui parler, car nous sommes ferrés à glace; oh, le plaisir que vous auriez eu de voir soutenir à M. votre fils des thèses! Oh! nous avons de la réputation; c'est prodigieux; il faut l'avoir vu pour le croire.

BARDUS.

J'en suis bien aise; or çà, mon fils, comme j'ai tourné mes plus tendres soins vers toi, je n'ai pas pensé seulement à te faire étudier; mais je t'ai choisi une femme belle, jeune et aimable, un peu coquette, avec laquelle je veux te fiancer, et que tu épouseras en revenant de tes voyages; je veux t'emmener cet après-midi pour te présenter à la famille, et j'espère que tu seconderas mes vues, car par-dessus tout ce que je t'ai dit, elle est riche.

BILVESÉE *fait une profonde révérence.*

Mon père.....

BARDUS.

Tu en feras bientôt une nouvelle philoſophe.

BILVESÉE.

Mon père.....

BARDUS.

Et ma maiſon ſeule vaudra toute une académie des ſciences.

BILVESÉE.

Mon père..... L'honneur et la ſatisfaction, du plaiſir, que fait le reſpect du contentement.

BARDUS.

Tu l'épouſeras au retour de tes voyages ; je ſuis à dîner chez mon ami Fabricius, où je prétends que tu me ſuives; mais je vais chercher un ouvrage manuſcrit que j'ai compoſé en latin, dont je lui ai promis la lecture. *il ſort.*

BILVESÉE.

Mon père, je vous obéirai.

SCENE VI

BILVESÉE, MARTIN.

BILVESÉE.

Que le diable l'emporte! Tous les cent mille millions de démons ont-ils jamais vu dans les

abymes les plus profonds des enfers un pédant plus insupportable! Ventre-saint-gris, la Jaquelote, la Matelode, le Pont-neuf. Je n'ai su que lui répondre quand il me parlait de ces diables de monades.

MARTIN.

C'est que, mon cher maître, il aurait fallu plus étudier que nous n'avons fait; je vous l'avais bien dit, qu'en courant les rues toutes les nuits, en buvant le jour, en débauchant les filles lorsque nous n'avions rien de mieux à faire, en nous battant lorsque nous avions perdu notre argent au jeu, nous serions mal reçus dans la maison paternelle.

BILVESÉE.

Cela va encore assez bien, mais ce bigre de pédant m'embarrasse; il me met à la torture avec ces diables de monades.

MARTIN.

Je vous ai tiré d'affaire comme j'ai pu.

BILVESÉE.

Mais s'il me parle seul, je suis perdu.

MARTIN.

Nommez-moi un livre qui traite de ces choses-là, je vous l'acheterai, et vous l'étudierez.

BILVESÉE.

Nous n'avons pas le sou. Ah! morbleu, quelle vie!

MARTIN.

MARTIN.

Vous avez mangé votre dernier écu chez madame la Roche, et cette maudite Caroline vous a mis à sec.

BILVESÉE.

Par la mort, si tu parles de madame la Roche, je t'étrangle.

MARTIN.

Ah! Monsieur, je n'aurai garde, car votre père veut vous marier.

BILVESÉE.

Qu'en dira Adélaïde, Chloé, Céphise, Mélanide, et Morgane pour laquelle je fis cette élégie?

MARTIN.

Elles s'en désespéreront, les pauvres créatures; car où trouveraient-elles un cavalier qui pût vous remplacer?

BILVESÉE.

Je crois que tu railles, maraut, je vaux bien les autres, et jamais femme ne m'a résisté.

MARTIN.

Il y a femme et femme, Monsieur; celles auxquelles vous vous êtes adressé n'ont pas été plus cruelles envers le public qu'envers vous; mais si vous attaquiez de ces vertus là, de ces grossières vertus, vous trouveriez à qui parler.

BILVESÉE.

Vas, mon pauvre garçon, il n'en eſt point de telles pour moi dans le monde.

MARTIN.

Il y a cependant une certaine Nérine qui s'eſt gendarmée contre moi depuis que je la connais.

BILVESEE.

Belle comparaiſon, d'un faquin comme toi à un garçon de mon eſpèce.

MARTIN.

J'en conviens, Monſieur; mais nous avons auſſi notre mérite, et au ſcrutin des femmes, ſouvent les valets ſont préférés aux maîtres.

BILVESÉE.

Sera-t-il bientôt temps de ſuivre mon père.

MARTIN.

Je crois que vous êtes déjà amoureux de votre future; voilà les empreſſemens et les déſirs qui me font croire que votre imagination eſt déjà échauffée.

BILVESÉE.

Le fat! comment peux-tu me croire amoureux, moi qui n'aime que le changement et la gloire d'attacher à mon char beaucoup de beautés enchaînées dans mes fers.

MARTIN.

Il faut cependant se fixer une fois.

BILVESÉE.

La prendre, manger son bien avec ses rivales, et s'en séparer quand on l'a ruinée radicalement.

MARTIN.

En vérité, ce projet n'est pas honnête; n'avez-vous pas honte, Monsieur, de préméditer le malheur d'une personne qui ne vous a jamais fait aucun mal; vous étiez si bon en partant d'ici, fallait-il vous envoyer à l'université, où le mauvais exemple, une dissipation continuelle, une licence sans bornes.....

BILVESÉE.

Tais toi, maraut; par tous les milliards de diables, a-t-on jamais vu un faquin plus impertinent? jour de Dieu! si tu raisonnes encore de la sorte, que Belzébuth et Astaroth m'emportent si je ne t'étrangle. Suis-moi, il est temps de joindre mon père.

MARTIN.

Ceci finira mal, ou pour lui ou pour moi.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE ET NERINE.

JULIE.

NON, je ne saurais qu'y faire. Je lui sacrifierai tout, mon amour et ma vie.

NERINE.

Mais, Mademoiselle, vous vous pressez trop, vous connaissez votre père, il est doux, il est bon, il ne vous contraindra pas assurément. Quand il vous parlera de Bilvesée, vous n'avez qu'à lui dire qu'il ne vous plaît point, et que votre cœur est pour Mondor.

JULIE.

Si mon cœur a des faiblesses, c'est à ma raison de les vaincre; un père aussi respectable, aussi bon que le mien, a droit de tout prétendre de ses enfans, et je suis sûre qu'en suivant ses volontés, je ne m'égarerai jamais, et je m'abandonnerai toujours en aveugle à sa direction.

NERINE.

Voilà de beaux sentimens, Mademoiselle, ils sont dignes des héroïnes les plus illustres; mais laissons-

là, je vous prie, le ſtyle héroïque, et parlons bourgeoiſement d'un mariage qui doit faire le ſort de votre vie; je ne veux point que vous deveniez madame l'étudiante; un mari qui va voyager et qui ſe fait attendre, mérite qu'on le plante-là, et ce Mondor m' paraît vous convenir bien autrement; c'eſt un fruit mûr, l'autre eſt encore vert.

JULIE.

Ce ne ſerait point ſon voyage qui m'obligerait à le refuſer, ſi je prenais cette réſolution.... mais je déſeſpérerais mon père.

NERINE.

Ah! ce pauvre Mondor, il en mourra. Vous allez lui percer le cœur d'un poignard, ma bonne maîtreſſe, ma chère maîtreſſe, vous ne déſeſpérerez pas ainſi le plus aimable cavalier de Berlin.

JULIE.

Que veux-tu que j'y faſſe?

NERINE.

Que vous avouiez reſpectueuſement à votre père que vous aimez Mondor, et que vous le demandez pour votre mari.

JULIE.

S'il s'en fâchait, je ſerais inconſolable.

NERINE.

Votre père vous aime trop, Mademoiſelle, pour s'en fâcher, la choſe eſt trop raiſonnable... mais voilà Mondor lui-même.

SCENE II.

JULIE, NERINE, MONDOR.

MONDOR.

Oh ! dieux ! ſerait-il vrai, Madame, on dit que je dois vous perdre à jamais ?

JULIE.

Monſieur, Nérine m'a rapporté une converſation que mon père a eue avec Monſieur Bardus, et elle dit qu'il me deſtine au ſieur Bilveſée.

MONDOR.

Et vous y conſentez, Madame ?

JULIE.

Mon père ne m'en a point parlé encore, et vous ſavez, Monſieur, que le devoir des filles ne leur laiſſe de mérite que leur obéiſſance.

MONDOR.

Quoi ! vous conſentiriez à mon malheur, et vous vous en rendriez la complice ; vous allez

me perdre, Madame, ma raiſon, ma vertu, rien ne réſiſtera contre ce coup ; votre beauté que j'adore, vos vertus auxquelles j'élève des temples ſont les auteurs de mon amour ; tout indigne que je ſuis de vous poſſéder, j'ai oſé élever mes vœux à ce bonheur ſuprême. J'ai eſpéré ! ah ! qu'on ſe perſuade facilement ce que l'on déſire ! je n'ai vu, je n'ai ſenti, je n'ai reſpiré, je n'ai vécu qu'en vous, et je perds dans ce moment affreux, ma maîtreſſe et ma vertu même ; car, Madame, tout le reſpect que je vous dois ne pourra m'empêcher de tirer vengeance de l'heureux mortel qui me ſupplante. Qu'ai-je à perdre après vous avoir perdu ? La vie me ſera à charge, et la mort eſt le ſeul bien que je déſire.

Il reſte dans l'abattement d'une profonde triſteſſe.

JULIE.

Mondor, ſi mon ſort dépendait de moi-même, nos deſtins ſeraient unis pour jamais ; votre eſprit, vos vertus, et vos talens réparent en vous l'injuſtice que vous a faite la fortune ; ce ne ſont pas les biens que je déſire, je trouverais tous mes vœux ſatisfaits en vous appartenant, et je vous le répète, ſi mon cœur a quelque faibleſſe à ſe reprocher, c'eſt de vous avoir aimé ; entendre applaudir ſon amant par toute la terre, ſentir une inclination que la raiſon appuie, s'y voir entraîner malgré ſoi ; c'eſt ce qui m'eſt arrivé. Mais ſouffrez que dans le temps que je vous fais l'aveu de ma faibleſſe, je vous faſſe connaître l'empire qu'une fille peut

avoir ſur ſes paſſions ; apprenez donc que je ſuis prête d'étouffer tous ces ſentimens, quand même cet effort devrait me côûter la vie, pour me ſoumettre aux volontés de mon père, que c'eſt de lui et de ma mère que vous devez m'obtenir ; que je vous préfère à tout l'univers, mais que je vous ſacrifie à ma vertu.

MONDOR.

A-t-on jamais vu une plus belle ame dans un corps plus accompli ? Madame, vous me confondez ; vous redoublez mon amour, vous le pouſſez à un excès que je ne ſaurais vous exprimer ; je vous adore, et je vous perds ! non : je vais mettre tout en uſage, je vais faire les derniers efforts, je vous demanderai à Madame et Monſieur Argan....

NERINE.

Je ne vois qu'un obſtacle à tout ceci.

MONDOR.

Et quoi ?

NERINE.

Le manque de richeſſes.

MONDOR.

Quoi ! ces vils dons de Plutus ?

NERINE.

Ils entrent pour beaucoup en compte chez madame Argan, et c'eſt le point capital auquel il faut penſer.

MONDOR.

Je fonde toutes mes eſpérances ſur la généreuſe Julie, ſans elle je ſuis perdu.

JULIE.

Je ferai tout ce que mon honneur me permettra de faire pour vous ; mais tâchez de gagner ma mère.

NERINE.

J'entends du bruit, ſortez, de crainte qu'on ne vous trouve enſemble.

MONDOR, *en ſortant.*

Oui, belle Julie, votre cœur eſt mon ſeul bien, mon Dieu tutélaire ; ſi j'eſpère, ce n'eſt qu'en vous.

SCENE III

JULIE, NERINE, *et puis* Mad. ARGAN, *qui arrive indolemment,*

NERINE.

VOILA votre mère, je vais lui parler de nos affaires.

JULIE.

Garde-t'en bien.

NERINE.

Je la connais, laiſſez-moi faire, il faut la préparer.
à Mad. Argan.
Votre migraine, Madame, n'eſt pas encore diſſipée ?

Mad. ARGAN.

Ah ! mon Dieu, les maux viennent en poſte, mais ils ne s'en vont pas de même, et quand on ſe dorlote bien, encore n'eſt-ce qu'au petit pas qu'ils nous quittent ; cette malheureuſe ſentinelle du coin de notre rue m'enterrera un de ces jours avec ſon qui vive ? continuel.... Un fauteuil, ma mie, un fauteuil.

Nérine l'apporte, et elle s'y place nonchalamment.

Mad. ARGAN.

A peine puis-je me ſoutenir.

NERINE.

On dit, Madame, que vous aurez une viſite aujourd'hui.

Mad. ARGAN *à Julie d'une voix aigre.*

Tenez-vous droite.
à Nérine. Oui, le fils de M. Bardus eſt arrivé de l'univerſité.

Mad. ARGAN *à Julie aigrement.*

Renverſez davantage les épaules.

à Nérine.

Et il doit venir chez moi.

NERINE.

On dit qu'il doit épouſer Mlle. votre fille, et vous ne voudrez pas, ſans doute, qu'elle devienne madame l'étudiante, cela ſerait trop ridicule.

Mad. ARGAN.

Et pourquoi ? il lui faut un mari, et tant lui vaut celui-là qu'un autre.

NERINE.

En vérité, Madame, vous badinez, car vous ne voudriez jamais avoir un beau-fils frais moulu du collège, et ce Monſieur Bardus toujours à vos trouſſes avec ſon grec, ſon latin et ſa philoſophie dont il perſécute toute la ville.

Mad. ARGAN.

Ah ! il eſt ſi ſavant !

NERINE.

Dernièrement en venant chez Monſieur votre mari, il me rencontra ſur l'eſcalier, et me demanda ſi je ne ſavais point quel artiſan feſait les meilleurs inſtrumens de géométrie ? Je lui dis que je l'ignorais abſolument ; ah ! ma chère enfant, me dit-il, il n'y a point de ſalut hors la philoſophie ; la recherche de la vérité fait notre bonheur, il faudrait que tu

t'y appliquaſſe. Je lui fis la révérence, et lui dis que j'étais fort ſa ſervante, et qu'il fallait aller chez mon maître, ſur quoi ſa converſation m'a pourſuivie, en un jargon baroque, juſqu'à ce qu'il me perdit de vue.

Mad. ARGAN.

Et que contait-il?

NERINE.

Ah! ma foi, je ne ſais, Madame; il parlait du vide, d'horreur, et de nature : je ne ſais quelles ſottiſes que ce ſont, mais ce qui eſt plus vrai, c'eſt que tous ces livres qu'il prétend écrire, c'eſt ſon gros profeſſeur qui les compoſe.

Mad. ARGAN.

Mais que cela fait-il? on ne peut pas tout faire ſeul.....il a de l'argent, et cela mettra Julie à ſon aiſe.

NERINE.

Eſt-ce l'argent, Madame, qui rend les mariages heureux?

Mad. ARGAN.

Sans doute, lorſqu'on me propoſa d'épouſer mon mari, je demandai d'abord combien de revenus il avait, et je ne l'aurais point pris aſſurément, ſi, après avoir bien calculé, je n'euſſe trouvé, compte fait, que je pouvais vivre plus à mon aiſe que

Madame de la Tribaudière, dont l'équipage n'eſt pas auſſi beau à beaucoup près que le mien, que Madame la Cruſade qui mange très-mal, comme on fait, et que Madame Turton, qui ne joua jamais auſſi gros jeu que moi.

NERINE.

Mais, madame, votre mari a tant de belles qualités qui.....

Mad. ARGAN.

Chanſons ! On vit bien des belles qualités d'un homme, il faut boire et manger, ma mie, et ſurtout avoir toutes ſes commodités, car ce n'eſt pas vivre que de ſe conſumer dans les fatigues ! Oh ! les ſottes gens qui penſent autrement ! grâces au ciel, j'ai toujours effacé toutes les femmes de mon quartier, il y en a qui en ont pris la jauniſſe de rage, et elles ſentent à leur grand dépit ce que nous valons.

NERINE.

Je rêve à ce mariage de votre fille, et il me vient une idée... Ce Monſieur Mondor eſt charmant et aimable, il vous accommoderait ſans doute mieux que Bilveſée.

Mad. ARGAN.

Mais il n'a pas de quoi vivre. Il eſt gueux comme un poëte.

NERINE.

Ces gens qui ont tant d'esprit font fortune souvent.

à Julie.

Allons donc, Mademoiselle.

JULIE.

Oui, ma mère, il est plein de respect pour vous.

Mad. ARGAN.

Que me fait son respect ?

JULIE.

Il vous amuse par les plus jolis contes.

Mad. ARGAN.

Mais il ne fait pas seulement jouer au Cavagnole.

JULIE.

Il fera tout pour vous plaire.

Mad. ARGAN.

Vas, petite morveuse, ne me romps pas la tête avec tes importunités. Je vois ton père, retire-toi.

SCENE IV.

Monſieur ARGAN, Madame ARGAN, *qui reſte dans ſon fauteuil et ſalue légèrement ſon mari.*

Mad. ARGAN.

EH bien ! qu'eſt-ce, mon petit cœur ?

Mr. ARGAN.

Je viens vous parler d'une affaire qui regarde notre fille ; Monſieur Bardus nous la demande pour ſon fils.

Mad. ARGAN.

Il eſt riche ; voilà tout ce qu'il faut. Il y a long-temps que je viſais Bilveſée pour lui donner ma fille ; cette nigaude ne le vaut pas.

Mr. ARGAN.

Je le trouve très-bien, et je ſuis fort content d'avoir une fille auſſi raiſonnable.

Mad. ARGAN.

Raiſonnable, raiſonnable, une fille raiſonnable ! ah ! Monſieur, c'eſt bien elle, raiſonnable, raiſon-

nable, elle qui veille juſqu'à minuit aux redoutes, et qui ſoupe à dix heures les jours d'opéra....

Mr. ARGAN.

Il n'y a aucun mal à cela. Voulez-vous qu'une jeune fille ait les paſſions d'une vieille femme?

Mad. ARGAN.

Il eſt vrai qu'on devient vieille, vous m'avez priſe jeune, mon petit mouton; je ne ſaurais qu'y faire, il faut que tu me gardes comme je ſuis.

Mr. ARGAN.

Je ne vous ai rien reproché ſur votre âge, et je vous dis uniment et ſimplement, qu'une fille de dix-huit ans ne peut pas être aſſiſe toute la journée, et qu'il y a des plaiſirs qu'on peut lui permettre.

Mad. ARGAN.

Des plaiſirs qui ſont des horribles fatigues; j'ai été une fois dans ma vie à ces ſpectacles, mais j'en jure bien qu'on ne m'y rattrapera pas; j'en ai été malade à mourir, à ne pouvoir quitter le lit en trois ſemaines; ces fatigues monſtrueuſes tuent le monde; il faut qu'à neuf heures trois quarts je ſois endormie, ſans quoi je ne pourrais pas vivre, et ma fille eſt toute autre; elle tient de vous, auſſi je l'appelle toujours votre fille; mais mon fils le lieutenant, le pauvre garçon, c'eſt-là mon image; c'eſt mon eſprit, c'eſt mon ame toute crachée.

Mr.

M. ARGAN.

Je n'entre point dans ces diſcuſſions-là ; que les enfans reſſemblent au père, ou qu'ils tiennent tout de la mère, c'eſt la même choſe, pourvu qu'ils ſoient honnêtes gens.

Mad. ARGAN.

Ce pauvre petit Chriſtophe, il monte la garde une fois tous les huit jours ; on va le ruiner à cette garniſon, je lui ai envoyé de mon bon café, et du thé de la Chine, et les reſtes d'une jolie étoffe pour ſervir à une robe de chambre, et un bon lit de duvet ; ce pauvre enfant, il n'oſe pas ſe déshabiller quand il a la garde ; penſez une fois, mon petit mouton, reſter habillé toute une nuit !

Mr. ARGAN.

Il faut qu'il faſſe ſon devoir, et qu'il ſe rende digne du rang qu'il occupe, et vous le gâtez, ma femme, en le rendant mou et efféminé.

Mad. ARGAN.

Oui, je gâte le pauvre Chriſtophe, parce que je ne veux pas qu'il meure ; je vous dirai encore que j'ai payé les dettes qu'il a été obligé de faire.

Mr. ARGAN.

J'ai de ſes nouvelles ; il eſt débauché, et vous le fortifiez dans tous ſes vices.

Mad. ARGAN.

Mon petit mari, je vous dirai que j'ai un deſſein: je voudrais le placer en Hollande; ma ſœur qui eſt mariée à un bourguemaître de Rotterdam me promet de lui obtenir une Compagnie.

Mr. ARGAN.

Voilà ce que je ne ſouffrirai jamais, ma femme; nous tenons tous à la patrie; c'eſt à elle que nous nous devons, et c'eſt elle que nous devons ſervir; qui la défendrait, ſi nous lui refuſions nos bras? il ne nous eſt permis de ſervir ailleurs, que lorſque la patrie nous renonce pour ſes enfans, ou lorſqu'on refuſe de nous employer.

Mad. ARGAN.

Mais ce ſervice-ici eſt ſi ſévère; il a tant d'exactitude, et l'on dit qu'en Hollande chacun y fait ce qu'il veut.

Mr. ARGAN.

De-là vient que les officiers ſervent ici avec honneur et ſe comblent de gloire; et que les autres y perdent la réputation, parce qu'ils ne ſont point diſciplinés; encore un coup, ma femme, je n'y conſentirai jamais; un évaporé comme mon fils doit ſe corriger de ſes fredaines dans les emplois ſubalternes, pour que, s'il parvient à un plus haut grade, il y porte un eſprit mûr et des connaiſſances ſolides; mais pour en revenir à Julie, vous voulez donc....

Mad. ARGAN.

Je veux, Monſieur, qu'elle épouſe Bilveſée.

Mr. ARGAN.

Vous ne lui en avez point parlé.

Mad. ARGAN.

Cela n'était pas néceſſaire.

Mr. ARGAN.

Si fait, cela l'eſt, et je vais ſur l'heure la preſſentir ſur ce ſujet. *Il ſort.*

SCENE V.

Mad. ARGAN *ſeule.*

PAUVRE mari, c'eſt à moi de te conduire, car grâces au ciel, je ſuis maîtreſſe dans ma maiſon; il m'en coûte aſſez. Quels ſoins! quelles peines! mais enfin il faut pourtant faire ſon devoir; ma fille aura le mari que je lui donnerai; et mon fils, je prétends en faire ce que je veux, malgré que...

SCENE VI.

Mad. ARGAN, NERINE.

NERINE.

MADAME, il y a là-bas un étranger qui demande à vous parler ; il a toute la mine de notre étudiant ; monsieur Mondor vous demande en même temps un moment d'audience.

Mad. ARGAN.

Qu'ils entrent. Mon Dieu, que d'importuns dans le monde ! Quel fardeau qu'un ménage ! une fille à marier fait plus de bruit dans une maison qu'un sabbat de chats sur les gouttières ; et ces jeunes muguets qui accourent de tous côtés ; ah ! je voudrais qu'elle fut déjà mariée.

SCENE VII.

Mad. ARGAN, BILVESÉE, MONDOR, NERINE.

BILVESÉE *à Nérine en entrant.*

VIENS çà, ma petite pouponne, mon petit gibier d'université, ma foi c'est dommage que je n'ai pas étudié chez toi.

NERINE.

C'eſt à ma maîtreſſe, Monſieur, qu'il faut vous adreſſer, je crois que vous courtiſeriez toute la maiſon.

BILVESÉE.

Ce ne ſerait pas tant mal, ma mie... *il approche de madame Argan et lui dit d'un ton précieux.* Je bénis le jour, ce jour que j'ai tant ſouhaité, ce jour qui s'eſt ſi fort fait attendre, le plus beau jour de ma vie. Oh! rare et gentille merveille, où j'ai le bonheur de voir en perſonne ce bel aſtre dont la renommée a répandu l'éclat des charmes dans toute notre univerſité; oui, Mademoiſelle, vos divins attraits font tant de bruit, qu'on ne ſait ſi l'on doit vous comparer à la belle Hélène, à Roſemonde, ou à la belle Madelone, Baniſe n'était pas digne de vous délier les ſouliers, et le prince Scandor, en vous voyant, aurait fait une infidélité à ſa princeſſe.

Mondor fait des terribles éclats de rire.

BILVESÉE *continue.*

C'eſt apparemment votre bouffon, Mademoiſelle, que ce rieur?

Mad. ARGAN.

Monſieur, vous vous trompez.

BILVESÈE.

Oui, ma princeſſe, ſi ce rieur ne m'eût interrompu, mon compliment aurait été plus long. Vous y perdez beaucoup.

Mad. ARGAN.

Monſieur.....

BILVESÉE.

J'ai paſſé pour le plus galant de toute l'univerſité.

Mondor rit encore.

BILVESÉE.

Il rit encore, et vous aurez l'époux le plus couru et le plus recherché de Halle.

Mad. ARGAN.

Monſieur, vous vous.....

BILVESÉE.

Qui avait toutes les bonnes fortunes qu'il déſirait.

Mad. ARGAN.

Monſieur.....

BILVESÉE.

Et qu'il vous ſacrifie.

Mondor rit.

BILVESÉE.

Quel maudit rieur, ſacrebleu.

Mad. ARGAN.

Vous vous trompez, Monſieur, je ne ſuis pas Julie.

BILVESÉE.

Quoi, vous n'êtes pas Julie ! je vous plains ; qui diable êtes-vous donc ?

MONDOR *d'un ton ironique.*

Parlez, Monſieur, avec plus de reſpect à madame Argan, et ſachez, Monſieur, que dans d'honnêtes maiſons le jargon de brelans ne convient point.

BILVESÉE.

En vérité, Madame .... c'eſt que vous êtes ſi belle .... et on peut bien s'y méprendre .... Les filles d'aujourd'hui ne ſe diſtinguent plus des femmes.

MONDOR.

Quel langage ! a-t-on jamais parlé ſur ce ton-là dans la bonne compagnie !

Mad. ARGAN.

Qu'on appelle Julie. *à Bilveſée.* Il faut, Monſieur, que je vous la préſente.

MONDOR *à part.*

Ah ! j'enrage.

BILVESÉE.

Si elle vous reſſemble, ce ſera la ſeconde merveille du monde.

Mad. ARGAN.

Oui, je me ſuis toujours bien conſervée, et comme j'étais jeune encore, je n'allais jamais au ſoleil ſans maſque. J'ai encore des jours où je pourrais effacer ma fille ſi je voulais m'en donner la peine, mais c'eſt un travail affreux que de ſe moutonner, et il faut tant de ſoins pour l'ajuſtement.

SCENE VIII.

Mad. ARGAN, BILVESÉE, MONDOR, JULIE.

Mad. ARGAN.

APPROCHEZ, ma fille, voilà votre prétendu.

BILVESÉE.

Oui, divin rejeton d'une angélique tige, oui j'aurai l'honneur de vous épouſer. Ah ! que vous êtes belle ! Le diable m'emporte, je ſuis déjà tout amoureux, comme ſi je vous avais connu il y a dix ans. Ha, ha, ... Elle en rougit, quelle pudeur ! Je n'aurais ma foi pas cru en trouver autant.

JULIE.

Monſieur, je n'entends rien à ce langage.

BILVESÉE *voulant lui paſſer la main ſous le menton, elle ſe retire.*

Vous êtes ſi aimable que je voudrais que nous commencions par la concluſion du mariage.

MONDOR *bas.*

Il m'excède et je ne puis plus me taire.
Haut.
Ecoutez, Monſieur l'Etudiant, tant que vous n'avez parlé qu'à Madame Argan, j'ai ſu me contraindre, mais ſi vous le prenez ſur le ton fottifier avec Mademoiſelle, apprenez que ce ſera à moi à qui vous trouverez à parler.

JULIE *à Mondor.*

Pour l'amour de Dieu, contraignez-vous.

BILVESÉE.

Savez-vous bien, Monſieur le bouffon, que j'ai été le plus renommé étudiant de l'univerſité, et que j'en ai bien battu et bleſſé d'autres, plus forts et plus adroits au fleuret que vous n'êtes.

MONDOR.

Savez-vous bien, Monſieur l'impertinent, qu'on vous mettra dehors ſi vous continuez ainſi.

BILVESÉE.

Me mettre dehors.... Cela ferait plaiſant, mon père loge dans la même maiſon, ah! ſacrebleu, Kyrielle de démons, ſainte Barbe.

MONDOR.

Ce ne feraient pas vos juremens qui m'intimideraient, ſi..... *Julie dans un grand embarras, court auprès de ſa mère.*

BILVESÉE.

Jour de Dieu ! ſi j'avais ici mes gands à la ſuédoiſe, mes piſtolets de pandoures, et ma grande épée d'Artémiſe.

Mad. ARGAN *d'un ton dolent.*

Mon Dieu, quel bruit faites-vous là-bas ?

MONDOR.

En un mot comme en cent, je ne vous crains guères, ni votre perſonne ni votre épée ; mais je fais les reſpects et les égards que je dois aux perſonnes où je me trouve, et apprenez de votre côté à vous contraindre, au moins pendant le temps où vous y êtes.

BILVESÉE.

Ah ! tu as peur. Ah ! le ſcélérat ! Ah ! l'infame ! *Il lui ſaute au collet, Mondor ſe défend, et ils ſe pouſſent d'un côté du théâtre à l'autre.*

Mad. ARGAN *toujours dolemment.*

Hola ! hola ! au ſecours, quelqu'un, quelqu'un. *Julie court avertir ſon père.*

La ſoubrette veut les ſéparer. Ah ! quel bruit, ... hé, hé. Mais paix donc, mais paix donc.

Elle ſe lève.

SCENE IX.

Mad. ARGAN, NÉRINE.

Pendant cette ſcène, Bilveſée et Mondor en jouent une muette, en ſe menaçant, et Julie conjure Mondor du geſte pour qu'il ſe modère.

Mr. ARGAN.

QU'EST-CE que ceci, Meſſieurs? a-t-on jamais vu des honnêtes gens en venir à ces extrémités, comment dans ma maiſon, en préſence de ma femme et de ma fille!

MONDOR *fâché.* BILVESÉE *d'un ton grivois.*

Monſieur, il m'a faiſi... Monſieur, ce faquin veut
d'une façon indigne. m'apprendre à vivre.

Mr. ARGAN.

Mais ne parlez donc pas en même temps. Julie, dites-moi, qu'eſt-ce? d'où vient leur querelle?

JULIE.

Mon père, ce monſieur Bilveſée eſt extrêmement groſſier.

BILVESÉE.

Comment, belle tigreſſe, charmant ſcorpion, vous m'accuſez?

MONDOR.

Monſieur, vous me connaiſſez depuis long-temps, et j'oſe croire que vous me jugez incapable de tels procédés.

BILVESÉE.

C'eſt un poltron.

Mr. ARGAN.

Qu'eſt-ce donc que ceci ?

JULIE.

Ah ! mon père, il a pouſſé Mondor à bout.

BILVESÉE.

Taiſez-vous, mon cœur, vous ne ſavez ce que vous dites.

Mad. ARGAN.

Mon Dieu, qu'on les ſépare ! qu'on les ſépare !

Mr. ARGAN.

Allons dans l'autre appartement examiner ceci à notre aiſe.

Mad. Argan conduit Bilveſée, et Mr. Argan Mondor.

SCENE X.

JULIE NERINE.

JULIE.

AH! ciel, qu'eſt-ceci? je tremble quand j'y penſe: Mondor va ſe perdre.

NERINE.

Suivez votre père, Mademoiſelle, ne le laiſſez pas ſeul et ſecondez Mondor.

JULIE.

Tu as raiſon, mais que dirai-je.... que ferai-je?... ciel, comment l'aſſiſter?

NERINE.

Demandez-le à votre cœur, il vous donnera les meilleurs conſeils.

Julie ſuit ſon père.

SCENE XI.

NERINE *ſeule.*

DANS ce péril extrême, il faut que je ſauve ma maîtreſſe par mon ſavoir-faire. *Elle penſe.* ſi..... comme cela..... non..... cette.... cette.... la Roche, ah! oui.

SCENE XII.

NERINE, MARTIN.

NERINE.

VOILA Martin, il vient à propos.

MARTIN.

Eh bien ! ma belle enfant, ne parlerons-nous jamais de nos petits intérêts?

NERINE.

Je le veux bien, mais.....

MARTIN.

Il n'y a point de mais à cela; tu m'as promis le mariage, me veux-tu encore, en veux-tu un autre? m'es-tu fidelle?

NERINE.

Sans doute, je le fuis, mais je ne me donne qu'à des conditions.

MARTIN.

Ouais, qu'eſt-ce que cela?

NERINE.

C'eſt-à-dire que ſi tu veux m'épouſer, il faut renoncer à ton maître.

MARTIN.

Le ſacrifice ne ſera pas grand, mais pourquoi?

NERINE.

C'eſt que c'eſt un terrible brutal, quelles manières! quels diſcours! il jure comme un vieux dragon! c'eſt ma foi un fou à mener loger aux petites maiſons.

MARTIN.

Nous avons appris toutes ces belles choſes à l'univerſité.

NERINE.

Je ſuis bien en colère contre cette univerſité; les pères ont grand tort d'y envoyer les jeunes gens, s'ils y apprennent de pareilles choſes.

MARTIN.

Diſtingue, ma mie, ce que les profeſſeurs apprennent aux jeunes gens, et ce qu'ils apprennent en mauvaiſe compagnie.

NERINE.

Je n'ai pas beſoin de diſtinguer tout cela; mais je ſais bien que je ne veux pas que ton fat épouſe ma

maîtreſſe; et j'ai beſoin de ton ſecours pour l'empêcher; à ce prix, je ſuis à toi.

MARTIN.

Soit, mais qu'y peux-je faire?

NERINE.

Dis-moi, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé chez madame la Roche.

MARTIN.

Tu le comprends bien, ma mie.

NERINE.

Mais dis-moi les circonſtances.

MARTIN.

Je t'aſſure qu'il n'y en avait point de nouvelles; elles étaient fort communes, ſinon que Bilvèſée a fait un billet de cinquante ducats, payable au porteur, qu'il a donné à la Caroline, et que celle-là a été obligée de rendre à Madame la Roche. *Ils ſe parlent a l'oreille.*

SCENE

SCENE XIII.

NERINE, MARTIN, MERLIN.

MERLIN *fait ſigne à Nérine qu'il a quelque choſe à lui dire, Martin l'aperçoit.*

MARTIN.

Ho! ho! qu'eſt-ceci? *à part.* C'eſt un galant, ou je ſuis bien trompé.

MERLIN *à Nérine.*

Quoi! mon maître s'eſt battu!

MARTIN.

Qu'eſt-ce que tu as à dire à Nérine?

MERLIN.

Et pourquoi ne lui parlerais-je pas?

MARTIN.

Il ne me plaît pas ainſi.

MERLIN.

Je lui parlerai pourtant.

MARTIN.

Nous verrons.

NERINE.

Il n'a qu'un mot à me dire.

MARTIN.

Voyez-moi cette petite créature, je crois, ou le diable m'emporte, qu'elle m'a fait un tour prématuré.

MERLIN *voulant parler à Nérine.*

MARTIN.

Si tu ne t'en vas d'abord, tu pourrais bien attraper ici quelques coups de bâton.

MERLIN.

Je sais les rendre.

NERINE.

Etes-vous fous?

MARTIN.

Sors d'ici, coquin.

MERLIN.

Nous verrons lequel des deux sortira le premier.

MARTIN.

Ce maroufle n'a pas étudié. Je m'en vais l'expédier.

Il court à l'autre, et ils se poussent hors des coulisses.

NERINE.

Je crois qu'en ce jour tout le monde a perdu la raison.

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARGAN, BARDUS.

ARGAN.

Je les ai ſéparés après quelques peines, et pour plus de précaution, j'ai laiſſé Mondor avec ma femme pour qu'elle en réponde; votre fils eſt allé chez vous, de façon que nous avons prévenu le mal le plus preſſé, et nous gagnons le temps de raccommoder le reſte.

BARDUS.

Mondor a tort aſſurément. Ce fat, qui s'admire quand il parle, aura paru ridicule à Bilveſée, celui-là qui s'élève aux choſes les plus ſublimes, l'aura pris en pitié. Votre petit-maître s'en ſera fâché, et ſa vivacité aura fait quelque extravagance, car vos beaux eſprits ſont ſujets aux écarts.

ARGAN.

A vous parler vrai, Mondor me paraît moins coupable que votre fils; Mondor a de l'imagination, mais il eſt ſage: lorſque l'eſprit a trop de volubilité, il nous fait commettre des folies, mais le feu et la vivacité, lorſqu'ils ſont en compagnie de la raiſon,

rendent l'esprit prompt à concevoir, facile à combiner, et pétillant dans ses réponses; et le sens propre que nous attachons aux beaux esprits, est qu'ils pensent plus et mieux que le vulgaire.

BARDUS.

Il n'y a donc de beaux esprits que les algébristes, selon votre définition, et Mondor est un éventé qui, en répétant les belles comparaisons de son Virgile et de son Horace, devient un impertinent lorsqu'il se mesure avec mon fils; si je n'avais eu mon professeur à consulter sur l'équation d'une courbe admirable et nouvelle que je veux mettre dans mon livre, j'aurais accompagné Bilvesée dans sa visite; cependant je n'aurais pas eu le temps, car un ami s'est offert de le mener avec lui en Hollande et de-là en France.

ARGAN.

Vous êtes donc résolu de le faire voyager?

BARDUS.

Sans doute, je veux qu'il connaisse tous les professeurs d'Allemagne et de Hollande; que de-là il aille en France pour voir le beau monde, et qu'il passe ensuite en Angleterre pour devenir profond.

ARGAN.

Si j'avais un conseil à vous donner, vous ne feriez voyager votre fils qu'après l'avoir bien formé dans ce pays-ci; lorsque les pères envoient les

enfans trop jeunes dans les pays étrangers, avant que leur jugement ſoit formé, ils prennent par un mauvais choix tous les vices et les ridicules des autres nations, ils y dépenſent leur argent, et ils ne rapportent pour tout fruit de leurs courſes que la frivolité de quelque mode nouvelle, et peut-être un toupet friſé en perroquet royal, ou en bec de Corbin; cela vaut alors bien la dépenſe qu'on a faite pour eux.

BARDUS.

Oh! mon fils n'eſt pas de cette eſpèce-là, et je vous dirai bien encore que mon couſin-germain avait un fils qui était tout ſtupide, qu'il a envoyé en France pour prendre de l'eſprit.

ARGAN.

Et en a-t-il pris?

BARDUS.

Non; il n'eſt pas encore de retour; mais je prétends que mon fils ne fréquente que les ducs et pairs, et les philoſophes.

ARGAN.

Sa naiſſance lui interdit la compagnie des premiers.

BARDUS.

Mais il eſt ſi ſavant!

ARGAN.

Je vous le répète encore, l'ami; on eſt à la vérité fort honnête en France, et l'on fait mille politeſſes aux étrangers, mais ne vous imaginez pas que les bonnes maiſons veuillent ſe donner la peine de décraſſer les jeunes gens qui ſortent du collège; il faut être aimable, c'eſt le paſſe-port de la bonne compagnie, et un homme qui n'arrivera pas tout formé en France, court le riſque de n'être reçu nulle part; il y vivra avec quelques filles de théâtre, avec quelque petit-maître, et il reviendra plus gâté qu'il n'y eſt allé.

BARDUS.

Il faut cependant qu'un jeune homme voie le monde.

ARGAN.

Mais à quoi le deſtinez-vous?

BARDUS.

Je ne le mettrai point à la guerre; ce ſerait dommage s'il était tué; c'eſt mon fils unique, le ſoutien de ma maiſon.

ARGAN.

Vous voudriez pourtant qu'il ait quelque emploi?

BARDUS.

Je ne puis le mettre dans les finances; ce ſerait

proſtituer la majeſté de la philoſophie, que de le mettre à une occupation auſſi vile.

ARGAN.

Qu'en voulez-vous donc faire?

BARDUS.

Je lui ferai avoir une charge au barreau.

ARGAN.

Le barreau vient d'être purgé de toutes ſes iniquités, et les procès ſont rédigés d'une ſorte que la chicane meurt de faim.

BARDUS.

Pauvre homme, ſes ongles recroiſſent auſſi-tôt qu'on les lui a rognés; certain juge fit perdre un procès à Ariſtotelus Bardus mon grand-père, et je veux que mon fils juge à ſon tour, venge ma famille et y faſſe rentrer l'argent qu'autrefois la juſtice lui a fait perdre.

ARGAN.

Vous en uſerez ſans doute comme vous le voudrez, mais pourquoi l'envoyer voyager?

BARDUS.

Cela eſt réſolu, et comme l'ami qui ſe charge de le mener avec lui part demain, il faut que les fiançailles de nos enfans ſe faſſent dès ce ſoir.

ARGAN.

Pour moi, je ne m'y oppoſe point, pourvu que cette affaire.....

SCENE II.

BARDUS, ARGAN, NERINE.

NERINE *à Argan d'un ton preſſé.*

MONSIEUR.... Monſieur.... Madame vous fait dire....

ARGAN.

Qu'eſt-ce?

BARDUS.

Se ſont-ils battus?

NERINE.

Non, Monſieur.

ARGAN.

Y a-t-il une nouvelle querelle?

NÉRINE.

Non, Monſieur.

BARDUS.

Par-là, ſembleu, dis-nous donc qu'eſt-ce?

NERINE *à Argan.*

Madame vous fait dire que Monſieur Bilveſée, au lieu de ſe rendre chez Monſieur ſon père, s'en eſt allé ſans qu'on ſache où.

ARGAN.

Eh bien!

NERINE.

Il eſt, ma foi, parti, et nous ſoupçonnons qu'il veut ſe battre avec Mondor dès que celui-là ſortira d'ici.

BARDUS.

Il eſt trop ſage, n'eſt-ce que cela? ne crains rien, ma mie.

ARGAN.

Je vous demande pardon; cette affaire peut avoir des ſuites bien plus ſérieuſes que vous ne vous l'imaginez; il faut ici uſer de toute la prudence imaginable et prévenir tout le mal qui eſt à craindre.

à Nérine.

Mondor eſt-il encore auprès de ma femme?

NERINE.

Oui, Monſieur.

ARGAN.

Qu'ils viennent tous les deux.

Nérine appelle ſa maîtreſſe et Mondor.

SCENE III.

ARGAN, BARDUS.

ARGAN.

Nous avons plus d'un exemple fâcheux devant les yeux de ce que ces ſortes de querelles produiſent; je vous prie, ne traitez point tout ceci en bagatelle, et joignez vos ſoins aux miens pour écarter les malheurs qui nous menacent.

BARDUS.

C'eſt ce maudit bel eſprit qui cauſe tout ce tapage, vous devriez le mettre dehors.

ARGAN.

Ce garçon eſt rempli de ſavoir; il a l'imagination la plus brillante que je connaiſſe, de la douceur dans le caractère.....

BARDUS.

Belle douceur, que d'inſulter mon fils!

SCENE IV.

ARGAN, BARDUS, Mad. ARGAN, MONDOR, NERINE.

Mad. ARGAN *à ſon mari.*

MON poupon, tu m'excèdes aujourd'hui, ce maudit carillon m'a dérangé pour ce ſoir ma partie de jeu; en vérité, en vérité, hâtons-nous de marier notre pimbèche, ou nous n'aurions jamais de repos dans la maiſon.

ARGAN.

Ah! voilà Mondor, nous n'avons rien à craindre.

BARDUS *très-fâché.*

Vous voilà donc, Monſieur le querelleur; c'eſt bien à vous d'inſulter mon fils! citez-nous quelques vers qui autoriſent de pareilles ſottiſes; vous n'avez que des ſornettes dans la tête.

MONDOR.

Je vois bien, Monſieur, que la haine que vous avez contre les belles-lettres aggravent le malheur que j'ai eu de me brouiller avec votre fils.

BARDUS *grondant entre les dents.*

Scélérat, maraut!

ARGAN.

Modérez-vous, Monſieur, tant de fiel entre-t-il dans l'ame d'un philoſophe ?

BARDUS.

Quand il m'offenſe, quand il m'outrage dans la perſonne de mon fils, voyez ſon air pincé, voyez ſa mine doucereuſe.

NERINE *à Mad. Argan.*

Ha, ha, ha! notre philoſophe, Madame, s'emporte, voyez ſa grave colère, ha, ha, ha!

Mad. ARGAN.

Te tairas-tu ?

BARDUS.

Je veux que, pour le punir, nous faſſions les fiançailles de nos enfans en ſa préſence.

MONDOR.

Juſte Dieu! qu'entends-je ?

Mad. ARGAN.

Cela ſera fort bien fait, Monſieur.

MONDOR *ſe jetant aux genoux de Mad. Argan.*

C'en eſt trop; je vous conjure, ne me déſeſpérez pas, Madame, et daignez avoir égard à la ſituation où je me trouve; ne précipitez rien; ſi la conſidé-

ration que j'ai pour vous ne m'avait retenue, j'aurais ſu tirer vengeance de mon adverſaire; je vous ai tout ſacrifié.

Mad. ARGAN.

Cela eſt fort bien, je vous en ſuis fort obligée, mais il faut marier ma fille, et vous ne l'aurez pas, Monſieur, m'entendez-vous bien?

MONDOR *ſe levant.*

Il n'y a donc plus de ſalut pour moi que dans la mort.

BARDUS.

Meurs vîte, c'eſt tout ce que tu peux faire de mieux.

Mad. ARGAN *à Nérine.*

Qu'on appelle ma fille!

Nérine ſort.

SCENE V.

Les précédens, JULIE et NERINE.

Mad. ARGAN.

IL faut conclure, car mon mari ne finirait jamais. *à Julie.*

Approche, tu ſais que je t'ai deſtiné Bilveſée, et je veux que tu l'épouſes.

JULIE.

Madame, vous connaiſſez mon obéiſſance, et vous ſavez combien je ſuis ſoumiſe à vos ordres; je connais mon devoir et je ne m'en écarterai jamais; mais ſi mes prières peuvent vous toucher; ſi la tendreſſe maternelle a encore quelque empire ſur votre cœur, daignez ne point conclure un hymen qui ferait le malheur de ma vie; je vous le confeſſe ſans déguiſement, je ne pourrai jamais me réſoudre à aimer l'époux que vous me deſtinez, un homme dont le premier abord m'a inſpiré une averſion que le temps n'effacera jamais, et que toute ma vertu, en la combattant, ne pourra.....

BARDUS.

En voilà bien d'une autre!

à Argan.

L'ami, vous avez très-mal élevé votre fille; écoutez comme elle raiſonne; je crois, ma foi, qu'elle n'a pas attendu ſur votre conſentement pour faire ſon choix, et qu'une attraction ſecrète attira ſon cœur en ligne directe... Vous m'entendez bien... ce muguet-là vous taille toute cette beſogne.

JULIE.

Donnez, Monſieur, à mes ſentimens telle interprétation qu'il vous plaira, mais après l'accueil de Monſieur votre fils, il n'eſt pas étonnant que je m'en plaigne.

NÉRINE.

Mademoiſelle a raiſon ; on n'a jamais vu un plus grand brutal que ce Monſieur l'étudiant, il veut d'abord en venir au fait.

BARDUS.

Ma mie, les chambrières ne raiſonnent pas tant chez moi.

à Argan.

Eſt-il bien permis que vous ſouffriez des diſcours auſſi incongrus, et que vous vous expoſiez au clabaudage de toutes ces ignorantes.

NÉRINE.

Je n'ai pas étudié la philoſophie comme vous, Monſieur, mais j'ai autant de bon ſens qu'un autre, et quand je vois des impertinences, je m'élève hautement contre elles.

ARGAN.

C'eſt une bonne fille, elle eſt vive.

BARDUS.

Mademoiſelle Julie, vous mettrez cette carogne dehors, s'il vous plaît, le jour de vos nôces.

NERINE.

Vous oubliez, Monſieur, que vous êtes philoſophe, et vous vous fâchez auſſi ſérieuſement qu'une ignorante comme moi pourrait le faire.

Mad. ARGAN.

Finiſſez donc, finiſſez, tout cela m'ennuie et me redouble la migraine à un point.....

JULIE.

Pour l'amour de tout ce qui vous eſt cher, ma mère, ne me rendez pas malheureuſe pour toute ma vie, par un moment d'impatience.

ARGAN.

Ne craignez rien, ma fille; mais ſoyez auſſi raiſonnable de votre côté.

Mad. ARGAN.

Où eſt donc le futur, il ſe fait bien attendre?

SCENE VI.

Les précédens, et MERLIN *qui apporte une lettre à Mondor.*

MERLIN *à Mondor.*

MONSIEUR, voici une lettre qui preſſe.

BARDUS.

Ho! ho! qu'eſt ceci?

ARGAN *à Bardus.*

Je crains que ce ſoit un cartel.

à

Souffrez que nous voyons cette lettre, et pour raiſon. *Il lui prend la lettre.*

MONDOR.

Prenez et liſez, Monſieur, je n'ai point de ſecrets pour vous.

ARGAN *en ouvrant la lettre.*

Vous comprenez les raiſons qui m'obligent d'en agir ainſi.

Il lit.

„ Votre mérite, Monſieur, a percé juſqu'à la cour, „ le prince connaît et vos talens et votre indigence ; „ il vous deſtine une place à ſa cour, qui réparera „ tous les torts que juſqu'ici la fortune a eus envers „ vous ; hâtez-vous de l'en remercier, et de „ témoigner que votre reconnaiſſance n'eſt pas la „ moindre de vos vertus. „

HERMOTINE,

ARGAN *lui rendant la lettre.*

Pardonnez à mes ſoupçons, ils ne tombaient pas ſur vous, Monſieur ; du moins ai-je la ſatisfaction de vous apprendre le premier cette bonne nouvelle, et d'y participer comme votre véritable ami.

BARDUS.

Ne voilà-t-il pas de nos lâches adulateurs, *à Argan.*

Vous allez vous jeter à ſes genoux, parce qu'il va paraître à la cour ; moi je l'en mépriſe davantage.

JULIE *à Nérine.*

Veuille le ciel que cet heureux changement puiſſe fléchir ma mère !

ARGAN *à Bardus.*

Les complimens que je lui fais ſont ſincères, et vous êtes témoin que j'ai rendu juſtice à ſes mérites ; il y a une différence entre eſtimer la vertu que la faveur couronne, et à faire des baſſeſſes envers les moindres domeſtiques des grands ; il ſera mon ami à la cour, comme il l'a été auparavant, et quoique je ne ſois que d'une bonne famille bourgeoiſe, j'ai le cœur trop haut pour ramper devant des valets ; c'eſt le plus grand affront qu'on puiſſe faire aux grands que de croire s'inſinuer chez eux en outrant la flatterie envers ceux qui les approchent.

MONDOR.

Je ſuis indigne de l'honneur que le prince me fait ; peut-être me trouverez-vous à préſent dans une ſituation à oſer prétendre.....

Mad. ARGAN.

Il va donc entrer à la cour ?

BARDUS.

Cette cour n'a pas le ſens commun ! on n'y connaît pas le mérite ; j'aurais pu y placer mon fils, mais je m'en garderai bien.

SCENE VII.

Les précédens, et MARTIN *qui arrive tout eſſouffé.*

MARTIN.

Ah ! Monſieur, le grand malheur, tout eſt perdu, tout eſt perdu !

BARDUS.

En voilà bien d'une autre ; eh bien que viens-tu nous dire, faut-il crier ainſi ?

MARTIN.

Monſieur, votre fils.... j'en meurs de douleur quand j'y penſe....

BARDUS.

Eh bien !

MARTIN.

Monſieur, votre fils, ah ! ce bon maître, hélas, ce cher maître ! ....

BARDUS.

N'acheveras-tu jamais ?

MARTIN.

Permettez un moment à ma douleur.... Ouf ! je n'en puis plus. *Il pleure.*

BARDUS.

Conclus, ou par la mort....

MARTIN.

La police incivilement l'a arrêté, Monſieur.

BARDUS.

Qu'eſt-ce à dire?

MARTIN.

Oui, Monſieur, il eſt en priſon.

ARGAN.

Qui? Bilveſée eſt en priſon.

MARTIN.

Hélas! oui, Monſieur.

BARDUS.

Mais parle donc, qu'a-t-il fait? quand? comment? pourquoi en-il arrêté?

MARTIN.

Vous en voulez avoir une deſcription, donnez-vous donc patience, et écoutez;

il touſſe, crache et ſe mouche.

Le ſoleil avait à peine fini ſa courſe et s'était couché dans le ſein de Phébus, que Bilveſée me dit.... Viens çà, compagnon de ma gloire et de

mes études, il eſt temps de nous venger par un coup d'éclat du procédé inhumain de madame la Roche.....

Mad. ARGAN.

Qui eſt cette madame la Roche ? je ne la connais pas.

MARTIN.

Donnez-vous patience, Madame, vous le ſaurez d'abord. *avec emphaſe.*

Nous partons de céans en petite compagnie, n'ayant pour toute arme qu'une fronde avec nous ; enfin nous arrivons au cul-de-ſac de la ſorcière ; Bilveſée, élevant ſa voix, lui demande noblement, me rendrez-vous, Madame, le billet au porteur ?

BARDUS.

Quel billet au porteur ?

MARTIN.

Un billet de cinquante ducats que mon maître lui avait fait.

BARDUS.

Quand ?

MARTIN.

Pendant les deux jours que nous logeames chez elle.

ARGAN.

Quoi ! ce fils ſi ſage !

BARDUS *à Martin.*

Il a été deux jours ici! continue.

MARTIN.

Il lui dit, me rendrez-vous, Madame, ce finiſtre contrat? elle le refuſe, et la guerre ſe déclare. Les filles auſſi-tôt, en nymphes fugitives, quittent ces champs que Mars va déſoler; Marie la ſucrée, et Liſe l'éflanquée, et Manon l'enjouée, et Caroline enfin cherchent aſile ailleurs. De cailloux amaſſés dans la rue nous armons nos magnanimes bras, et les lançant avec force contre les fenêtres, dans un quart d'heure il n'y en eut plus; puis nous caſſons les miroirs; puis nous briſons les chaiſes, enfin les porcelaines, et un ſi beau magot de Saxe; ah! que c'était dommage, Monſieur, il était auſſi beau que du Japon.

BARDUS.

Finiras-tu?

MARTIN.

Enfin notre tapage alarme le quartier; un grand ſeigneur officieux vient pour négocier la paix, mais nous, qui ne reſpirions que guerre, nous ne voulumes point de médiateur, et nous le tranſportames des eſcaliers en bas.

BARDUS.

Il tomba!

MARTIN.

Tout de ſon long, la tête la première.

avec emphaſe.

Le bruit redouble alors; les auxiliaires arrivent.

BARDUS.

Quels auxiliaires !

MARTIN.

Les laquais, Monſieur.

avec emphaſe.

On s'échauffe, on ſe mêle, l'un frappe d'eſtoc, l'autre de taille. Dans ce danger extrême, le généreux Bilveſée ſe diſtingue; comme un furieux il fond ſur ſes adverſaires; pour moi je ſuivais ſon panache rouge qui flottait ſur ſa tête; il me conduiſait au chemin de la gloire, il ſe fait jour par-tout; les ennemis plient, ils cèdent; mais, ô douleur! ô honte! ô fatalité affreuſe! prêts à ſaiſir la victoire que nous avions ſi bien méritée, la groſſière police arrive avec tout ſon cortège impertinent; on entoure mon maître, on le ſaiſit, on le garotte, et dans ce moment affreux, nous voyant de vainqueurs vaincus, je penſe à la retraite, cent bons coups de bâton fondent ſur mes épaules; ſi-tôt par la fenêtre, pour abréger le chemin, je cherche une retraite et fuis par le jardin, puis par une rue détournée, pourſuivant le convoi, j'ai vu dans la priſon conduire votre fils.

BARDUS.

O ciel ! eſt-il poſſible ?

Mad. ARGAN.

Il n'y a que cette madame la Roche qui m'intrigue.

BARDUS.

Faire cét affront à la philoſophie!

ARGAN.

Votre fils, Monſieur, a fait trop de ſottiſes en un jour.

BARDUS.

Je vais aller confondre et la juſtice et l'Etat, et délivrer mon fils.

ARGAN.

Vous en uſerez comme il vous plaira, mais il faut qu'il renonce à Julie.

Bardus ſort.

SCENE dernière.

Les mêmes.

Mad. ARGAN.

C'EST affreux; tout le monde s'appelle Madame à préſent, et cette créature...

JULIE.

O ciel! je reſpire.

Approchant de ſon père et ſe jetant à ſes genoux.

Souffrez, mon père, que je vous rende grâces de la vie que vous m'accordez pour la ſeconde

fois, en me délivrant d'un homme qui aurait répandu de l'amertume ſur toute ma vie.

MONDOR *ſe jette auſſi à ſes genoux.*

Daignez, Monſieur, rendre la faveur complette, et joignez deux cœurs que les mêmes ſentimens uniſſent déjà ; ſi je ſuis ſenſible aux attraits de ma nouvelle fortune, c'eſt pour en être moins indigne de poſſéder Julie.

JULIE.

Nous attendons tout de votre généroſité, mon père !

MONDOR.

Je vous appartiens déjà par l'eſtime et le reſpect que j'ai pour vous.

ARGAN.

Levez-vous, mes enfans.

Il les embraſſe.

Oui, Monſieur, je vous accorde ma fille, votre mérite ne m'a jamais laiſſé dans le ſuſpens ; ſi j'ai balancé à me déclarer plutôt, ce ſont les arrangemens que ma femme avait pris avec Monſieur Bardus qui m'en ont empêchés.

Mad. ARGAN.

Oui, les arrangemens que ma femme prend ſont bien pris, mon poupon.

MONDOR.

Joignez votre conſentement, Madame, à celui de Monſieur, et notre joie ſera parfaite.

Mad. ARGAN.

Si votre penſion eſt bonne, et ſi le prince vous donne beaucoup de biens.

ARGAN.

Déſabuſez-vous enfin des richeſſes. Pour qu'un mariage ſoit heureux, il faut que l'amour ſoit couronné par les mains de l'eſtime, et ſachez que la raiſon et la vertu forcent ſouvent la fortune à les ſuivre.

Mad. ARGAN.

Eh bien, mon petit mari, j'y conſens; c'eſt toujours un bonheur quand on peut ſe défaire d'une fille.

MONDOR *à Julie.*

Mademoiſelle, vous faites mon bonheur; puiſſé-je faire le vôtre!

JULIE.

Je poſſède votre cœur, il ne me reſte rien à déſirer.

NERINE.

Oh! ça, mon pauvre Martin, que vas-tu faire?

MARTIN.

Ma foi, je quitte mon maître.

NERINE.

Mais il faut vivre.

MARTIN.

Oh ! ne t'embarraſſe pas, je m'en vais me faire Mercure chez quelque miniſtre ; c'eſt le moyen de parvenir aux meilleurs emplois dans les Finances, et quand ma charge m'aura engraiſſé, je t'épouſerai.

ARGAN.

Allons, et célébrons enſemble la fin de cette heureuſe journée.

FIN.

DD
405
1790
t.6

Friedrich II
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY